NNÉE Nº 174 1er MARS 1928

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PARIS

3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27

FRANCE : 5 FR. = *LE NUMÉRO* = *ÉTRANGER : 6.50*

LIBRAIRIE PLON

JÉROME ET JEAN THARAUD

MES ANNÉES CHEZ BARRÈS

In-16. .. .. 12 fr.

MICHAEL ARLEN

LE FEUTRE VERT

Roman in-16 .. .. 12 fr.

" FEUX CROISÉS "

Ames et Terres Étrangères

— 4 —

VINCENZO CARDARELLI

VOYAGES DANS LE TEMPS

RÉCITS ET SOUVENIRS.

Préface et traduction de Joseph Baruzi,

n-8° écu sur Alfa tiré à 2.200 ex. numérotés .. .. 15 fr.

Précédemment parus dans cette collection :

1. — Margaret Kennedy : LA NYMPHE AU CŒUR FIDÈLE
2. — Alexéi Rémizov : SUR CHAMP D'AZUR
3. — W.-H. Hudson : LE PAYS POURPRE

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 14 —

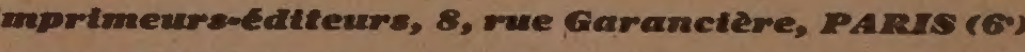
HENRY DE JOUVENEL

LA VIE ORAGEUSE DE MIRABEAU

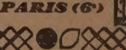
Derniers parus dans cette collection :

11. — André Lamandé : LA VIE GAILLARDE ET SAGE DE MONTAIGNE
12. — Paul Brach : LA DESTINÉE DU COMTE ALFRED DE VIGNY
13. — Victor Giraud : LA VIE CHRÉTIENNE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Chaque volume in-16 sur Alfa .. .. 15 fr.


LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT

imprimeurs-éditeurs, 8, rue Garancière, PARIS (6e)



EN MARGE DE L'*ALLEMAND*

Madame Jacques Rivière a bien voulu donner à la *N. R. F.*, pour le troisième anniversaire de la mort de notre ami, les pages qui suivent :

En cellule. J'y suis depuis dix jours déjà : j'ai pris des habitudes. Des camarades ont réussi à me faire passer quelques provisions : biscuits, conserves, et même une superbe boîte de fruits confits. Je renais déjà à la pensée de ce renfort qui m'aidera à attendre la soupe, encore éloignée de quatre jours. (Le jour où on vous la donne s'appelle « le bon jour ». On comprend très bien pourquoi, quand on l'attend : « Quand aurons-nous bon jour ? *Wann haben wir guten Tag ?* demandions-nous au gardien.) Donc je me réjouis de mes provisions. Mais il y a eu une dénonciation. Un feldwebel, un sous-officier, un gefreite viennent faire une fouille. J'entends les clefs interminables dans la serrure du pavillon qui nous abrite. Ils entrent : de nouveau les clefs. C'est par la cellule de mon voisin qu'ils commencent. J'entends leurs ordres brefs, les silences pendant qu'ils fouillent, leurs exclamations quand ils trouvent quelque chose, le bruit des misérables objets confisqués : un couteau, une boîte d'allumettes, un paquet de « feuilles », quand ils les jettent par terre dans le couloir. Quelques mots plus violents, de dure menace, l'annonce d'une sévère punition. C'est fini. Ils sortent. Mais ce n'est pas encore mon tour. Ils vont en face. Et pendant une demi-heure au moins, j'attends ainsi, bien à clef au fond de mon trou, privé de tout recours humain, entièrement à leur disposition, accessible à la minute qu'ils voudront, inévitablement voué à leurs grosses mains ennemies qui

vont me palper, me dévaliser. Je prends le temps de glisser quelques papiers dans les fentes du mur. Mais tout est si nu ! Il y a des objets qui restent, qu'aucune cachette ne peut digérer. Je mets résolument une boîte de conserve dans ma poche. Enfin c'est mon tour. Les clefs encore une fois. Les voici. « Déshabillez-vous ! » Ils me tâtent sous les bras, tout le long du corps. « Ha ! Ha ! » C'est la boîte de conserve qu'ils ont trouvée. Un livre : *Conversations de Gœthe avec Eckermann*. Le feldwebel feuillette, hésite. Puis : « Ça aussi, c'est défendu ! Ce n'est qu'aux arrêts simples qu'on peut lire. » Il jette le livre dans le couloir. Ils vont s'en aller. Le gefreite jette un dernier coup d'œil. Derrière le broc, il aperçoit la boîte de fruits confits, subtilement équilibrée pour profiter d'un peu d'ombre que l'ustensile projette sur le sol. Il la prend avec triomphe, me la met sous le nez d'un air de dire : « Vous allez bien ! », l'emporte. Pendant tout ce temps, le sous-officier, qui a une vieille rancune contre moi, me regarde d'un air mauvais ; enfin s'approchant de tout près et me parlant au visage : « *Sie kommen nicht mit dem Leben davon !* me répète-t-il par deux fois à voix presque basse. Vous n'en sortirez pas avec la vie ! » Je sens bien le ridicule de cette menace et je tâche de lui montrer par mon sourire que je ne la prends pas au sérieux. Mais sitôt que me voici seul, bien remis en place dans mon caveau, sous le triple secret de la serrure, comme une bouteille qu'il n'est pas encore temps de boire — les nuits sont si froides, la faim si grande, ce qu'on donne pour la satisfaire si maigrement calculé, qu'une sorte de désespoir me saisit. Je pense à tout ce qu'on m'a volé ; je suis humilié, honteux, affreusement dépouillé. J'ai beau faire, je compte les jours qui me restent à « tirer ». Et bien que toute ma volonté soit tendue dans ce sens, je ne suis plus aussi sûr d'arriver jusqu'au bout. Cette lente misère use plus que de grandes épreuves. J'ai le cœur serré et malheureux. Et peu à peu la fièvre me gagne : il me semble qu' « ils » vont revenir, que j'entends leurs pas. Des quatre points cardinaux j'ai l'impression qu'on peut marcher sur moi, entrer chez moi, en moi, à tout instant, m'arracher ce qui me reste encore et me laisser là, une fois de plus,

comme une chose dont on n'a plus besoin, cambriolé, violé. Je ne connais rien de plus démoralisant que cette attente du mal qu'on peut vous faire, jointe à la parfaite impuissance d'y échapper.

Qu'on veuille bien me comprendre. Je ne donne pas cette anecdote comme un exemple de la cruauté allemande ; je ne veux pas insinuer qu'elle n'eût pas pu se passer ailleurs qu'en Allemagne (bien que certains détails soient d'une incontestable couleur locale). Je ne prétends même pas que ces gens aient fait autre chose que leur devoir. Ce n'est pas encore d'eux qu'il est question, mais de moi seulement. J'ai voulu peindre l'état où cette scène m'avait mis, parce qu'il me paraît représenter d'une manière excellente l'état de tous ceux qui vivent sous la prise allemande, qui ont à subir le caractère allemand. Avec des degrés et des nuances, ils connaissent tous ce serrement de cœur, cette profonde insécurité intérieure, cette sensation d'être sans cesse exposé sans défense à tous les accidents, depuis le petit embêtement de quelques jours de prison jusqu'à la mort inclusivement. Il n'y a pas de refuge, il n'y a pas d'issue, il n'y a pas de trêve surtout. Il n'y a rien à faire qu'à tendre le dos, qu'à se faire aussi petit que possible. Qu'on interroge les prisonniers : plus que de toutes les souffrances positives qu'ils ont pu endurer, je suis certain que c'est de cette abominable incertitude qu'ils se plaindront. C'est ça qui leur pèse sur le cœur et qui les paralyse. Car que faire, dans un état pareil ? A quoi bon le moindre projet, la moindre initiative ? Il n'est même plus besoin de rien désirer, puisque rien ne dépend plus de vous, puisque c'est vous au contraire qui dépendez de toutes choses.

Pour montrer comment est entretenu dans l'âme ce sentiment de complète dépendance et d'absolue disponibilité pour le compte d'autrui, je citerai les principales « tuiles » qui sont continuellement suspendues sur la tête du prisonnier.

D'abord, s'il est astreint au travail, il peut recevoir à 8 ou 9 heures du soir, quelquefois à 5 heures du matin, l'ordre de partir à 6 heures, avec tout son bagage, pour

une destination absolument inconnue. Ceci, je le sais, fait partie des inconvénients du métier militaire. Mais en général, c'est une troupe tout entière qui se voit ainsi brusquement déplacée ; on part avec les camarades. Le prisonnier, le plus souvent, est expédié tout seul : en une heure il faut qu'il rompe avec ses amis, des amis souvent de plusieurs années, qui sont le bien le plus précieux qu'il ait, son seul soutien moral, sans lequel il n'eût même pas osé tout à l'heure envisager l'avenir. En une heure il faut qu'il ait quitté les « copains ». Et il ne sait pas où il va : à la mine peut-être, lui qui, dans le civil, faisait des écritures, à la mine, sans doute, à la place d'Un tel, qui vient de revenir les deux mains broyées. Comme il ne peut pas tout emporter, il sacrifie le moins essentiel de ses richesses, il le laisse aux amis en souvenir. Mais, à la sortie du camp, on visite son bagage : il a encore trop d'effets : au hasard le sous-officier allemand lui en « saisit » quelques-uns ; s'il y a son portefeuille dedans, il aura pourtant le droit de le reprendre.

Pour ceux qui restent au camp, la menace principale (j'en citerai ensuite de plus menues) est celle du déménagement, je veux dire du changement de baraque. Vous êtes installé dans un petit coin, vous avez cloué quelques planches, assujetti sous l'étagère votre armoire à vivres, disposé vos petits trésors : par beaucoup de ruses vous avez réussi à vous loger près d'une fenêtre dont le rebord offre un peu de place supplémentaire et la faculté de vous raser à votre heure, sans déranger vos camarades. Ou bien vous êtes tombé sous la couronne d'une lampe électrique, qui du plafond promet de vous verser, pendant les longues soirées d'hiver, une dose de lumière que vous n'aurez qu'à mélanger avec une dose égale de bonne volonté pour pouvoir lire. Tout à coup un ordre arrive : « Cet après-midi, déménagement. On passe à la baraque tant ». On vous donne une demi-heure pour transporter vos pénates (car vous ne devez pas commencer avant une heure fixée). Il faut arracher vos clous (avec quoi ? On trouve plus facilement un marteau que des tenailles), entasser tous vos biens sur votre petite table et la transporter ensuite avec

un ami, au milieu d'un va-et-vient insensé, le long de l'étroit couloir de la baraque, où l'on n'a pas tout à fait la place de se croiser. Il faut vous frayer un chemin au milieu des camarades congestionnés, furieux, hérissés de ballots, ou disparaissant sous leur paillasse, vers un incertain emplacement, où vous n'êtes sûr de retrouver aucune des commodités perdues. Bien heureux quand votre table ne chavire pas avec tout son chargement au milieu du passage.

Mais entre les déménagements, il ne faut pas croire que le prisonnier soit « laissé tranquille ». Il n'a pas un instant le loisir de se détendre, de s'abandonner à la confiance.

S'il se promène dans l'allée du camp, il peut se voir intimer l'ordre par un sous-officier qu'il croise de ramasser un papier. S'il travaille à l'intérieur, il est exposé à l'irruption soudaine d'un officier dans la baraque. Tout à coup l'horrible « Achtung ! », suivi de quelques secondes d'un remue-ménage panique, puis d'un mortel silence : et le pas, le pas tout seul de l'homme, qui sans trouble, impénétrable, glacé, s'avance entre les deux rangées d'esclaves pétrifiés ; une brève observation, un ordre au caporal qui l'accompagne, obséquieux, mais ravagé d'inquiétude ; cela signifie pour tout à l'heure un branle-bas général : battage des couvertures, ou lavage du parquet (il faudra « tout sortir »), ou simplement station d'un quart d'heure au garde-à-vous devant la porte, comme punition.

Même quand elle ne prend pas la forme d'une intrusion ou d'une vexation directe, le prisonnier sent très bien la menace qui ne cesse de planer sur lui. Elle ne le touche pas, mais elle l'environne, elle l'encercle ; il se voit au centre de toutes les possibilités fâcheuses qu'un homme puisse rêver.

La nuit, toutes les deux heures, pour la relève des sentinelles autour du camp, le poste sort au grand complet devant le corps de garde. On entend le gros bruit des bottes, les armes qu'on prend au râtelier, les équipements qu'on boucle. Sans autre public que les étoiles, les hommes s'alignent, mettent l'arme sur l'épaule, la reposent... puis rentrent. Cela ne sert absolument à rien.

Mais si le prisonnier vient à passer par là, ça lui rappelle qu'on pense à lui, que la surveillance qui l'entoure est sans faiblesse, sans lacune, sans faille, et ça le remet d'un coup dans cet état de subordination et d'entière aliénation aux mains d'autrui, qui est maintenant pour lui l'état normal.

Encore une fois je n'ai dessein, dans tout ceci, ni de stigmatiser l'injustice allemande, ni d'apitoyer sur le sort de ses victimes. Je ne choisis exprès que des faits ordinaires ; je les range exprès dans l'ordre de gradation descendante ; j'évite exprès ce qui ne s'est passé qu'une fois. Car je ne veux pas du tout pour l'instant plonger mes lecteurs dans l'effroi. Je leur explique seulement, en en montrant les causes simples et immédiates, quelle âme vous fait peu à peu l'influence allemande.

« Ah ! là, là ! c'qu'on les possède ! » ai-je entendu souvent mes camarades s'écrier, au spectacle de quelque feldwebel affolé, impuissant à rassembler sa corvée. Et, en effet, dans bien des cas, comme je l'expliquerai plus tard, l'indépendance française se fait jour malgré tout et déconcerte comiquement les efforts entrepris pour la ligoter. Mais l'Allemand ne se décourage pas. Il ne faut qu'attendre un peu. Toujours l'affaire finit par prendre un tour qui ne donne plus tant à rire. Et c'est alors que d'un ton mélancolique, revenus de leur espoir momentané, les prisonniers constatent : « Tout de même, c'est bien eux qui nous possèdent ! »

Oui — il faut reprendre cette expression militaire si forte et d'une si admirable appropriation ici — ; oui, l'homme en proie aux Allemands est « possédé » ; non seulement il n'a plus rien à lui, mais encore il ne s'appartient plus lui-même ; il est la chose d'un autre. Il se sent supprimé, raflé jusqu'au cœur. Une main cruelle tord et fléchit en lui l'espoir, le désir même. Il ne sait pas comment ça se fait ; il ne pourrait pas dire à quoi attribuer ce changement, ce ravage. Mais il l'éprouve. La haine peut subsister en lui, pour celui qui l'a volé, et le dégoût, et la révolte. Mais tout de même il est « possédé ».

Sans prétendre que la rigueur allemande ait sur tout le

monde les mêmes effets (je sais qu'il y a des caractères plus forts que le mien et capables d'une résistance plus active et plus prolongée) je voudrais décrire l'espèce de découragement qu'en trois ans de captivité elle avait réussi à imprimer dans mon âme. Je ne saurais fixer les différentes phases de l'opération ; mais je sens très bien les résultats insensiblement, progressivement obtenus. Comment mieux les exprimer qu'en disant que j'avais perdu toute audace? La docilité est une qualité naturelle. Mais il y a une docilité artificielle qu'on peut produire en vous de toutes pièces, par laquelle on peut remplacer, au bout d'un temps plus ou moins long, vos élans, vos aspirations, vos volontés propres. C'est celle-ci que tendait peu à peu à établir en moi la simple pesée, le simple contact allemand. L'esprit d'aventure s'affaiblissait chez moi d'une manière continue. Des choses qui, la première année, m'avaient paru toutes faciles, et que j'avais entreprises sans la moindre hésitation, se révélaient maintenant à mes yeux comme impossibles. Oui, les choses mêmes que j'avais faites, je ne croyais plus qu'on pût les faire. Ce n'était pas seulement l'esprit critique qui s'était développé en moi et me montrait des obstacles à côté desquels j'avais passé sans m'en apercevoir : une véritable timidité générale s'était emparée de moi, mon imagination ne me représentait plus le possible avec cette vivacité qui lui donne à l'avance l'air du réel; l'initiative était tarie en moi. Je pense que je me serais trouvé en face des plus belles occasions de fuite sans plus savoir en profiter ; il m'aurait manqué ce je ne sais quoi qui aide à combler l'intervalle entre ce qu'on voit et ce qu'on veut faire, entre les circonstances et l'acte qui vous en rend maître ; je n'aurais plus eu foi dans ma chance ; la crainte m'eût arrêté.

Et que faire, quand on vous a pris votre volonté? Il me restait le loisir de rêver; je rêvais sans cesse sur les moyens de m'évader ; je les retournais dans tous les sens ; je les examinais sur toutes les faces. Mais je ne pouvais plus les mettre en œuvre. C'était une méditation stérile et presque morbide, l'agitation d'esprit de quelqu'un à qui le

chemin de l'action est fermé. Et en effet c'était comme si j'eusse perdu une route autrefois bien connue. J'ai été très frappé par ce détail, que je ne savais plus par où il fallait commencer pour agir. Dans une entreprise quelconque il y a un ordre qui s'établit spontanément entre les différentes démarches à accomplir. C'est cet ordre que je ne voyais plus ; je ne voyais plus quel était le premier pas à faire. Et c'est alors que j'ai compris le sens profond de toute la préparation qu'on m'avait fait subir ; désormais il m'eût fallu quelqu'un pour m'indiquer la voie. J'aurais peut-être brusquement retrouvé mon activité, mon audace, si quelqu'un fût apparu pour me marquer les degrés de ce que j'avais à faire. En somme, il n'y avait peut-être rien de détruit en moi : mais toutes mes facultés étaient confisquées et la disposition ne m'en serait rendue, je le sentais bien maintenant, que pour certaines tâches déterminées, que pour l'exécution des travaux que d'autres attendaient de moi. J'avais ainsi passé sans m'en apercevoir au compte d'autrui.

Bien entendu on ne m'a rien demandé de positif, à moi, pauvre atome d'une multitude indifférente et que l'on ne cherchait pas particulièrement à exploiter. Personne n'avait de dessein précis sur moi. Mais il suffisait pour être modifié que j'eusse été soumis à l'influence générale et comme atmosphérique de l'Allemagne. Elle agit sur tout le monde sans distinction et produit aveuglément ses effets, comme le nuage de gaz qu'on chasse vers l'ennemi. Et si je ne pouvais servir à rien, du moins étais-je empêché de nuire ; du moins avais-je désormais sur tous mes mouvements un poids insurmontable, qui garantissait contre toute entreprise de ma part. C'est un fait bien caractéristique que tout ce qu'il me venait idée de faire tout seul, m'apparaissait comme devant être accompli *contre* quelqu'un. Et contre quelqu'un de tout puissant, d'impossible à déranger, et que toutes mes forces mises ensemble n'eussent pas réussi à rejeter de mon chemin. Je voudrais maintenant rendre sensible cette oppression dont je souffrais. De moins en moins de place. Il m'était de plus en plus difficile de tenir cela même que j'avais entre les

mains, et si j'en lâchais la moindre parcelle, de plus en plus impossible de la reconquérir. Quelque chose me suivait, me talonnait avec une exactitude mathématique et s'avançait dans tous les espaces que j'abandonnais. Supposez que vous vous baissiez pour ramasser un objet et qu'en vous relevant, quelque chose soit descendu sur votre tête qui vous empêche désormais de vous tenir tout à fait debout. Voilà la sorte d'angoisse contre laquelle j'ai eu à me débattre jusqu'au jour de ma miraculeuse délivrance.

Mais elle était trop profonde pour « passer » tout de suite. Même libre, je me suis senti longtemps encore en prison. Toutes mes voies étaient traversées ; partout où je voulais aller, une invisible influence m'arrêtait en deçà. Je ne peux pas dire toute la tristesse sans raison qu'il y avait en moi. Je savais bien que tout, autour de moi, restait possible et joyeux. Je comprenais que le monde n'avait pas changé. Mais il était défendu à mon cœur d'en jouir. Sur les liens mêmes que je retrouvais, je m'appuyais sans confiance, sans conviction. Ils étaient là et je n'y pouvais plus croire. Les mouvements qu'esquissait mon âme m'apparaissaient à moi-même comme des folies. A chaque geste dont l'idée me venait, j'avais l'impression que tout le monde me regardait et allait m'en faire un grief ; je m'imaginais sans cesse être en faute ; il fallait de bonnes paroles pour me décider aux plus petites actions. En un mot je n'étais plus moi-même, je n'avais plus toute ma taille ; j'avais perdu le goût de vivre. Je n'ai jamais connu plus noir pessimisme qu'au moment où la main allemande me lâchant, m'a reposé au milieu du vaste monde, tel qu'elle m'avait pétri et formé.

JACQUES RIVIÈRE

LES CONQUÉRANTS

PREMIÈRE PARTIE

25 juin 1925.

La grève générale est décrétée à Canton.

Depuis hier, ce radio est affiché, souligné en rouge.

Jusqu'à l'horizon, l'Océan Indien immobile, laqué, sans sillages. Le ciel plein de nuages informes fait peser sur nous une atmosphère de cabine de bains, nous entoure d'air dense, saturé d'eau chaude ; et les passagers marchent, à pas comptés. sur le pont, se gardant bien de s'éloigner trop du cadre blanc dans lequel vont être fixés dans quelques minutes les radios reçus cette nuit. Chaque jour, les nouvelles précisent le drame qui commence ; il prend corps ; maintenant, menace directe, il obsède tous les hommes du paquebot. Jusqu'ici, l'hostilité du Gouvernement de Canton s'était manifestée par des paroles : voici que, tout à coup, les télégrammes traduisent des actes. Ce qui touche chacun, ce sont moins les émeutes, les grèves et les combats des rues, que la volonté inattendue, et qui semble tenace comme la volonté anglaise, de ne plus se payer de mots, d'atteindre l'Angleterre dans ce qui lui tient le plus au cœur : sa richesse, son prestige. L'interdiction de vendre dans les provinces soumises au Gouvernement cantonais toute marchandise d'origine anglaise, même si elle est proposée par un Chinois ; la méthode avec laquelle les marchés

sont maintenant, l'un après l'autre, contrôlés ; le sabotage des machines par les ouvriers de Hong-Kong ; enfin, cette grève générale qui, d'un coup, atteint le commerce entier de l'île anglaise, tandis que les correspondants des journaux signalent l'activité exceptionnelle des écoles militaires cantonaises, tout cela met les passagers en face d'une guerre d'un mode tout nouveau, mais d'une guerre, entreprise par la puissance anarchique de la Chine du Sud, secondée par des collaborateurs dont ils ne savent presque rien, contre le symbole même de la domination britannique en Asie, le rocher militaire d'où l'empire fortifié surveille ses troupeaux : Hong-Kong.

Hong-Kong. L'île est là, sur la carte, noire et nette, fermant comme un verrou cette Rivière des Perles sur laquelle s'étend la masse grise de Canton avec ses pointillés indiquant des faubourgs incertains, à quelques heures à peine des canons anglais. Des passagers, chaque jour, regardent sa petite tache noire comme s'ils en attendaient quelque révélation, inquiets d'abord, angoissés maintenant, et anxieux de deviner quelle sera la défense de ce lieu dont dépend leur vie — le plus riche rocher du monde.

Si Hong-Kong est atteint, ramené, plus ou moins tôt, au rang d'humble petit port, si, plus simplement encore, il s'affaiblit, c'est que la Chine peut trouver les cadres qui, jusqu'ici, lui ont toujours manqué pour lutter contre les blancs, et la domination européenne va s'écrouler. Les marchands de coton ou de cheveux avec qui je voyage sentent cela d'une façon aiguë, et rien n'est plus singulier que de lire sur leurs visages angoissés (mais que va devenir la Maison ?) la répercussion de la lutte formidable entreprise par l'empire même du désordre, organisé tout à coup, contre le peuple qui représente, plus qu'aucun autre, la volonté, la ténacité, la violence.

Un grand mouvement sur le pont. Les passagers s'empressent, se poussent, se serrent les uns contre les autres : voici la feuille des radios.

Suisse, Allemagne, Tchéco-Slovaquie, Autriche, passons, passons. — *Russie,* voyons. Non, rien d'intéressant. *Chine,* ah !

Moukden : Tchang-Tso-Lin...

Passons.

Canton.

Diable ! Le radio est long. Les passagers les plus éloignés, pour s'approcher, nous serrent contre la paroi...

Les cadets de l'école militaire, commandés par des officiers russes et formant l'arrière-garde d'une immense procession d'étudiants et d'ouvriers ont ouvert le feu sur Shameen[1]*. Les matelots européens chargés de protéger les ponts ont riposté avec des mitrailleuses. Les cadets poussés par les officiers russes se sont élancés plusieurs fois à l'assaut des ponts. Ils ont été repoussés avec de grosses pertes.*

D'un coup, le silence tombe

Nous ne serons pas à Hong-Kong avant dix jours.

5 heures.

Shameen. L'électricité ne fonctionne plus. La concession tout entière est dans la nuit. Les ponts ont été fortifiés à la hâte et coupés par des lignes de fils de fer barbelés. Ils sont éclairés par les projecteurs des canonnières.

29 juin. Rivière de Saïgon.

Nous entrons dans un fleuve aux bras nombreux, étroits, dont l'eau trouble et lente semble nous obliger à n'avancer qu'à peine. Pendant quatre heures, du pont supérieur, nous dominons l'immense plaine verte des rizières, ligne presque mince entre l'horizon et la masse très dense des courts arbres immergés à demi qui limitent l'eau. Puis, des quais, des entrepôts, et enfin Saïgon, ville désolée, déserte, provinciale, avec ses longues avenues et ses boulevards droits où l'herbe pousse sous de vastes arbres tropicaux.

1. Shameen est le nom de la concession européenne de Canton.

Il ne fait pas trop chaud. Dans la rue centrale, des autos se croisent avec un vacarme de klaxons et de trompes. Des Annamites et des Indiens en blanc, quelques femmes en costume indigène balançant leurs bras, des Européennes en robes claires et pauvrettes — costumes de petites villes d'Italie — se promènent.

Je dirige, non sans peine, mon tireur de pousse qui ne sait de français que « droite » et « gauche ». La course est assez longue. Enfin, nous arrivons dans un quartier chinois, plein d'enseignes dorées à beaux caractères noirs, de petites banques, d'agences de toutes sortes. Halte ! Nous nous arrêtons devant une maison semblable à toutes celles de ce quartier : un « compartiment ». Agence vague. Autour de la porte sont fixées des plaques de compagnies de commerce cantonaises peu connues. A l'intérieur, derrière des guichets poussiéreux et prêts à tomber, somnolent deux employés chinois : l'un cadavérique, vêtu de blanc, l'autre obèse, couleur de terre cuite, nu jusqu'à la ceinture. Au mur, des chromos de Shanghaï : jeunes filles à la frange sagement collée sur le front, monstres, paysages. Devant moi, trois bicyclettes emmêlées. Je suis chez le président du Kuomintang de Cochinchine. Je demande en cantonais :

« Le patron est-il là ?

— Pas encore de retour, Monsieur. Mais montez et installez-vous. »

Je monte au premier étage par une sorte d'échelle. Personne. Je m'assieds et, désœuvré, regarde : une armoire européenne, une table Louis-Philippe à dessus de marbre, un canapé chinois en bois noir et quatre magnifiques fauteuils américains, tout hérissés de manettes et de vis. Dans la glace, au-dessus de moi, un grand portrait de Sun-Yat-Sen, et une photographie, plus petite, du maître de céans. Par la baie arrive, avec un grésillement et le son de la cliquette d'un marchand de soupe, la forte odeur des graisses chinoises qui cuisent.

Sur l'échelle, un bourdonnement de pas.

Entrent le propriétaire, deux autres Chinois et un Français, Gérard, pour qui je suis ici. Présentations. Pièces d'identité. On me fait boire du thé vert, on me charge d'assurer le Comité Central de la « fidélité des sections de toute l'Indochine française aux institutions démocratiques qui... »

Gérard et moi, nous sortons. Envoyé spécial du Kuomintang en Indochine, il n'est ici que depuis quelques jours. C'est un homme de petite taille, dont la moustache et la barbe grisonnent, et qui ressemble au tsar Nicolas II, dont il a le regard trouble, hésitant, et l'apparence bienveillante. Quelle peut être son origine ? Il y a en lui du professeur myope et du médecin de province.

Son auto, au coin de la rue, nous attend. Nous y prenons place et partons, à petite allure, à travers la campagne.

« Quelles nouvelles ?

— Peu de choses... Ce que vous avez pu connaître vous-même par les journaux. Le déclanchement des ordres de grève des divers comités ouvriers semble avoir été parfait. Cette fois, nous dépassons de loin le boycottage... Et les Anglais, atteints chaque fois, n'ont rien trouvé encore pour se défendre : l'organisation des volontaires est une plaisanterie. L'interdiction d'exporter le riz garantit à Hong-Kong des vivres pour quelque temps, mais nous n'avons jamais songé à affamer la ville... Pourquoi faire ? Et les Chinois riches qui soutiennent les organisations contre-révolutionnaires sont assommés par cette interdiction-là comme par un coup de trique...

— Mais depuis hier ?

— Rien. Je ne sais pas ce qui se passe.

— Et ici ?

— Ça ne va pas mal, vous savez ; vous pourrez emporter six mille dollars au moins. Ceux-là sont versés.

J'en attends six cents autres, mais sans certitude. Et il n'y a que quatre jours que je suis ici.

— Ils sont assez emballés, si j'en juge par les résultats ?

— Certainement, cette guerre latente contre l'Angleterre immobile, incapable d'agir — l'Angleterre ! — les enivre. Mais c'est bien peu chinois tout cela...

— En êtes-vous bien sûr ?

Il se tait, calé dans le coin de la voiture, les yeux à-demi fermés, soit qu'il réfléchisse, soit qu'il se laisse pénétrer par cet air frais qui nous délasse comme un bain. Dans le bleu indécis du soir, les rizières passent à côté de nous, grands miroirs gris peints çà et là de buissons et de pagodes, toujours dominées par les hauts pylones du poste de T.S.F. de Cholon. Il rentre les lèvres et mordille sa moustache.

« Vous connaissez bien Garine et Borodine ?

— Mon Dieu, nous avons travaillé ensemble... Que voulez-vous que je vous dise ?... Vous connaissez l'action de Garine comme directeur de la Propagande ?

— A peine.

— Oh ! c'est... Non. Il est difficile d'expliquer cela. Vous savez que la Chine ne connaissait pas les idées qui tendent à l'action ; et elles la saisissent comme l'idée d'égalité saisissait en France les hommes de 89 : comme une proie. Peut-être en est-il ainsi dans toute l'Asie jaune : au Japon, quand les conférenciers allemands ont commencé la prédication de Nietzsche, les étudiants fanatisés se sont jetés du haut des rochers. A Canton, les coolies sont en train de découvrir qu'ils existent, simplement qu'ils existent. Il y a une idéologie populaire, comme il y a un art populaire, qui n'est pas une vulgarisation, mais *autre chose*... La propagande de Borodine a dit aux ouvriers et aux paysans : « Vous êtes des types épatants parce que vous êtes des ouvriers, parce que vous êtes des paysans, et que vous appartenez aux deux plus grandes forces de l'Etat ». Cela n'a pas pris du

tout. Ils ont jugé que l'on ne reconnaît pas les grandes forces de l'Etat à ce qu'elles reçoivent des coups et meurent de faim. Ils avaient trop l'habitude d'être méprisés en tant qu'ouvriers, en tant que paysans ; ils craignaient de voir la Révolution finir, et de rentrer dans ce mépris dont ils espèrent se délivrer... La propagande nationaliste — celle de Garine — ne leur a rien dit de ce genre ; mais elle a agi sur eux d'une façon trouble, profonde — imprévue — avec une extraordinaire violence, en leur donnant la possibilité de croire à leur propre dignité, à leur importance si vous préférez. Il faut voir une dizaine de tireurs de pousses, avec leurs binettes de chats narquois, leurs loques et leurs chapeaux en paille de chaise, faire le maniement d'armes comme volontaires, entourés d'une foule respectueuse, pour soupçonner ce que nous avons obtenu. La Révolution française, la Révolution russe ont été fortes parce qu'elles ont donné à chacun sa terre ; cette révolution-ci est en train de donner à chacun sa vie. Contre cela, aucune puissance occidentale ne peut agir... La haine, on veut tout expliquer par la haine ! Comme c'est simple ! Nos volontaires sont fanatiques pour bien des raisons, mais d'abord parce qu'ils ont maintenant le désir d'une vie telle qu'ils... qu'ils ne peuvent plus que cracher sur les autres, quoi ! Borodine n'a pas encore bien compris cela... »

— Ils s'entendent bien, les deux grands manitous ?

— Borodine et Garine ? Ils s'entendent, voilà tout. Ils se complètent. Borodine est un homme d'action. Garine...

— Pourtant...

— C'est un homme capable d'action. A l'occasion. Écoutez : vous trouverez à Canton deux sortes de gens. Ceux qui sont venus au temps de Sun, en 1921, en 1922, pour courir leur chance ou jouer leur vie, et qu'il faut bien appeler des aventuriers ; pour eux, la Chine est un spectacle auquel ils sont plus ou moins liés. Ce sont des gens en qui les sentiments révolutionnaires tiennent la place que le goût de l'armée tient chez les légionnaires, des gens

qui n'ont jamais pu accepter la vie sociale, qui ont beaucoup demandé à l'existence, qui auraient voulu donner un sens à leur vie, et qui, maintenant, revenus de tout cela, « servent ». Et ceux qui sont venus avec Borodine, révolutionnaires professionnels, pour qui la Chine est une matière première. Vous trouverez presque tous les premiers à la Propagande, presque tous les seconds aux services des Grèves et à l'armée. Garine représente — et dirige — les premiers, qui sont moins forts mais beaucoup plus intelligents...

— Vous étiez à Canton avant l'arrivée de Borodine ?

— Oui, répond-il en souriant. Mais croyez que je parle bien objectivement...

D'où vient-il ? On n'emploie sans doute pas souvent le mot « objectivement » parmi les révolutionnaires de Canton...

— Et avant ?

Il se tait. Me voici très gêné. Va-t-il me répondre que cela ne me regarde pas ? Il n'aurait pas tort... Non. Il sourit encore, et posant très légèrement sa main sur mon genou :

— Avant, j'étais professeur au lycée de Hanoï...

Le sourire devient plus marqué, plus ironique aussi, et la main appuie.

— Mais j'ai préféré autre chose, figurez-vous...

Quelque histoire ? ou se moque-t-il de moi ? Il reprend aussitôt, comme s'il voulait m'empêcher de poser une nouvelle question :

— Tcheng-Daï va sans doute s'opposer à nous ouvertement.

— Eh bien ?

— Quoi, eh bien ? Ça ne vous suffit pas ?

— Ça me suffirait peut-être si je...

— En gros, disons que c'est l'homme le plus influent de Canton.

— En quoi ?

— Je ne peux pas vous expliquer. D'ailleurs, vous entendrez encore parler de lui, soyez tranquille. Il est le chef spirituel de toute la droite du parti. Ils l'appellent le Gandhi Chinois. Il est vrai qu'ils ont tort.

— Mais en quoi vous gêne-t-il ?

— Nos rapports étaient plutôt tendus. Mais maintenant il paraît qu'il se prépare à nous accuser, devant le Comité des Sept et devant l'opinion...

— De quoi ?

— Est-ce que je sais ? Ah ! parce que vous avez vu des radios merveilleux, vous croyez que tout va bien ! Pas du tout ! l'intérieur vaut l'extérieur, croyez-moi. La seule nouvelle réellement bonne que j'aie apprise aujourd'hui, c'est celle de la blessure du chef de la sûreté anglaise. Hong a plus de talents que je ne le supposais. Hong, c'est le chef des terroristes, celui dont les radios nous donnent de temps en temps des nouvelles : « Deux attentats ont été commis hier à Hong-Kong... Trois attentats... Cinq attentats... » et ainsi de suite. Garine avait en lui une grande confiance... Il a travaillé avec nous, il a été le secrétaire de Garine. Aller chercher ce moucheron pour en faire son secrétaire, encore une idée ! Assez intéressant, d'ailleurs... Il a pour lui la fièvre de la jeunesse. Il en reviendra. Mais je dois reconnaître qu'il est assez rigolo. La première fois que je l'ai vu, c'était à Hong-Kong, l'année dernière. J'apprends qu'il a décidé de tuer le Gouverneur, avec un browning, lui qui n'était pas capable d'envoyer à dix pas une balle dans une porte. Il arrive chez moi, à l'hôtel, balançant ses mains comme des arrosoirs. Un gosse, vraiment, un gosse ! « Vous êtes au courant de mon projet ? » Un accent très fort, il avait l'air de couper les mots en syllabes avec ses mâchoires. Je lui explique que « son projet » comme il dit, n'est pas malin malin ; il m'écoute, très embêté, pendant un quart d'heure. Puis : « Oui. Seu-le-ment ce-la ne fait rien, tant pis, parce que j'ai ju-ré. » Évidemment, il n'avait plus qu'à tout démolir ! Il avait

juré, sur le sang de son doigt, dans je ne sais quelle pagode perfectionnée... Passons. Il a été très embêté, très. Moi je le regardais quand même avec sympathie : les Chinois de ce genre ne sont pas communs. Enfin, au moment de partir, il secoue les épaules comme s'il avait des puces et me serre la main en disant, assez lentement ma foi : « Quand j'au-rai é-té con-dam-né à la peine ca-pi-tale, il faudra dire aux jeunes gens de m'i-miter. » Il y avait des années que je n'avais entendu dire : « la peine capitale » pour « la mort. » Il a lu des livres... Mais sans aucune sentimentalité, comme il aurait pu dire : Quand je serai mort, il faudra me faire incinérer.

— Et le Gouverneur ?

— Il devait le descendre pendant je ne sais quelle cérémonie, le surlendemain. Je me vois encore, assis sur mon lit, à poil et les cheveux en hérisson, par une chaleur du diable — il n'était encore que dix heures, pourtant — écoutant un vacarme de klaxons, de trompes et de cris, me demandant si tout cela indiquait la fin de la cérémonie ou celle du gouverneur... Mais Hong, suspect, avait été expulsé le matin même. Je me souviens que, dans tout ce chahut d'autos et de coureurs, je voyais sa mâchoire débiter les mots en syllabes, et surtout, j'entendais sa voix me dire :

« Quand j'au-rai été con-dam-né à la peine ca-pitale... »

— Je l'entends encore, d'ailleurs... Et ce n'était pas du bluff, vous savez. Il pensait vraiment, dans son étonnant vocabulaire, qu'il serait condamné à mort. Ça viendra... Un vrai gosse...

— D'où sort-il ?

— De la misère.

30 juin.

Ce soir, banquet à Cholon, la ville chinoise de Saïgon. Une grande salle de restaurant-fumerie aux murs couverts de dieux bienveillants, de principes du Kuomintang en carac-

tères rouges, d'inscriptions en notre honneur. Les délégués de toutes les provinces sont là, presque tous tondus et vêtus du costume militaire de toile blanche. Les convives sont servis par des boys, mais, derrière Gérard et moi, se tiennent les concubines de deux présidents de section, — corsages de soie brochée et pantalons de soie blanche — qui nous versent à boire : thé, eau minérale, alcool de riz, cognac ; une coupe et trois verres. Au dessert, composé de gâteaux à la graisse, les discours commencent. Gérard parle d'abord, puis moi. Le plus âgé des Chinois nous répond, avec force gestes. Dès que les orateurs ont commencé leurs discours, tous les convives se sont tournés vers eux. Les concubines roses et bleues se sont retirées et sont allées s'asseoir sur un canapé, le long du mur. Cessant leur service, les boys, attentifs, restent debout, les bras ballants ; dans la large embrasure de la porte, les têtes étagées des cuisiniers et des chanteuses écoutent, la bouche ouverte. Gérard et moi parlons français ; toutes les cinq minutes nous interrompons notre discours et un interprète, de mémoire, traduit. Le Chinois répond en cantonais. Lorsque les discours sont terminés, il nous est fait présent de rouleaux de soie dont les caractères brodés attestent nos qualités.

Nous partons vers onze heures. Depuis plus d'un quart d'heure, les salves de pétards, tirées en notre honneur, n'ont pas cessé. Nous prenons place dans l'auto à grand'peine : elle a été remplie de fleurs. Et Gérard, déployant son rouleau tandis que le chauffeur crie pour écarter les passants, moins nombreux maintenant, trouve au centre les 600 dollars destinés à Canton.

Nous n'entendons presque plus les salves ; la campagne sans forme glisse autour de nous, fumée noire sous les étoiles basses.

— Dites-moi, Gérard, à quoi rimait l'étonnant machin par lequel vous avez commencé votre discours ?

— *Autrefois, quand un opprimé croyait devoir se plaindre,*

il s'écriait : César. Aujourd'hui, il s'écrie : République !...

— Oui.

Je distingue à peine son visage dans la nuit ; de la main droite, il lisse sa barbe. Mais, à sa voix, je devine qu'il sourit.

— C'était exactement ce qu'il fallait. Vous avez pu le voir d'ailleurs. Leurs désirs sont extrêmement confus. République est en train de devenir pour eux quelque chose comme « justice ». Justice, c'est le mot qui agit le plus puissamment sur les gens de formation confucianiste. Les hommes qui savent ce qu'ils veulent faire, et comment ils veulent le faire ne sont très forts dans les temps de troubles que s'ils s'appuyent sur les sentiments mêlés qui sont pour la foule la seule réalité. D'où mon discours girondin...

Nous allons très vite, et j'ai maintenant presque froid. Calé dans mon coin, les bras croisés pour me protéger, j'entends encore ce verbiage démocratique, ces formules dérisoires en Europe, recueillies ici comme les vieux vapeurs couverts de rouille qui sillonnent les rivières de l'intérieur ; je vois encore l'enthousiasme grave qu'elles font naître chez tous ces hommes qui étaient presque des vieillards... Et je songe au comité cantonais qui dirige tout cela. Il s'élève lentement derrière ces dépêches que Hong-Kong ne peut cacher, et qui apparaissent, une à une, comme des blessures.

1er juillet.

Hong-Kong. — *Les bateaux de la Compagnie de Navigation de l'Indo-chine sont immobilisés dans le port.*

On est toujours sans nouvelles de la concession de Shameen.

2 juillet.

Il semblait que l'angoise dût grandir, à mesure que nous approchions du but. Pas du tout. Le paquebot est dominé par la torpeur. Heure par heure, tandis que, les mains couvertes de gouttes de sueur, nous longeons dans

la buée dense les berges plates de la rivière de Saïgon, Hong-Kong devient plus réelle, cesse d'être un nom, un lieu quelque part en mer, un décor de pierre ; chacun sent la vie le pénétrer. Plus d'angoisse véritable ; un état trouble, où se mêlent l'énervement causé par la régularité mécanique de la marche du navire et la conscience d'éprouver ses derniers instants de liberté : les corps ne sont pas encore engagés, l'inquiétude n'a qu'un objet abstrait. Minutes bizarres, pendant lesquelles les vieilles puissances animales prennent possession de tout le bateau. Hébétude presque heureuse, nonchalance énervée. Ne pas voir encore, connaître seulement les nouvelles, n'être pas encore *envahi*...

4 juillet.

Les radios sont contrôlés à tel point qu'il devient impossible de rien supposer. Une censure de guerre.

5 juillet, 10 heures.

Voici qui change :

La grève générale est déclarée à Hong-Kong.

5 heures 1/2.

Le gouvernement proclame l'état de siège.

9 heures.
Entrée en rade de Hong-Kong.

Nous venons de dépasser le phare. Au ras de l'eau, des lignes d'ampoules électriques dessinent en pointillé lumineux le contour des restaurants chinois. Au-dessus, la masse du rocher fameux, puissante, d'un noir compact à la base, monte en se dégradant dans le ciel, et finit par arrondir au milieu des étoiles sa double bosse asiatique entourée d'une brume légère. Ce n'est pas une silhouette, une surface de papier découpé, mais une chose solide et profonde comme une matière vraie, comme une terre noire. Une ligne de globes indiquant une route ceint la

plus haute des deux bosses, le Pic, comme un collier. Des maisons, on ne voit qu'un semis de lumières incroyablement serrées, presque mêlées au-dessus du profil tremblant des restaurants chinois, et qui se désagrège comme le noir du roc, à mesure qu'il s'élève, pour aller se perdre là-haut dans les étoiles éclatantes et lourdes.

Vertical, un écran confus passe devant nous, cachant tout, sans autre son que celui d'une guitare monocorde : voile de jonque. L'air est tiède — et si calme !...

Le paysage de points lumineux, soudain, cesse d'avancer vers nous. Halte. Les ancres plongent avec un fracas assourdissant de ferrailles remuées.

*
* *

6 juillet.

Des matelots du paquebot portent nos bagages dans la chaloupe de la Compagnie. Aucun coolie n'est venu proposer ses services. Nous filons au ras de la mer, à peine secoués par cette eau épaisse de lagune. Soudain, au moment où nous doublons un petit cap hérissé de cheminées et de signaux, le quartier des affaires se montre : de hauts édifices en profil le long du quai, une ligne de Hambourg ou de Londres écrasée par un cône de végétation intense et un ciel sur lequel l'air transparent tremble comme s'il sortait d'un four. La chaloupe accoste au débarcadère de la gare, d'où le chemin de fer, naguère, partait pour Canton.

Toujours pas de coolies. La Compagnie a prié les grands hôtels européens d'envoyer des hommes, dit-on... Personne. Les passagers hissent leurs malles à grands efforts, aidés par les matelots. Je jette sur le quai mes deux valises.

Voici la rue principale. Limite du roc et de la mer, la ville, édifiée sur l'une, accrochée à l'autre, est un croissant dans lequel cette rue, coupée perpendiculairement par toutes les rampes qui joignent le quai au Pic, dessine en

creux une grande palme. Toute l'activité de l'île, d'ordinaire, s'y concentre. Aujourd'hui, elle est déserte et silencieuse. De loin en loin, unis et méfiants comme des agents de police, deux volontaires anglais vêtus en boys-scouts se rendent au marché pour y distribuer les légumes ou la viande. Des socques sonnent dans l'éloignement. Aucune femme blanche. Pas d'automobiles.

*
* *

Quatre heures. Je n'ai presque pas dormi. Sieste fiévreuse due au ventilateur qui tourne à peine, la marche de l'usine électrique n'étant assurée que partiellement. Il fait encore extrêmement chaud ; dans les rues, de l'asphalte brillante et qui reflète le ciel bleu, une chaleur plus forte que celle de l'atmosphère monte avec la poussière. Je vais chez le sous-délégué du Kuomintang, qui doit me remettre des documents. Le délégué principal, un balte, Renberg, vient d'être expulsé. Peut-être verrai-je aussi l'organisateur européen de la grève, l'Allemand Klein.

Je ne sais rien de ce sous-délégué, sinon qu'il se nomme Meunier, fut jadis ouvrier mécanicien à Paris, et sergent-mitrailleur pendant la guerre. Son aspect, sur le seuil de sa maison coloniale très simple, au bas du Pic, me surprend : il ne semble pas avoir plus de trente-cinq ans.

C'est un grand garçon rasé, solide, à qui une lèvre supérieure très rapprochée d'un nez fin, des petits yeux très vifs et des mèches folles composent vaguement une tête de lapin facétieux. Cordial, loquace, visiblement heureux de parler français, enfoncé dans son fauteuil de rotin, devant deux hauts verres de menthe fraîche, couverts de buée. Après dix minutes, il est lancé :

— Ah ! mon vieux, ça, alors, c'est un beau spectacle : le dogue de la maison Old England, le seul vrai, Hong-Kong soi-même, il pourrit sur pied, il est bouffé aux vers ! Tu

as vu les rues, hein, puisque tu es arrivé ce matin ? C'était pas laid. C'était même joli. Mais c'est rien, mon vieux, c'est rien, je te dis. Faut voir ça du dedans pour que ça soye tout à fait beau !

Ah ! tiens, prends les papelards. Comme ça, tu seras sûr de ne pas les oublier. Une bonne idée qu'ils ont eue, les Anglais, de faire assurer le service Hong-Kong-Canton par un équipage de la flotte de guerre !

A propos de boulot, je voulais te dire que l'un des moments où Garine s'est montré réellement à la hauteur, c'est quand il a organisé l'école des Cadets. Là, il n'y a pas à rigoler : j'admire. Faire un soldat avec un Chinois, ça n'a jamais été facile. Avec un Chinois riche, encore moins. Il est arrivé à recruter un millier d'hommes, de quoi former les cadres d'une petite armée. Dans un an, ils seront dix fois plus, et alors, je ne vois pas bien quelle armée chinoise on pourra leur opposer... Celle de Tchang-Tso-Lin, peut-être... Pas très sûr. Quant aux Anglais, s'ils veulent jouer au corps expéditionnaire (à supposer que les camarades de là-bas soient assez moules pour les laisser partir), on pourra s'amuser... Les réunir, les cadets, ce n'était rien : il leur a donné des titres, des insignes, il les a fait respecter... Enfin ça pouvait se faire. Mais il leur a fait connaître l'existence du vice peu connu en Chine qui s'appelle le courage. Le 25, on a vu les résultats à Shameen.

— Pas si brillants...

— C'est à voir. Ce qui est tout vu, c'est que lorsque les mitrailleuses ont commencé à tirer sur les nôtres, la foule a foutu le camp, comme d'habitude, mais une cinquantaines de types se sont jetés dessus : des cadets. On les a retrouvés à trente mètres des mitrailleuses — par terre, comme de juste. J'ai une vague idée que quelque chose a changé en Chine ce jour-là. A moins que Tcheng-Daï... Celui-là, je ne crois pas qu'il nous soutienne longtemps encore.

— Pourquoi ?

— Difficile à expliquer... Toujours l'histoire de Gandhi et des chefs musulmans. Il nous juge trop violents, trop catégoriques, voilà : trop peu soucieux de la justice.

— Est-ce que sa popularité est toujours aussi grande ?

— Il paraît qu'elle a beaucoup diminué ces derniers temps ; je ne sais pas trop pourquoi, mais il y a une raison. Je te dis : c'est à voir là-bas. Maintenant, si tu veux, demande à Klein ; il devrait être là, il ne tardera plus longtemps. Il sait peut-être...

Il se tait. Nous buvons nos grands verres de menthe. Un vent très léger venu de la baie incline mollement les nattes tendues au travers des fenêtres, découvre un triangle du mur blanc couvert de lézards endormis, et apporte l'odeur de la route dont le goudron cuit ; parfois, seul, l'appel d'une sirène lointaine, solitaire et comme étouffé, monte de la mer. Nous attendons Klein.

Vers cinq heures, visiblement las, il arrive et se laisse aussitôt tomber d'un coup, les mains sur les genoux, dans un fauteuil dont le rotin grince sous son poids. Il est grand, large d'épaules, et son visage me surprend. On rencontre souvent ce type en Angleterre, mais non en Allemagne : dans ces yeux clairs surmontés de sourcils touffus, ce nez écrasé et cette barre formidable de la bouche tombante, prolongée par des rides profondes qui, du nez, rejoignent le menton, dans ce large visage plat, dans ce cou massif, il y a du boxeur, du dogue et du boucher. Il semble assez peu satisfait, et, de sa conversation avec Meunier je comprends ceci :

La grève générale de Canton dure depuis quinze jours déjà ; Borodine et Garine sont obligés de faire vivre près de cinquante mille hommes sur les fonds de grève, c'est-à-dire sur les impôts levés à Canton et les fonds envoyés par les innombrables Chinois révolutionnaires des « colonies ». L'ordre de grève générale à Hong-Kong, faisant cesser le travail de plus de cent mille ouvriers, oblige le

Gouvernement Cantonais à allouer un salaire de grève à un tel nombre de travailleurs que les fonds destinés à ces salaires seront épuisés dans quelques jours ; déjà les allocations ne sont plus données aux manœuvres. Or dans cette ville où la police secrète anglaise a été jusqu'ici impuissante à découvrir les organisations cantonaises, la police des rues, assurée par les volontaires armés de mitrailleuses, est trop forte pour permettre une émeute. Les mouvements de violence qui ont eu lieu ces jours derniers ont été limités à des bagarres. Les ouvriers devront donc reprendre le travail — ce qu'attendent les Anglais.

Garine, qui est actuellement chargé de la direction générale de la propagande, n'ignore pas plus que Borodine à quel point le moment est critique, à quel point cette grève (qui est aux grèves asiatiques précédentes ce que les armées de la République furent à celles de Louis XVI) malgré sa puissance imprévue qui frappe de stupéfaction tous les Blancs d'Extrême-Orient, est menacée d'écroulement. Ils disposent d'autres armes contre l'Angleterre, mais ils ne peuvent agir qu'à titre de chefs d'organisations particulières, un peu comme les Comités de la Convention, et ils se trouvent en face de l'opposition formelle du Gouvernement à décréter les mesures sur lesquelles ils comptaient. Tcheng-Daï use, dit Klein, de toute son influence pour les empêcher d'agir. D'autre part, le mouvement anarchiste se développe de la façon la plus dangereuse — ce qu'il était facile de prévoir — et une série d'attentats terroristes a commencé à Canton. Enfin, le général Tcheng-Tioung-Ming, grâce aux subventions des Anglais, est en train de lever une nouvelle armée pour marcher sur la ville.

10 heures.
Sur le bateau.

Le silence. Le silence absolu — et les étoiles... Des jonques passent, un peu au-dessous de nous, portées par le courant que nous remontons, sans un son, sans un

visage. Plus rien de terrestre dans ces montagnes confuses qui nous entourent, dans cette eau qui ne bruit ni ne clapote, dans ce fleuve mort qui s'enfonce dans la nuit comme un aveugle ; rien d'humain dans ces barques que nous croisons, sinon peut-être les lanternes qui luisent si faiblement à l'arrière qu'elles se reflètent à peine...

« ... L'odeur n'est pas la même... »

La nuit est tout à fait venue. Klein est à côté de moi. Il parle presque à voix basse :

— Non, pas la même... As-tu voyagé, la nuit, sur des rivières ? En Europe, je veux dire.

— Oui, sur le Rhin.

— Comme c'est différent, n'est-ce pas, comme c'est différent !... Le silence de la nuit, chez nous, est la paix... La paix !... Ici, on attend des coups de mitrailleuse, hein ?

A l'arrière, séparés de nous par une grille que gardent, carabine sous le bras, deux soldats hindous à turbans, les passagers chinois jouent et fument en silence. Klein, qui s'est retourné, regarde les barreaux épais de la grille.

— Au bagne, sais-tu comment les épreuves les plus abominables, on les supporte ? Je pensais constamment que j'empoisonnerais la ville. Ça, je pouvais le faire ; j'aurais pu atteindre les réservoirs, après ma libération, et je savais que j'aurais pu avoir de grandes quantités de cyanure... par un ami... électricien... Quand je souffrais trop, alors je songeais aux moyens à employer, j'imaginais la chose... Ensuite ça allait mieux...

Une poulie qui vient de tomber sur le pont, et qui résonne encore, l'a fait sursauter. Il reprend sa respiration et continue, amèrement :

— Je suis trop nerveux, cette nuit... Tellement esquinté !

De nouveau, il se tait, tout le corps portant sur le bastingage, écroulé. Les moustiques et les insectes, autour des lumières voilées du pont, sont de plus en plus nom-

breux. On devine, sans les voir, les berges et la rivière d'ombre où ne scintillent que les reflets de nos ampoules électriques, collés au bateau. Ça et là, maintenant, de hautes formes tachent confusément le ciel nocturne : filets dressés des pêcheurs, peut-être...

— Klein ?

— Was ? Quoi ?

— Pourquoi ne te couches-tu pas ?

— M'en fous... Trop fatigué. Fait trop chaud en bas...

Je vais chercher une chaise longue et la dresse à côté de lui. Il s'y étend lentement, sans un mot, incline la tête sur son épaule et devient immobile, pris par le sommeil ou l'abrutissement. On n'entend plus, lorsque descend le bruit des machines, que des dormeurs qui ronflent, et un vieux Chinois qui tousse, tousse, pris de quintes sans fin parce que les boys ont allumé partout les bâtonnets d'encens qui chassent les moustiques.

* * *

Je me réfugie dans ma cabine. Assis sur ma couchette, désœuvré, je sors de mes poches, un à un, les papiers qui s'y trouvent. Des réclames de pharmacies tropicales, des vieilles lettres, du papier blanc orné du petit drapeau tricolore des Messageries Maritimes... Tout cela, déchiqueté avec un soin d'ivrogne, est envoyé par le hublot dans la rivière. Dans une autre poche, d'anciennes lettres de celui qu'ils appellent Garine. Je n'ai pas voulu les laisser dans ma valise, par prudence. Et ceci ? C'est la nomenclature des papiers qui m'ont été confiés par Meunier. Voyons. Il y a bien des choses... Mais en voici une que Meunier a mise à part dans la nomenclature même : c'est la copie de la fiche de la Sûreté de Hong-Kong qui concerne Garine.

Après avoir fermé la porte à clef et poussé le verrou, je

prends dans la poche de ma chemise la grosse enveloppe que Meunier m'a remise : la pièce que j'y cherche est la dernière.

Elle est longue, et chiffrée. En haut de la première page : *transmis d'urgence*. Le chiffre est joint, d'ailleurs.

La curiosité et même une certaine inquiétude me poussant, je commence à traduire. Qu'est aujourd'hui cet homme dont j'ai été pendant des années l'ami le plus intime ? Je ne l'ai pas vu depuis cinq ans. Au cours de ce voyage, il n'est pas un jour qui ne l'ait rappelé à mon souvenir, soit qu'on me parlât de lui, soit que son action fût sensible dans les radios que nous recevions... Je l'imagine, tel que je l'ai vu à Marseille lors de notre dernière entrevue, mais avec un visage formé par l'union de tous ceux que je lui ai vus. Grands yeux gris, durs, presque sans cils, nez mince et légèrement courbe (sa mère était juive) et surtout, creusées dans les joues, ces deux rides fines et nettes qui font tomber les extrémités des lèvres minces, comme dans nombre de bustes romains. Ce ne sont pas ces traits aigus et maigres qui animent ce visage, mais la bouche aux lèvres sans mollesse, aux lèvres tendues, liée aux mouvements de la mâchoire un peu forte, la bouche nerveuse et énergique.

Dans l'état de fatigue où je suis, les phrases que je traduis avec lenteur ordonnent mes souvenirs, et ils se groupent à leur suite. La voix domine. Il y a en moi, cette nuit, de l'ivrogne qui poursuit son rêve....

Pierre Garin, dit Garine ou Harine. Né à Genève, le 5 novembre 1892, de Maurice Garin, sujet suisse, et de Sophia Alexandrovna Mirsky, russe, son épouse.

Il est né en 1894.... Se vieillit-il ?....

Anarchiste militant. Condamné pour complicité dans une affaire anarchiste à Paris en 1914.

Non. Il ne fut jamais « anarchiste militant ». En 1914 — à vingt ans — encore sous l'influence des études de lettres qu'il venait de terminer et dont il ne restait en lui

que la révélation de grandes existences opposées (« Quels livres valent d'être écrits, hormis les *Mémoires ?* ») il était indifférent aux systèmes, décidé à choisir celui que les circonstances lui imposeraient. Ce qu'il cherchait parmi les anarchistes et les socialistes avancés, malgré le grand nombre d'indicateurs de police qu'il savait rencontrer chez les premiers, c'était une atmosphère spéciale, l'espoir d'un temps de troubles. Je l'ai entendu plusieurs fois, au retour de quelque réunion (où — ingénuité — il était allé coiffé d'une casquette de Barclay), parler avec ironie des hommes qu'il venait de voir et qui prétendaient travailler au bonheur de l'humanité. « Ces crétins-là veulent avoir raison. En l'occurrence, il n'y a qu'une raison qui ne soit pas une parodie : l'emploi le plus efficace de sa force. » L'idée était alors dans l'air, et elle se reliait au jeu de son imagination, tout occupée de Saint-Just.

On le croyait généralement ambitieux ; il était encore incapable de désirer des conquêtes successives, de les préparer, de confondre sa vie avec elles ; son caractère ne se prêtait pas plus que son intelligence aux combinaisons nécessaires. Mais il sentait en lui, tenace, constant, le besoin de la puissance, comme une maladie. « Ce n'est pas tant l'âme qui fait le chef, que la conquête » m'avait-il dit un jour. Il avait ajouté, avec ironie : « Malheureusement ». Et, quelques jours plus tard (il lisait alors le *Mémorial*) : « Surtout, c'est la conquête qui *maintient* l'âme du chef. Napoléon, à Sainte-Hélène, va jusqu'à dire : « Tout de même, quel roman que ma vie ! » Le génie aussi pourrit... »

Il savait que la vocation qui le poussait n'était pas celle qui brille un instant, parmi beaucoup d'autres, à travers l'esprit des adolescents, puisqu'il lui faisait d'avance l'abandon de sa vie, puisqu'il acceptait tous les risques qu'elle impliquait. De la puissance, il ne souhaitait ni argent, ni considération, ni respect ; rien qu'elle-même. Si, repris par un besoin puéril de rêverie, il rêvait à elle, c'était de façon presque physique. Plus « d'histoires ». Une sorte de cris-

pation, de force tendue, d'attente. L'image ridicule de l'animal ramassé, prêt à bondir, le hantait. Et il finissait par considérer l'exercice de la puissance comme un soulagement, comme une délivrance.

Il entendait se jouer. Brave, il savait que toute perte est limitée par la mort, dont son extrême jeunesse lui permettait de se soucier peu ; quant au gain possible, il ne l'imaginait pas encore sous une forme précise. Aux espoirs confus de l'adolescence, une volonté lucide se substituait, sans dominer encore un caractère dont la marque restait la violence dans cette relative légèreté que donne à la vingtième année la reconnaissance unique de l'abstrait.

Mais il devait bientôt entrer en contact avec la vie d'une façon brutale ; un matin, à Lausanne, je reçus une lettre dans laquelle un de nos camarades m'informait que Pierre venait d'être inculpé dans une grave affaire d'avortement ; et, deux jours plus tard, une lettre de lui, où je trouvai quelques détails.

Si la propagande en faveur du malthusianisme était active dans les sociétés anarchistes, les sages-femmes qui acceptaient de provoquer l'avortement par conviction étaient fort peu nombreuses et un compromis intervenait : elles provoquaient l'avortement « pour la cause » mais se faisaient payer. Pierre, à maintes reprises, avait donné les sommes que n'auraient pu trouver seules des jeunes femmes pauvres. Il disposait de la fortune qu'il avait héritée de sa mère, (ce que néglige le rapport de police) ; on savait qu'il suffisait de s'adresser à lui : on le sollicitait souvent. A la suite d'une dénonciation plusieurs sages-femmes furent arrêtées, et il fut poursuivi pour complicité.

Son premier sentiment fut la stupéfaction. Il n'ignorait pas que ce qu'il faisait fût illégal, mais le grotesque d'un jugement en cours d'assises, appliqué à de telles actions, le laissa désemparé. Il ne parvenait pas, d'ailleurs, à se rendre compte de ce que pouvait être un tel jugement. Je le voyais

lors souvent : on l'avait laissé en liberté provisoire. Les confrontations n'avaient pour lui aucun intérêt : il ne niait ien. Quant à l'instruction, menée par un juge à barbe, indifférent et préoccupé surtout de réduire les faits à une sorte l'allégorie juridique, elle lui semblait une lutte contre n automate d'une dialectique médiocre.

Un jour, il dit à ce juge qui venait de lui poser une question : « Qu'importe ? — Eh ! répondit le juge, cela n'est pas sans importance pour l'application de la peine... » Cette réponse le troubla. L'idée d'une condamnation réelle ne s'était pas encore imposée à lui. Et, bien qu'il fût courageux et méprisât ceux qui devaient le juger, il s'appliqua faire intervenir en sa faveur auprès d'eux tous ceux qu'il put atteindre : jouer sa vie sur cette carte sale, ridicule, qu'il n'avait pas choisie, lui semblait monstrueux.

Retenu à Lausanne, je ne pus assister aux débats.

Il me dit plus tard que pendant toute la durée du procès, l eut l'impression d'un spectacle irréel, non d'un rêve, mais d'une comédie étrange, un peu ignoble et tout à fait rbitraire. Seul, le théâtre peut donner, autant que la Cour l'Assises, une sensation de convention. Le texte du serment exigé des jurés, lu d'une voix de maître d'école las par le Président, le surprit par son effet sur ces douze commerçants placides, soudain émus, visiblement désireux l'être justes, de ne pas se tromper, et se préparant à juger avec application. L'idée qu'ils pouvaient ne rien comprendre aux faits qu'ils allaient juger ne les troublait pas un seul instant. L'assurance avec laquelle certains témoins déposaient, l'hésitation des autres, l'attitude du président orsqu'il interrogeait (celle d'un technicien dans une réunion d'ignorants), l'hostilité avec laquelle il parlait à certains témoins à décharge, tout montrait à Pierre le peu de rapport entre les faits en cause et cette cérémonie. Au début, il fut intéressé à l'extrême : le jeu de la défense le passionnait. Mais il se lassa. Et les efforts du Président et

de l'Avocat général pour ramener la suite de ces événements à la notion commune et familière aux jurés d'un crime, lui semblèrent à tel point dignes d'une parodie qu'il se prit un instant à rire. Mais la justice, dans cette salle, était si forte, les magistrats, les gendarmes, la foule étaient si bien unis dans un même sentiment que l'indignation n'y avait point de place : et il se sentit envahi par le sentiment d'impuissance navrante, de mépris et de dégoût que l'on éprouve devant une multitude fanatique, devant toutes les grandes manifestations de l'absurdité humaine.

Condamné à six mois d'emprisonnement.

N'exagérons pas : un télégramme de Pierre me fit savoir que le sursis lui était accordé.

Voici la lettre qu'il m'envoya :

« Je ne tiens pas la société pour mauvaise, pour susceptible d'être améliorée ; je la tiens pour absurde. C'est bien autre chose. Si j'ai fait tout ce que j'ai pu faire pour être acquitté par ces abrutis, ou, du moins, pour rester libre, c'est que j'ai de mon destin — pas de moi-même, de mon destin — une idée qui ne peut me permettre d'accepter la prison pour ce motif grotesque...

Absurde. Je ne veux nullement dire : déraisonnable. Qu'on la transforme, cette société, ne m'intéresse pas. Ce n'est pas l'absence de justice en elle qui m'atteint, mais quelque chose de plus profond, l'impossibilité de donner à une forme sociale, quelle qu'elle soit, mon adhésion. Je suis a-social comme je suis athée, et de la même façon. Tout cela n'aurait aucune importance si j'étais homme d'étude ; mais je sais que tout le long de ma vie je trouverai à mon côté l'ordre social, et que je ne pourrai jamais l'accepter sans renoncer à tout ce que je suis. »

Et, peu de temps après : « Il y a une passion plus profonde que les autres, une passion pour laquelle les objets à conquérir ne sont plus rien. Une passion parfaitement désespérée — un des plus puissants soutiens de la force ».

Envoyé à la légion étrangère de l'armée française en Août 1914, déserte à la fin de 1915.

Voilà qui est faux. Il ne fut pas envoyé à la légion : l s'y engagea. — Assister à la guerre en spectateur lui parut impossible. L'origine du conflit, lointaine, lui était ndifférente. L'entrée des troupes allemandes en Belgique ui sembla témoigner d'un sens lucide de la guerre ; et, s'il choisit la légion, ce fut seulement en raison de la facilité avec laquelle il put y entrer. De la guerre, il attendait des combats : il y trouva autre chose, l'immobilité de millions d'hommes passifs dans le vacarme. L'intention de quitter 'armée, qui couva longtemps en lui devint une résolution un jour que l'on distribua de nouvelles armes pour un nettoyage de tranchées. Jusque-là, les légionnaires, à l'occasion, avaient reçu de courts poignards, qui semblaient être encore des armes de guerre ; ils reçurent ce jour-là des couteaux neufs, à manche de bois marron, à large lame, semblables, d'une façon grotesque et terrible, à des couteaux de cuisine...

Je ne sais comment il parvint à partir et à gagner la Suisse ; mais il agit cette fois avec une grande prudence, car il fut porté disparu. (C'est pourquoi je vois avec étonnement cette mention de désertion dans la note anglaise. Il est vrai qu'il n'a aujourd'hui aucune raison de la tenir secrète...)

Perd sa fortune dans diverses spéculations financières.

Exact. Il fut toujours joueur.

Dirige à Zurich, grâce à sa connaissance des langues étrangères, une maison d'éditions pacifistes. Entre ainsi en rapport avec des révolutionnaires russes.

Fils d'un Suisse et d'une Russe, il parlait l'allemand, le français, le russe, et l'anglais qu'il avait appris au collège. Il ne dirigea pas une maison d'éditions, mais le service des traductions d'une société d'Editions. Et ces éditions n'étaient pas, par principe, pacifistes.

Il eut, comme le dit le rapport de la police anglaise, l'occasion de fréquenter quelques jeunes hommes du groupe bolchevik. Il comprit vite qu'il avait affaire, cette fois, non à des prédicateurs, mais à des techniciens. Le groupe était peu accueillant ; seul, le souvenir de son procès, qui dans ce milieu n'était pas encore oublié, lui avait permis de n'en être pas reçu comme un importun ; mais n'étant pas lié à son action (il n'avait pas voulu être membre du parti, sachant qu'il n'en pourrait supporter la hiérarchie et ne croyant pas à la possibilité d'une révolution prochaine en Russie), il n'eut jamais avec ses membres que des relations de camaraderie. Les jeunes hommes l'intéressaient plus que les chefs, dont il ne connaissait que les discours, ces discours prononcés sur le ton de la conversation, dans des petits cafés enfumés, devant une vingtaine de camarades affalés sur les tables, et dont le visage seul exprimait l'attention. Il ne vit jamais Lénine. Si la technique et le goût de l'insurrection chez les bolchevistes le séduisaient, le fatras doctrinal qui les chargeait comme un harnais l'exaspérait. A la vérité, il était de ceux pour qui l'esprit révolutionnaire ne peut naître que de la révolution qui commence, de ceux pour qui la Révolution est, avant tout, un état de choses.

Lorsque vint la Révolution russe, il fut stupéfait. Un à un, ses camarades quittèrent Zurich, lui promettant de lui donner les moyens de venir en Russie. Partir lui semblait à la fois nécessaire et juste. Et, chaque fois qu'un de ses camarades s'en allait, il l'accompagnait sans envie, mais avec le sentiment obscur d'une spoliation.

Ce voyage en Russie, il le souhaita avec passion à partir de la révolution d'octobre ; il écrivit ; mais les chefs du parti avaient autre chose à faire que répondre à des lettres de Suisse. Il en souffrait avec une triste rage : il m'écrivait : « Dieu sait que j'ai vu des hommes passionnés, des hommes possédés par une idée, des hommes attachés à leurs gosses, à leur argent, à leurs maîtresses, à leur espoir même, comme

ls le sont à leurs membres ; intoxiqués, hantés, oubliant out, défendant l'objet de leur passion ou courant après !... Si je disais que je veux un million, on penserait que je uis un homme envieux ; cent, que je suis chimérique, nais peut-être fort ; et si je dis que je considère ma jeu-nesse comme la carte sur laquelle je joue, on a l'air de me prendre pour un malheureux visionnaire. Et je joue ce eu-là, crois moi, comme un pauvre type peut jouer, à Monte-Carlo, la partie après laquelle il se tuera s'il perd. Si je pouvais tricher, je tricherais. Avoir un cœur, un cœur d'homme, et ne pas s'apercevoir qu'on explique cela à une femme qui s'en fout, c'est très normal ; on peut se romper, là, tant que l'on veut ; mais on ne peut pas se romper au jeu de la vie. Il paraît qu'il est simple, et que ixer une pensée résolue sur sa destinée est moins sage que a fixer sur ses soucis du jour, sur ses espoirs ou sur ses êves... Et ma recherche, je saurais la conduire : que je etrouve seulement le prix du premier passage, que j'ai mbécilement gaspillé... »

Envoyé à Canton à la fin de 1918 par l'Internationale.

Idiot. Il avait connu au lycée un de mes camarades, Lambert, beaucoup plus âgé que nous, dont les parents, fonctionnaires français, avaient été les amis des miens, commerçants à Haïphong. Comme presque tous les enfants européens de cette ville, Lambert avait été élevé par une nourrice cantonaise, dont, comme moi, il parlait le dialecte. Il était reparti pour le Tonkin au début de 1914. Rapidement écœuré par la vie coloniale, il avait gagné la Chine, où il était devenu l'un des collaborateurs de Sun-Yat-Sen, et n'avait pas rejoint son corps à la déclaration de guerre. Il était resté en correspondance suivie avec Pierre ; il lui promettait depuis longtemps de lui fournir le moyen de venir à Canton. Et Pierre, bien qu'il ne fût pas convaincu de la valeur de cette promesse, étudiait les caractères chinois, non sans découragement. Un jour, en juin 1918,

il reçut une lettre dans laquelle Lambert lui écrivait : « Si tu es résolu à venir à Canton, dis-le moi. Je puis te faire appeler... 800 dollars par mois » Il répondit aussitôt. Et à la fin de novembre, après que l'armistice eût été signé, il reçut une nouvelle lettre qui contenait un chèque sur une banque de Marseille, dont le montant était un peu supérieur au prix du passage.

Je disposais alors de quelque argent. Je l'accompagnai à Marseille.

Journée de lent vagabondage à travers la ville. Atmosphère méditerranéenne où tout travail semble consenti, rues éclairées par un pâle soleil d'hiver et tachées par les capotes bleues des soldats qui ne sont pas encore démobilisés... Les traits de son visage ont peu changé : les traces de la guerre se voient surtout sur ses joues, maintenant amaigries, tendues, sillonnées de petites rides verticales, et qui accentuent l'éclat dur des yeux gris, la courbe de la bouche mince et la profondeur des deux rides qui la prolongent.

Depuis longtemps nous marchons en causant. Un seul sentiment le domine, et c'est l'impatience. Bien qu'il la cache, elle se glisse sous tous ses gestes, et s'exprime involontairement dans le rythme saccadé de ses paroles.

— Comprends-tu vraiment ce que cela peut être : le remords ? demanda-t-il soudain.

Je m'arrête, interloqué.

— Un vrai remords, pas un sentiment de livre ou de théâtre, un sentiment contre soi-même — soi-même à une autre époque...

Un sentiment qui ne peut naître que d'un acte grave — et les actes graves ne se commettent pas par hasard...

— Cela dépend.

— Non. Jeu de mots. Pour un homme qui en a fini avec les expériences d'adolescent, souffrir d'un remords, cela ne peut être que ne pas savoir profiter d'un enseignement...

Et, constatant soudain ma surprise :

« Je te dis cela à propos des Russes. »

Car nous venons de passer devant une vitrine de librairie consacrée à des romanciers russes.

— Il y a une paille dans leur œuvre, et cette paille c'est quelque chose comme le remords. Les écrivains de ce genre ont tous le défaut de n'avoir tué personne. Si leurs personnages souffrent après avoir tué, c'est que le monde n'a presque pas changé pour eux. Je dis : presque. Dans la réalité, je crois qu'ils verraient le monde se transformer complètement, changer ses perspectives, devenir, non le monde d'un homme qui « a commis un crime », mais d'un homme qui a tué. Ce monde qui ne se transforme pas — disons : pas assez, si tu veux — je ne peux pas croire à sa vérité. Pour un assassin, il n'y a pas de crimes, il n'y a que des meurtres — s'il est lucide, bien entendu.

Et après un silence, il reprend :

— Aussi excédé de soi-même que l'on soit, on ne l'est jamais autant qu'on le dit. Se lier à une grande action quelconque, et ne pas la lâcher, en être hanté, en être intoxiqué, c'est peut-être... »

Mais il hausse les épaules et laisse là sa phrase.

— Dommage que tu n'aies pas la foi, tu aurais fait un missionnaire admi...

— Non. D'abord parce que ces choses que j'appelle bassesses ne m'humilient pas. Elles font partie de l'homme. Je les accepte comme d'avoir froid en hiver. Je ne désire pas les soumettre à une loi. Et j'aurais fait un mauvais missionnaire pour une autre raison : je n'aime pas les hommes. Je n'aime pas les pauvres gens, le peuple, ceux en somme pour qui je vais combattre...

— Tu les préfères aux autres, cela revient au même.

— Jamais de la vie !

— Quoi, jamais de la vie ? Tu ne les préfères pas ou cela ne revient pas au même ?...

— Je les préfère, mais uniquement parce qu'ils sont les

vaincus. Oui, ils ont, dans l'ensemble, plus de cœur, plus d'humanité que les autres : vertus de vaincus... Ce qui est bien certain, c'est que je n'ai qu'un dégoût haineux pour la bourgeoisie dont je sors. Mais quant aux autres, je sais si bien qu'ils deviendraient abjects, dès que nous aurions triomphé ensemble... Nous avons en commun notre lutte, et c'est bien le plus clair...

— Alors pourquoi pars-tu ?

Cette fois, ce fut lui qui s'arrêta.

— Je pars parce que je n'ai pas envie de retourner faire l'imbécile devant un tribunal, pour une raison sérieuse cette fois. Ma vie ne m'intéresse pas. C'est clair, c'est net, c'est formel. Je veux — tu entends ? — une certaine forme de puissance : ou je l'obtiendrai, ou tant pis pour moi.

— Tant pis si c'est manqué ?

— Si c'est manqué je recommencerai, là ou ailleurs. Et si je suis tué, la question sera résolue.

Ses bagages avaient été portés à bord. Nous nous serrâmes fortement la main, et il se rendit au bar où il commença à lire, seul, sans pouvoir se faire servir. J'appelai un chauffeur. Sur le quai, des jeunes mendiantes italiennes chantaient, et leurs chansons m'accompagnèrent, tandis que je m'éloignais, avec l'odeur de vernis du paquebot récemment repeint.

Engagé par Sun-Yat-Sen avec le titre de « conseiller juridique » aux appointements de 800 $ par mois ; chargé, après notre refus de fournir des techniciens au Gouvernement de Canton, de la réorganisation et de la direction de la Propagande (son poste actuel).

Lorsqu'il était arrivé à Canton, il avait appris, en effet, avec un vif plaisir, qu'il devait toucher huit cents dollars mexicains chaque mois. Mais il comprit après trois mois que le paiement de la solde des militaires et des civils attachés au Gouvernement de Sun-Yat-Sen était fort incertain : chacun vivait de concussion ou de « combines ».

En faisant délivrer des cartes d'agents secrets de propagande à des importateurs d'opium ainsi mis à l'abri des diverses polices, il gagna, en sept mois, une centaine de mille francs-or. La somme n'était pas considérable, mais elle lui permettait de ne plus craindre d'être pris à l'improviste par quelque difficulté. Et, trois mois plus tard, Lambert quitta Canton, lui laissant la direction de la Propagande, qui n'était alors qu'une caricature.

Ne souffrant plus de la précarité d'une position devenue solide, Pierre voulut transformer la Propagande, et faire d'un bureau d'opéra-comique une arme. Il institua un contrôle sérieux des fonds qui lui étaient confiés, et exigea de ses subordonnés de la probité : il fut obligé de les remplacer presque tous. Mais les nouveaux fonctionnaires, malgré les promesses de Sun-Yat-Sen, qui suivait son effort avec beaucoup de curiosité, ne furent pas payés, et, pendant des mois, Pierre fut occupé à chercher, chaque jour, les moyens de payer ses agents. Il avait annexé à la Propagande la police politique : il obtint encore la haute direction des polices urbaine et secrète. Et, avec la plus grande indifférence à l'égard des décrets, il assura, par les taxes clandestines dont il frappa les importateurs d'opium, les tenanciers de maisons de jeu et de prostitution, l'existence de la Propagande. C'est pourquoi le rapport de police dit :

Individu énergique, mais sans moralité.

(Moralité me ravit).

A su choisir des collaborateurs habiles, tous au service de l'Internationale.

La vérité est plus compliquée. Sachant que se formait entre ses mains l'instrument dont il avait si longtemps rêvé, il fit les plus grands efforts pour empêcher sa destruction. Il n'ignorait pas que, le cas échéant, malgré son affabilité, Sun n'hésiterait pas à l'abandonner ; il agit avec aussi peu de violence que possible, mais avec ténacité. Il

s'entoura de jeunes gens du Kuomintang, maladroits mais fanatiques, et qu'il parvint à instruire, aidé par un nombre sans cesse croissant d'agents russes, anciens soldats que la famine avait chassés de la Sibérie et de la Chine du Nord. Avant la rencontre de Sun-Yat-Sen et de Borodine à Shanghaï, l'Internationale de Moscou avait fait pressentir Pierre, lui rappelant les entretiens de Zurich. Elle l'avait trouvé résolu à la servir : elle seule lui semblait disposer des moyens nécessaires pour donner à la province de Canton l'organisation révolutionnaire qu'il souhaitait, et pour remplacer par une volonté persévérante les velléités chinoises. Aussi usa-t-il du peu d'influence qu'il avait sur Sun-Yat-Sen pour le rapprocher de la Russie, et se trouva-t-il tout naturellement le collaborateur et l'allié de Borodine, lorsque celui-ci se rendit à Canton.

Lorsque Pierre, après ma ruine, me donna la possibilité de venir à Canton comme Lambert la lui avait donnée à lui-même six ans plus tôt, il m'écrivit :

« Tu sais combien je souhaite que tu viennes. Mais ne viens pas en croyant trouver ici la vie qui satisfait l'espoir que j'avais lorsque je t'ai quitté. Oui, la Chine est un pays fantastique, mais la force dont j'ai rêvé et dont je dispose aujourd'hui ne s'obtient pas autrement que par une application paysanne, par une énergie persévérante, par la volonté constante d'ajouter à ce que nous possédons l'homme ou l'élément qui nous manque. Peut-être seras-tu étonné que je t'écrive ainsi, moi. Cette persévérance qui me manquait, je l'ai trouvée ici chez des collaborateurs, et je crois l'avoir acquise : ma force vient de ce que j'ai mis une absence de scrupules complète au service d'autre chose que de mon intérêt immédiat... »

J'ai vu, chaque jour, en approchant de Canton, afficher les radios par lesquels il a si bien remplacé ses lettres.

Cette note de police est singulièrement incomplète, je vois au bas de la page deux gros points d'exclamation au

crayon bleu. Peut-être est-ce une note ancienne ? Les précisions fournies par la seconde feuille sont d'un tout autre ordre :

Est parvenu, à l'aide d'une prédication incessante, menée par ses agents, à faire accepter les syndicats obligatoires, sur l'importance desquels je ne crois pas devoir insister, lorsque Borodine en a demandé la création, avant de disposer des piquets de grève. A fait des sept services de la police, publique et secrète, autant de services de propagande. A créé un « groupement d'instruction politique » qui est une école d'orateurs et de propagandistes. — A fait rattacher au Bureau Politique, et par là à l'Internationale, le Commissariat de la Justice (ici encore, je ne crois pas devoir insister) et celui des Finances.

Au-dessous, cinq lignes sont soulignées deux fois au crayon rouge.

« *Je me permets d'attirer tout spécialement votre attention sur ceci : cet homme est* gravement malade *; il souffre, paraît-il, d'une forme chronique de dysenterie. D'aucuns le disent perdu. Quoi qu'il en soit, il sera* obligé *de quitter le Tropique avant peu* ».

J'en doute.

(A suivre). ANDRÉ MALRAUX

DU

PARADIS PERDU

LE PARADIS

Le Paradis
Jardin d'Eden.

L'air est immense
Le ciel renversé rempli de lumière
Les yeux d'hommes et d'animaux ;
Le corps de l'azur est d'un bleu presque noir
La matière tout à fait pure.
Les contours, les sons, les formes et l'odeur
Sont entièrement inouïs et parfaits.

Le matin rugit, il est resplendissant
Le commencement est intact
Et l'aube est un délice de tendresse.
Quand midi monte énorme et vertical
Il ne fatigue point
Rempli pourtant par les étouffements suaves.
Trois heures c'est le temps
De l'esprit, du bonheur, du repos
Et de l'indécision et de la force.

Mais le crépuscule est merveilleusement lent
Il met des rayons chevelus sous les pas des bêtes
A sa félicité aucun cœur ne résiste
Et la nuit vient, avec ses cheveux vraiment longs
A pas de loup elle étouffe les arbres
Et la nuit quand elle est rassemblée brûle de clartés
Fixée par les scintillements profonds
Elle dort du soupirant sommeil.

A l'orient on voit le réservoir du jour et de la nuit tandis qu'au nord réside la fraîcheur désirée. Les vents insoumis viendraient plutôt de l'ouest mais qui le sait jamais ? Dans le sud les étoiles tracent le signe appelé Croix, et les montagnes sont chargées de fermer le monde et les parties intérieures du monde ou jardins, car au-delà commence la grande quantité de liquide laquelle n'a point de fin, ni vie ni habitants.

On dit que la force du jour rencontrant la plénitude du sol vert
C'est la pensée et la volonté de Dieu Elohim.
On dit que beaucoup d'êtres sont formés
Que les géants sont des animaux innombrables
Leur tête comme un petit caillou au ras de l'herbe
Leur ventre est si gros qu'il étonne les baobabs ;
Les plus clairs et les plus petits sont les plus vites
Mais il y a ceux qui glissent pareils au vent froid
Ceux qui sursautent toujours et leurs gros yeux secs
Ceux qui vont vers le haut sans s'appuyer sur rien
Et l'eau voilée en contient encore gluants comme elle.

Les plus richement peints sont beaux en pleine course
On connaît les sept familles de panthères
Avec elles l'antilope douce et curieuse,
On s'explique les papillons larges comme la main
Bariolés car l'Eden est sur eux raccourci
Aussi volent-ils sans dormir et se posent-ils sans changer
D'ailleurs qui change au Paradis ?
Nulle saison sinon la plus belle n'existe
Et tous ces animaux vivent de lumière
Qu'ils absorbent directement par les yeux ou les naseaux
D'herbe dressée en abondance
De fruits arrondis gais à saisir,
Toute herbe fait son herbe et tout arbre son fruit
Mais les fruits ne sont jamais trop pesants sur le sein de l'ar
Et reformés toujours. Aucune ombre ou vieillesse
La chose née ne connaît pas la fin
On ne disparaît pas dans le grand plan fermé
Les siècles sont aussi longs ou vains que la minute
La perfection ne tremble pas d'une ligne, et s'arrête
Interdite on dirait parfois dans la majesté :
Alors tout mouvement ramené par un cercle
Le retour éternel se fait.

DU SENTIER ET DE LA FEMME

Enorme innocence elle aime chanter
Se sentir pareille au ciel du matin
(Tandis que lui aime le soleil, le sol et les bêtes

Il aime graver dans l'écorce
elle aime lever les jambes)
Le sentier
Du côté de l'Est est son ami pour elle seule
C'est là qu'elle s'en va de terre en cadence avec ses pieds
Les bras ramenés en arrière
Pour que les globes de sa poitrine soient beaux écartés,
Commence, recommence — elle tombe
Afin de se sentir plus humble elle passe sous une herbe.

Dans l'obscurité elle désire la lune
Mais bientôt s'endort comme un petit oiseau.
De ses rêves d'animaux elle se réveille
L'illumination de la terre est complète.

Et dans le jour elle avance pour rien
Elle court et réunit les fleurs contraires
Elle mange les fruits doux âcres et profonds
Elle enjambe les eaux toujours brillantes
Elle arrive devant les grands fleuves jaunes et dormants,
Par les lianes va sur les arbres magiciens
Qui font voir les étoiles chevelues,
Baigneuse elle prend les poissons avec son sein
Sur la rive elle marche au-devant du lion
Vient le cheval, elle balance à sa crinière
L'emporte avec ses cuisses
Enlève aussi le serpent par plaisanterie
Et crie si le vent s'élève contre elle.

Elle revient
Chantant Ndeyan-Ndeyâ
Elle est joyeuse, jeune, belle, écorchée
Elle a sommeil, elle est embaumée, elle a dansé !
Adam répare le toit de roseau
Il prie la face obtuse au-devant de l'Esprit
— Peut-on comprendre celui-là dit-elle.

« *Ris, Ndeyan-Ndeyâ*
Ris, Ndeyan-Ndeyâ
Donne-moi le soleil à manger
Ris, Ndeyan-Ndeyâ

Pleure, Ndeyan-Ndeyâ
Pleure, Ndeyan-Ndeyâ
Mets-moi la lune dans la bouche
Pleure, Ndeyan-Ndeyâ

Ris, Ndeyan-Ndeyâ
Ris, Ndeyan-Ndeyâ
Fais passer le lion sur mon ventre
Ris, Ndeyan-Ndeyâ

Pleure, Ndeyan-Ndeyâ
Pleure, Ndeyan-Ndeyâ
Mets le serpent dans mes cheveux
Pleure, Ndeyan-Ndeyâ ! »

★

L'ARBRE ET LA MAIN

C'est le plus beau éblouissant des premiers matins du sol
la voilà sous l'Arbre.

Elle a couru à travers lianes et arcs-en-ciel de rosée
Elle a placé son large dos sur la peau de l'arbre
Sourit, se pose
Ses cheveux bruns roses tremblent sur ses pieds.

Elle pense toujours à ses rêveries
Secoue sa pauvre chevelure glorieuse d'astre du ciel
Attend, est enhardie par l'étendue.

Il est si beau et si terrible d'être sous l'Arbre
Il est si doux d'être une femme sans mouvement
Chaude avec l'écorce de l'arbre et blonde
Et d'être parvenue à l'Arbre malgré tout.

La femme de l'Arbre !
elle éclate de rire de plaisir
Et sous les herbes le rire répandu partout
Aussitôt meurt.

Elle s'arrête. C'est mauvais signe. Elle a peur.

Mais tout l'Arbre
Est un seul fruit un peu pareil à ceux qu'elle nomme
Pommes, il se balance à portée de sa main.

La main de la femme est roulée et brillante
Comme l'ivoire d'éléphant
Précieuse, luit comme un morceau d'or tiré du fleuve,
Molle on dirait la feuille
Et sa tige rose pliant au milieu.

Mais ivoire ou feuille elle est maniée de l'intérieur
La main passe, revient
S'amuse autour
La main n'a point de cesse
Interrompt son mouvement et dit et reprend...

Mon bras est-il le seigneur blanc de mon épaule
Ma main est-elle le fruit déjà ou encor ma main ?
O Fruit
Pourquoi reculer dans la nuit de l'arbre ?
Ai-je fait peur au fruit ?

Car la femme est penchée du côté de sa main
Son bras est bien tenté
Le haut du corps soulève ses toisons ;
Qui aurait peur
D'un si beau fruit, d'un matin clair, d'un bras si blanc
Ensemble ? Et qui perdrait l'amour en le donnant ?

(Et qui oserait manger du fruit de l'Arbre ?)

PREMIER AMOUR

A peine a-t-elle mangé que son regard change
Tout se creuse et s'approfondit,
Elle met la main sur son ventre, elle détourne
Ses yeux de l'arbre et du serpent
Porte son regard sur elle-même.

Il fait presque noir
Maintenant le ciel aussi vieillit et change.

Gravité mais douceur ; il n'y a plus de rire
Il n'y a plus de joie, plus d'enfance
Elle sait.
Il n'y a plus assez de chaleur dans les airs
De fraîcheur sous son sein.
Sa tête cherche en se détournant de la faute
Et de ses yeux ne sachant que faire elle les perd
Dans la propice chevelure.

Donc elle mourra. Elle le sait,
n'ayant qu'à regarder le tentateur pour être informée de
tout.

Le tentateur
Plus durci que la pierre des champs
Ou comme un rameau nouvellement poussé à l'arbre du mal
Ne frémit plus
ne fait nul mouvement léger
(Il est mort se dit-elle)
Et ses regards vitreux sont ouverts sur la femme.

Oh tentateur
(il faut le réveiller)
Montre-moi le chemin qui ramène vers l'homme
Suave était le fruit
Je veux que mon frère Adam le goûte par la langue.
Cueillant un second fruit (et non sans surveiller
Le serpent) elle essaie le bond du faon sauvage
Qu'elle connaît
si elle réussit —
Pour se sauver —

Mais l'arbre par un brouhaha, d'abord une sorte de pleur à la cime, puis une tornade en bas, de toutes ses feuilles aussi pesantes que la nuit, de tous ses quartiers humides et troublés tombant les uns sur les autres ; s'envolant tous les oiseaux d'un trait ; l'arbre bouge, craque, se fend, ses crispations se font entendre, il enferme la nouvelle femme aux yeux déjà fuyants sous la buée des larmes et du plaisir, et la femme nommée Eve se trouve à l'intérieur de l'arbre, en un clin d'œil le serpent tombe sur elle.

Elle est jetée, le dos sur une mousse inexplicable
Et ce qui vient d'avance lui est connu
Même l'arbre bouleux n'effraie plus son cœur :
Aime-t-elle ? Elle ne sait
Mais commence, et assurée et nue.
Elle s'apprête à recevoir la blessure inavouable
Elle est terriblement osée couchée en arrière.
Beau Serpent doux Maître t'aurais-je appelé
Sans le fruit instructeur du bien et du mal
Elle apprend la peur par la volupté
Faiblit encor plus fort — et t'aurais-je goûté
O chant cru du Désir !
Ses cuisses ne sont plus réunies mais disjointes,
Entre ses seins aussi le vallon de faiblesse
Tout tombe en ce milieu,
Et là le Serpent s'allongé : ô langoureux.

PIERRE JEAN JOUVE

UN CHAPITRE RETROUVÉ D'*ARMANCE*

Ce chapitre a été retrouvé dans un exemplaire ayant appartenu à Stendhal, exemplaire qui contenait des additions inscrites sur des feuillets intercalés entre les pages, comme celui de Civita-Vecchia. Le bibliophile qui avait eu la fortune de pêcher ce livre, à Rome, chez un chiffonnier du Transtévère, s'empressa de copier, le soir même, le précieux texte. Et bien lui en prit, car, le travail à peine fini, la chandelle qui avait éclairé notre homme, se renversa et provoqua un incendie dans lequel l'exemplaire fut entièrement consumé. Le malheureux collectionneur n'eut d'autres ressources que de ramasser les cendres du livre et les enfermer dans une urne. Il tient cette urne à la disposition des membres du Stendhal-Club.

CHAPITRE XXXI

... Le mariage se fit.

Profitant d'un usage qui commence à s'établir, Octave partit aussitôt avec Armance pour la terre de Malivert située en Dauphiné ; et dans le fait il la conduisit à Marseille.

Ils s'arrêtèrent en route au château de Chantresat, en Bourgogne, où demeuraient des cousins de Madame de Malivert. Octave l'avait promis à sa mère. Félicien de Chantresat était un homme d'environ quarante ans, fort riche, qui passait toute l'année dans ses terres. Il ne manquait point de connaissances, mais il ne témoignait de curiosité que pour les archives de sa famille. Son esprit ne s'aiguisait que sur les sceaux et les paperasses. « Un homme comme lui, se disait souvent Octave, aurait tout à gagner

d'un gouvernement libéral qui le déposséderait de ses terres. Il serait forcé d'agir, il s'intéresserait aux *problèmes* de la vie. Il perdrait cent mille livres de rente, mais deviendrait ministre ».

Le jeune couple fut fort bien accueilli. Madame de Chantresat était une femme très simple qui consacrait la plus grande partie de sa vie à ce qu'elle nommait le bien, c'est-à-dire à distribuer des aumônes et faire de la tapisserie. Pendant le repas Octave remarqua que son cousin avait un rire provincial.

Après le souper, Félicien emmena Octave dans un cabinet attenant au salon où les deux femmes étaient restées. Il ouvrit ses dossiers et lui montra une foule de pièces et de grimoires concernant leur famille. Plusieurs registres in-folio contenaient des mémoires relatifs à des procès. Il en prit un avec un sourire secret, le feuilleta et le mit sous les yeux d'Octave.

— Voyez, dit-il, la mésaventure survenue à un de nos arrière-grands-oncles. C'est ce que j'ai de plus curieux ici.

C'était une pièce relative à un procès d'impuissance intenté par une femme à son mari. Les faits étaient crûment exposés. Félicien se mit à lire à mi-voix. Dès les premiers mots, Octave s'était senti rougir et un tressaillement intérieur l'avait agité, mais il s'était ressaisi et avait regardé la figure de son cousin pour imiter son attitude et son sourire. A plusieurs reprises, il se tourna vers le salon, tremblant qu'Armance n'entendît la lecture. Elle était assise à une table, auprès d'Adélaïde de Chantresat, à qui elle avait demandé un ouvrage. Son front, éclairé par la douce lumière d'une lampe à globe, était penché sur le canevas. Il semblait heureusement que la voix ne vînt pas jusqu'à elle. Félicien feuilleta plusieurs pages concernant la procédure et reprit : « Le plus singulier est que cet homme avait été marié une première fois et avait eu des enfants. Mais attendez... Sa première femme était une veuve. Comprenez-vous ? Lisez : on le dit puissant *ad*

viduam vel vitiatam, mais non *ad virginem*. Octave, pour masquer son trouble, affectait d'être vivement intéressé par le texte, mais les lignes dansaient devant ses yeux comme des cordes agitées par le vent. — Et l'issue du procès ? demanda-t-il à son cousin d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée. — Ah ! c'est assez difficile à dire. Fort de sa paternité antérieure, notre parent a riposté, il a accusé la jeune épouse d'être, par constitution, rebelle au mariage, et il a demandé aux juges qu'un chirurgien opérât sur sa personne une certaine incision. Mais comme, sans attendre la décision des juges, il fut prouvé qu'il avait essayé, une nuit, de se faire remplacer par un robuste valet, masqué sous son bonnet de nuit et sa robe de chambre, sa demande fut repoussée et le mariage annulé.

Félicien avait rapidement conté la fin de l'histoire, car il lui avait semblé, à voir le visage de son cousin, que cette histoire l'ennuyait. Ce n'était pas l'ennui qui s'était peint sur les traits d'Octave, mais cette expression pâle et vague qui annonce la perte de connaissance. En entendant parler Félicien, il avait tourné le regard vers le front blanc d'Armance, toujours immobile sous la lumière du globe, et il fut sur le point de défaillir. Il parvint à se remettre, il eut l'habileté de diriger son cousin vers certains documents qui flattaient sa vanité. Peu après, il prétexta la fatigue du voyage, et la soirée prit fin.

Le lendemain, les jeunes mariés repartirent de bonne heure. Octave était debout lorsque Armance s'éveilla. Depuis l'aube il se tenait à la fenêtre et regardait de grands arbres au feuillage sombre, qui avaient un aspect funèbre. Parfois il se tournait vers l'alcôve et considérait Armance avec tendresse mais sans se départir d'une ferme résolution. Il avait hâte d'arriver à Marseille et de mettre à exécution son projet.

A Marseille, il s'enquit des bateaux pour la Grèce. Aucun ne partait avant dix jours. Il avait attendu d'arriver dans cette ville pour annoncer à Armance leur séparation.

Mais il la vit si heureuse qu'il n'eut pas le courage de détruire ce bonheur, et décida de parler plus tard. Ils visitèrent ensemble la sainte Baume, le château Borelli et les environs de la ville. La joie d'Armance était chaque jour plus grande. Il dut se convaincre qu'elle l'aimait bien davantage depuis qu'ils étaient mariés. Elle lui prenait les mains, les caressait, les baisait furtivement. Cette félicité parfaite finit par rassurer Octave. Il crut qu'il pourrait donner à sa femme le bonheur le plus vif. Au bout d'une semaine, il renonça à la séparation et lui proposa de partir pour Naples. Armance accepta, ravie de joie.

L'arrivée à Naples leur parut grandiose. Ils firent les excursions célèbres. La beauté sauvage de ce pays reflétait sur le visage d'Armance une sorte de passion. Elle contemplait les paysages avec un désir hardi, comme si elle avait souhaité en jouir par une possession complète. Parfois son regard se portait vers les êtres qui, dans cette contrée, sont robustes et teintés de sang africain. Octave épiait ces signes avec une véritable angoisse. Tantôt il se disait que les sentiments d'Armance étaient si délicats et si innocents qu'elle devait être heureuse ; tantôt qu'il était impossible qu'elle le fût. Ses doutes revinrent et le jetèrent dans un sombre abattement. Il eût donné sa vie pour connaître les véritables pensées d'Armance.

Après quelque temps, Armance se plaignit d'être malade. Ses joues avaient pâli. Elle était fréquemment prise de migraines. Elle attribua ces maux au bruit de la ville. Ils s'embarquèrent pour Sorrente.

C'était à la saison où la campagne est fleurie. Ils se promenèrent dans des chemins couverts par des treilles. Le soir, ils allaient sur une terrasse où des fleurs pendaient jusqu'à la mer. Armance se sentait mieux. Mais une crainte maladive l'empêchait de se livrer, dans les bras d'Octave, aux transports qu'elle avait éprouvés à Marseille. Si Octave essayait de lui baiser les bras elle lui relevait la tête avec une retraite pudique. Octave eut le sentiment

qu'elle fuyait son approche. A d'autres moments, il remarquait chez elle une gaieté forcée qui lui déchirait l'oreille comme une fausse note, et qu'il ne pouvait supporter. Alors il laissait Armance. Seul, il perdait toute illusion sur le bonheur qu'il pouvait lui donner, et retombait dans le désespoir.

Ils firent l'excursion du Désert. C'est un couvent situé sur le point le plus élevé de la presqu'île de Sorrente et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la baie de Naples et l'île de Caprée. Ils partirent en *calessino*. La route était bordée par des figuiers de Barbarie lourds et puissants. Octave regardait cette riche végétation et la haïssait. Armance, accoudée sur la capote de la voiture, contemplait rêveusement la mer qui était d'un bleu uni, mais légèrement fouettée par la brise. Parfois son visage était parcouru d'un frisson, comme si un parfum trop capiteux l'avait étourdie. Alors elle se tournait vers Octave avec un sourire angélique et disait une parole insignifiante. Ce mouvement et ce propos étaient extrêmement pénibles à Octave. Une rage sourde s'emparait de lui. Il cessait de plaindre Armance, mais se plaignait. « Vais-je subir toute ma vie ce sourire angélique ? » se demandait-il.

Ils arrivèrent à la porte du couvent. Un religieux les accueillit et les fit monter par une allée pavée, ornée de cyprès. Ils visitèrent la chapelle. Là, Armance s'approcha d'Octave et lui dit à voix basse : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma mère. Je rougis de l'avoir oublié. Laissez-moi prier, cher Octave. » Il sortit et le religieux le conduisit dans le cloître. Il se promena avec lui sous les arcades. Il approuvait de la tête le discours du guide, mais sa pensée ne quittait pas la chapelle où Armance était restée. Il la revoyait dans la position où il l'avait laissée, le front abîmé dans les mains. Il se demandait quelle prière elle faisait, quelles interrogations, quels vœux. Il suivit le religieux qui s'engageait dans un escalier, et ils atteignirent un belvédère sur le toit du couvent. Il

voyait à ses pieds le cloître. De l'autre côté la mer s'étendait jusqu'à l'horizon. Il remarqua, sur un mur, en face de lui, une inscription : *Ponet desertum ejus quasi delicias et solitudinem ejus quasi hortum Domini.* Octave relut cette inscription et tomba dans une réflexion profonde. Il se rappela qu'il avait souvent songé à entrer dans les ordres. « Puisque je suis un *monstre* parmi les hommes », se dit-il. « Mais, ajouta-t-il après un instant, et en se redressant fièrement, pourquoi ce monstre aurait-il de la *faiblesse morale* ? » En disant ces mots, il regarda du côté de la mer. Une voile s'éloignait de la côte. « Que ne suis-je sur ce navire, prêt à mourir, comme je l'avais décidé ! » dit-il en serrant les poings. Il eut le sentiment qu'il s'était abusé volontairement sur le bonheur d'Armance, afin de fuir la mort dont il avait peur. Et il se méprisa.

Armance l'attendait à la porte de la chapelle. Il lui trouva un visage transformé. Un rayonnement joyeux, qu'il ne lui avait pas vu depuis plusieurs jours, apparaissait sur ses traits. Pendant le retour, elle lui parla avec une amitié très simple qui força le silence d'Octave. Dans la soirée, ils allèrent se tenir sur la terrasse qui dominait la mer. Bien que la lune fût voilée, on pouvait distinguer le paysage. Armance l'admira. Le parfum d'un oranger se faisait sentir non loin d'eux. Elle lui rappela une promenade qu'ils avaient faite un soir, à Andilly, sur la terrasse de l'orangerie. Soudain, elle posa la main sur son bras et lui dit d'une voix passionnée : « Octave, je vous aimerai toujours ». Octave, surpris, la regarda. A cet instant, la lune se dévoila, et sur le visage pâle et immobile d'Armance, Octave reconnut non pas la passion de l'amour mais la passion du sacrifice. Il ressentit une telle humiliation qu'il eut l'idée de se jeter sur le rocher qui soutenait la terrasse. L'image d'une mort ignoble l'arrêta. Il resta sans bouger, incapable de parler. Il voyait, dans la nuit, le visage d'Armance, pareil à une médaille. Son esprit parcourait des espaces. « Après quelles pensées fait-elle ce

sacrifice, se disait-il. Etre vil que je suis ! je n'ai pas seulement consommé ma honte par ma lâcheté, je l'ai fait partager par l'être du monde qui m'était le plus cher. »

Armance devina cette agitation intérieure. Elle trembla qu'Octave ne tombât dans un de ces accès de fureur triste, qui l'avaient épouvantée avant leur mariage, et dont elle connaissait maintenant la cause. Elle reposa la main sur le bras d'Octave, et se mit à l'entretenir tranquillement de leur retour à Paris et des choses qu'ils devaient y retrouver. Elle parla de leur habitation, de relations utiles, de détails domestiques, et, tout en parlant, elle serrait parfois le bras d'Octave, comme elle l'avait fait tout à l'heure pour lui dire : « Je vous aimerai toujours ». Ces douces attentions n'avaient pas sur Octave l'effet qu'elle croyait. Son orgueil souffrait le martyre, et, dans les images que lui proposait Armance, il ne voyait qu'une longue suite d'hypocrisies. Elle voulut le rassurer mieux. Elle lui dit que, même lorsque son esprit d'enfant ne pouvait se faire une idée du mariage, elle avait toujours éprouvé pour lui de l'attachement et que rien ne serait assez fort pour rompre cet attachement. Elle ajouta : « Ne suis-je pas votre cousine ? »

Ces mots consommèrent le supplice d'Octave. Il sentit le froid mortel qui tombait désormais sur cet attachement. Et il pensa aussi que c'était peut-être parce qu'Armance était sa cousine qu'il l'avait aimée. « Je n'aurais pas osé porter mon amour sur une autre femme de peur qu'elle ne trahît mon secret, se dit-il. La pureté de son âme et les liens du sang m'ont donné cet abominable courage. » Cette idée le souleva contre lui-même. « J'ai vu aujourd'hui que je pouvais être un lâche, pensa-t-il, je sais maintenant que je calcule bassement mes actes. »

Dès lors, son parti fut pris. Il feignit d'entrer dans les vues d'Armance et lui répondit de manière à la tranquilliser. Mais il considérait son beau visage, pâli par la lune, comme le portrait d'une triste Iphigénie. Le lendemain, il

lui tint ce petit discours : « Armance, je veux conquérir votre estime. J'ai résolu d'aller en Grèce rejoindre l'expédition de Fabvier. Malgré mon dégoût pour l'esprit militaire, vous verrez que je suis capable d'une action noble et que je sais manier une épée. »

Armance accueillit ces mots avec une joyeuse fierté. Elle portait maintenant un intérêt passionné à la situation *morale* d'Octave.

Ils quittèrent Sorrente le soir même, et, par Naples, regagnèrent Marseille. Là, Octave trouva un bateau qui partait pour la Grèce et sur lequel il s'embarqua deux jours plus tard. Pendant quelques jours il ne se trouva plus le courage de mourir...

Les additions copiées sur l'exemplaire du Transtévère s'arrêtaient ici. Le texte ordinaire reprenait jusqu'à la fin de l'ouvrage, qui survient environ trois pages plus loin. Cette fin d'*Armance*, chacun la connaît, mais il est peut-être bon de la reproduire ici.

« Un mousse du haut de la vigie cria : Terre ! C'était « le sol de la Grèce et les montagnes de la Morée que « l'on apercevait à l'horizon. Un vent frais portait le « vaisseau avec rapidité. Le nom de la Grèce réveilla le « courage d'Octave : Je te salue, se dit-il, ô terre des « héros ! Et à minuit, le 3 de mars, comme la lune se « levait derrière le mont Kalos, un mélange d'opium et « de digitale préparé par lui délivra doucement Octave de « cette vie qui avait été pour lui si agitée. Au point du « jour, on le trouva sans mouvement sur le pont, couché « sur quelques cordages. Le sourire était sur ses lèvres, et « sa rare beauté frappa jusqu'aux matelots chargés de « l'ensevelir. La genre de sa mort ne fut soupçonné en « France que de la seule Armance. Peu après, le marquis « de Malivert étant mort, Armance et Madame de Malivert prirent le voile dans le même couvent. »

JACQUES DE LACRETELLE

LA MÉTAMORPHOSE [1]

La pomme, que personne n'osa extraire du dos de Grégoire, demeura incrustée dans sa chair comme un souvenir palpable de l'événement, et la grave blessure dont il souffrit pendant plus d'un mois sembla avoir rappelé au père lui-même que son fils, malgré sa triste et répugnante métamorphose, n'en demeurait pas moins un membre de la famille ; il ne fallait donc pas le traiter en ennemi ; le devoir exigeait au contraire qu'on surmontât son dégoût et qu'on supportât Grégoire, qu'on le supportât seulement.

Sa blessure lui avait fait perdre, irrémédiablement sans doute, beaucoup de son agilité ; pour traverser simplement sa chambre il lui fallait un temps infini, comme à un vieil invalide ; quant aux promenades sur les murs il avait dû en faire son deuil. Mais cette aggravation de son état s'était trouvée largement compensée, à son avis, par le fait qu'on ouvrait maintenant tous les soirs la porte de la salle à manger ; il attendait cet événement pendant deux heures ; couché dans l'ombre de sa chambre, invisible pour les dîneurs, il pouvait alors observer toute la famille réunie autour de la table dans la lumière de la lampe, il avait le droit d'écouter la conversation avec l'autorisation de tout le monde : c'était beaucoup mieux qu'auparavant.

Sans doute ce n'étaient plus ces entretiens animés de l'ancien temps auxquels il pensait toujours autrefois avec

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* du 1er janvier et du 1er février 1928.

un peu de mélancolie au moment de regagner un lit humide dans quelque petite chambre d'hôtel. La plupart du temps on ne disait même plus grand chose maintenant, après le dîner. Le père ne tardait pas à s'endormir dans son fauteuil, la mère et la fille s'exhortaient mutuellement au silence ; la mère, penchée sur la lumière, cousait de la lingerie fine pour un magasin de blanc, et la sœur, engagée quelque part comme vendeuse, étudiait la sténographie ou le français dans l'espoir d'améliorer plus tard sa situation. Parfois le père se réveillait, et, comme s'il ignorait qu'il eût dormi, déclarait à la mère : « Que tu couds longtemps aujourd'hui ! » ; sur quoi il reprenait son somme, tandis que la mère et la sœur s'envoyaient un sourire fatigué.

Par une sorte d'obstination capricieuse, le père se refusait à quitter sa livrée, même dans son intérieur ; sa robe de chambre inutile restait accrochée au porte-manteau et il dormait sur son fauteuil en grand uniforme comme pour se tenir toujours prêt à exécuter un ordre ; jusque chez lui il semblait attendre la voix d'un supérieur. Aussi la livrée, qui n'était déjà pas neuve quand on la lui avait donnée, perdait-elle chaque jour de son éclat malgré les soins des deux femmes ; et Grégoire passait souvent sa soirée à contempler cet habit criblé de taches dont les boutons bien astiqués brillaient toujours, et sous lequel le vieil homme dormait dans le calme et l'inconfort.

Dès que la pendule sonnait dix heures, la mère tâchait de réveiller le père à voix basse, et de le décider à gagner son lit, déclarant que ce sommeil dans la position assise ne comptait pas et qu'il avait besoin de dormir normalement avant de reprendre son service à six heures. Mais avec l'entêtement qu'il marquait depuis qu'il recevait des consignes à la banque, il persistait opiniâtrement à rester à table bien qu'il se rendormît régulièrement et qu'il devint alors très pénible de lui faire échanger son fauteuil pour le lit. La mère et la sœur avaient beau le presser, multiplier leurs petits avertissements, il restait là pendant des quarts

d'heure à branler lentement la tête, les yeux fermés, sans vouloir jamais se lever. La mère le secouait par la manche, lui disait à l'oreille des choses gentilles, la fille abandonnait ses devoirs pour la seconder, mais tout cela restait sans effet. Il ne faisait que s'enfoncer un peu plus dans son fauteuil. Il fallait que les femmes le saisissent enfin sous les bras pour lui faire ouvrir les paupières ; alors il les regardait tour à tour et déclarait d'ordinaire : « C'en est une vie ! C'est ça le repos de mes vieux jours ? » Et, s'appuyant sur les deux femmes, il se levait péniblement comme s'il eût été pour lui-même une charge énorme, se laissait conduire à la porte par sa femme et par sa fille, leur faisait signe de s'en aller et continuait son chemin tout seul, tandis que la mère et la sœur, jetant au plus vite l'une sa plume et l'autre son aiguille, couraient après lui pour l'aider encore.

Qui aurait eu le temps dans cette famille surmenée par le travail et la fatigue de s'occuper de Grégoire autrement que pour ses besoins les plus pressants ? On réduisait de plus en plus le budget du ménage, on finit par renvoyer la bonne ; une immense femme de peine d'un aspect osseux, avec des cheveux blancs qui flottaient autour de sa tête, vint désormais la remplacer le matin et le soir pour les gros travaux ; le reste c'était maintenant la mère qui s'en occupait en plus de ses interminables ravaudages. Il advint même qu'on dut vendre différents bijoux de famille qui avaient fait autrefois l'orgueil de la mère et de la sœur dans les petites cérémonies et les fêtes ; Grégoire l'apprit un jour en entendant discuter les prix à la veillée. Mais le plus gros sujet de plainte c'était surtout cet appartement devenu trop coûteux pour la bourse du ménage et qu'on ne pouvait quitter à cause de Grégoire dont on n'arrivait pas à imaginer le transport. Hélas, Grégoire comprenait bien que ce n'étaient pas les égards qu'on lui devait qui constituaient le principal obstacle à ce déménagement, car on aurait très bien pu le faire voyager dans une bonne caisse en bois pourvue de trous d'aération ; non, le prin-

cipal obstacle c'était le désespoir des siens, l'idée qu'ils avaient été frappés d'un malheur unique dans les annales de leur famille et de leur milieu. De toutes les obligations que le monde impose aux pauvres, aucune maintenant ne leur était épargnée ; le père allait chercher le déjeuner des petits employés de la banque, la mère se tuait à laver le linge des étrangers, la sœur manœuvrait en cadence derrière son comptoir au commandement des clients ; mais il ne fallait pas leur demander autre chose ; leurs forces n'y auraient pas suffi. Il semblait au pauvre Grégoire que sa blessure se rouvrît quand sa mère et sa sœur, revenant de coucher le père, laissaient leur ouvrage en détresse, approchaient leurs chaises l'une de l'autre, s'installaient presque joue contre joue, et que la mère disait en montrant la chambre de Grégoire : « Ferme donc la porte, Grete », et qu'il se retrouvait dans l'ombre tandis que de l'autre côté les deux femmes mêlaient leurs larmes ou, pis, restaient à fixer la table d'un œil sec. Grégoire passait des jours et des nuits sans dormir. Il songeait de temps en temps à reprendre en main comme autrefois les affaires de la famille, dès que la porte s'ouvrirait ; au bout d'une longue éclipse il vit défiler un jour dans sa mémoire son patron et son gérant, les commis et les apprentis-calicots, le domestique aux idées courtes, deux ou trois amis qui étaient employés dans d'autres maisons de commerce, une bonne d'hôtel provincial, souvenir fugitif et cher, et une caissière de chapellerie qu'il avait recherchée d'une façon sérieuse mais trop lente ; ces gens passaient dans un brouillard où se mêlaient confusément des physionomies étrangères et des figures perdues de vue ; mais aucun ne pouvait lui porter secours ni à lui ni à sa famille ; il n'y avait rien à tirer d'eux, et il fut content de les voir partir. Ce défilé lui avait ôté toute envie de s'occuper des siens ; il ne songeait plus au contraire qu'à rager contre eux parce qu'ils négligeaient son pansage, et, bien que rien d'imaginable ne parvînt à exciter son appétit, il se plaisait à combiner une des-

cente à l'office en vue d'y exercer un droit de reprise sur les aliments qui lui revenaient même s'il n'avait pas faim. Maintenant sa sœur ne cherchait plus à deviner ce qui aurait pu lui faire plaisir : elle apparaissait en coup de vent deux fois par jour, le matin et l'après-midi, avant d'aller au magasin, et lui poussait du pied un morceau de n'importe quoi par la porte ; le soir, sans même s'inquiéter de savoir s'il avait touché à cette pitance ou s'il l'avait laissée intacte — ce qui était devenu le cas courant — elle en faisait disparaître les restes d'un coup de balai. Quant au nettoyage de la chambre, auquel elle procédait maintenant le soir, il ne pouvait être enlevé de façon plus expéditive : des zones de crasse s'allongeaient sur les murs, de petits tas de poussière et d'ordures s'accumulaient dans tous les coins. Les premiers temps Grégoire s'était installé aux endroits les plus malpropres au moment de l'arrivée de sa sœur, pour lui apparaître ainsi comme un reproche. Mais il aurait bien pu rester là des semaines sans que Grete changeât jamais rien à sa conduite ; elle voyait la saleté aussi bien que lui, seulement elle avait décidé une fois pour toutes de la laisser en place : voilà.

Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas de veiller plus jalousement que jamais à ce qu'on lui conservât le monopole du nettoyage de la chambre ; ce regain de susceptibilité s'était montré contagieux ; c'est ainsi que la mère opéra un jour un grand lavage de la pièce qui nécessita plusieurs seaux d'eau — et ce déluge mortifia profondément le pauvre Grégoire étalé sur son canapé dans une immobilité amère —, mais la punition ne tarda pas. A peine la sœur, en rentrant le soir, eut-elle en effet remarqué cette innovation que, se sentant profondément offensée, elle courut à la salle à manger pour y piquer une crise de larmes malgré les supplications de la mère qui lançait les bras aux cieux ; le père, assis, s'était levé en sursaut ; ils assistèrent d'abord au désastre, lui et sa femme, avec un étonnement impuissant ; puis l'agitation les gagna ; le père

hurlant attrapa la mère à droite pour n'avoir pas laissé le soin du nettoyage à la fille, et défendit à gauche à sa fille de jamais se risquer à nettoyer ; la mère chercha à entraîner dans la chambre à coucher le père affolé de colère ; la fille, secouée de sanglots, travaillait la table avec ses petits poings, et Grégoire sifflait de rage de toutes ses forces en voyant que personne ne songeait à fermer la porte pour lui épargner ce spectacle et ce fracas.

D'ailleurs, s'il était devenu trop pénible à la sœur, épuisée par le magasin, de s'occuper aussi soigneusement qu'autrefois de Grégoire, on aurait pu s'arranger quand même pour ne pas le négliger sans recourir à la mère. On avait en effet sous la main une femme de peine, une vieille veuve que sa charpente osseuse avait aidée à sortir des pires peines au cours de sa longue vie, et dont on n'aurait pu dire que Grégoire la dégoûtât réellement. Bien qu'elle ne fût pas curieuse, il lui était arrivé une fois d'ouvrir la porte de la chambre, et elle était restée plantée là les mains sur le ventre, toute étonnée à la vue de l'autre qui s'était mit à trotter çà et là dans sa surprise quoique personne ne songeât à le chasser. Depuis ce jour, matin et soir, la vieille ne manquait jamais de jeter en passant un coup d'œil à travers la porte. Au début elle appelait Grégoire pour le faire venir, en lui criant par manière amicale : « Voyez-moi ce vieux mange-bouse », ou « Arrive ici, vieux cancrelat. » A de telles invitations Grégoire ne répondait jamais que par le silence ; il restait à sa place, immobile, comme si personne n'était entré. Au lieu de laisser cette salariée faire ses caprices et le déranger inutilement, on eût mieux fait, estimait-il, de lui donner l'ordre de nettoyer sa chambre tous les jours. Un matin où une pluie qui présageait peut-être le printemps frappait les carreaux avec violence, Grégoire fut tellement irrité contre la vieille qui recommençait à lui dévider ses gentillesses, qu'il se retourna contre elle, d'une façon plutôt pesante et incertaine à vrai dire, mais comme pour

l'attaquer. Il ne lui fit d'ailleurs pas peur ; elle attrapa simplement la chaise qui se trouvait près de la porte et la brandit dans les airs en ouvrant la bouche toute grande avec l'intention visible de ne la refermer qu'en assénant le coup sur le dos de Grégoire. « Eh bien ! C'est tout ? » demanda-t-elle en le voyant revenir à sa position primitive. Et elle reposa tranquillement la chaise dans le coin.

Maintenant Grégoire ne mangeait presque plus ; quand il passait par hasard devant sa pitance il s'amusait à en prendre un morceau qu'il gardait dans la bouche pendant des heures pour finir en général par le cracher. Il avait d'abord attribué son manque d'appétit à la tristesse où le plongeait l'état de sa chambre ; erreur sans doute, car il s'était vite réconcilié avec le nouvel aspect de son logis. On avait pris l'habitude de fourrer chez lui toutes les choses qu'on ne pouvait mettre autre part, et elles se trouvaient en grand nombre maintenant qu'on avait loué l'une des pièces de l'appartement à trois messieurs. C'étaient des hommes sérieux qui portaient toute leur barbe, comme Grégoire put le constater un jour à travers une fente de la porte, et qui étaient partisans d'un ordre méticuleux, non seulement dans leur chambre personnelle, mais encore, puisqu'aussi bien c'était ici qu'ils avaient élu domicile, dans tout le ménage et dans la cuisine en premier lieu. Ils avaient apporté presque tout ce qui leur était nécessaire, et cette précaution avait rendu superflus nombre d'objets qu'on ne pouvait ni jeter ni vendre, et qui prirent tous le chemin de la chambre de Grégoire, suivis bientôt de la poubelle et du cendrier. Tout ce qui se trouvait provisoirement inutilisable, la femme de peine, toujours pressée, l'enfournait chez le pauvre Grégoire ; il avait juste le temps de voir une main brandissant l'ustensile indésirable ; et il valait mieux qu'il en fût ainsi. Peut-être l'intention de la vieille était-elle de revenir chercher à l'occasion les objets relégués là quand elle en aurait le temps, ou de les jeter un jour en bloc une fois pour toutes, mais en fait ils restaient dans la chambre,

à l'endroit même où ils avaient atterri le premier jour, à moins que Grégoire ne fût obligé de se promener à travers le bazar pour se faire de la place, jeu auquel il finit par prendre un goût croissant malgré la tristesse et la fatigue épouvantables qui suivaient ces pérégrinations et le laissaient paralysé pour des heures.

Comme les locataires dînaient quelquefois à la maison dans la salle commune la porte de cette pièce restait fermée certains soirs; Grégoire n'y attachait d'ailleurs plus autant d'importance ; il lui était arrivé plusieurs fois dans les derniers temps de ne pas profiter des soirées où on l'ouvrait et de rester couché dans le coin le plus sombre de sa chambre sans que la famille s'en aperçût. Mais un jour la femme de peine oublia de refermer complètement la porte de la salle à manger qui resta entr'ouverte jusqu'au moment où les locataires rentrèrent et allumèrent le gaz. Ils allèrent s'asseoir à table aux places qu'occupaient autrefois le père, la mère et Grégoire, déplièrent leurs serviettes et prirent en main leur fourchette et leur couteau. Aussitôt la mère apparut au seuil avec un plat de viande ; la sœur, derrière, portait un échafaudage de pommes de terre sur un second plat. Les nourritures fumaient avec une vapeur épaisse. Quand on les eut disposées devant eux, les locataires se penchèrent sur elles comme pour les soumettre à un examen préalable, et celui qui était assis au milieu et qui semblait faire autorité, coupa en effet un morceau de viande dans le plat même, pour savoir apparemment si elle était assez tendre ou s'il devait la renvoyer à la cuisine. Il fut satisfait, et les deux femmes qui avaient suivi anxieusement l'opération laissèrent voir un sourire de soulagement.

La famille même mangeait à la cuisine ; cependant le père, avant de s'y rendre, vint voir à la salle à manger ; il s'inclina, la casquette à la main, une seule fois pour tous les convives, et fit le tour de la table. Les locataires se levèrent en chœur en marmottant quelque chose dans leurs barbes. Une fois seuls ils se mirent à manger sans un mot.

Chose étrange, pensa Grégoire, on ne cessait d'entendre revenir à travers tous les bruits de la table le claquement de leurs mâchoires au travail comme s'il s'était agi de lui prouver qu'il faut de vraies dents pour manger et que les plus belles mandibules du monde ne sauraient y parvenir. « J'ai bien faim, pensait Grégoire tout soucieux, mais je n'ai plus faim de ces choses-là. Comme ces messieurs se nourrissent ! Pendant ce temps, moi, j'ai le droit de mourir. »

Il ne se souvenait plus d'avoir entendu jouer sa sœur depuis l'arrivée des locataires ; mais ce soir-là le son du violon retentit à la cuisine. Les trois messieurs venaient de terminer leur repas ; celui du milieu avait sorti un journal et distribué une des feuilles à chacun des deux autres ; maintenant ils lisaient tous trois en fumant, renversés sur le dossier de leurs chaises. Le son du violon éveilla leur attention, ils se levèrent et se dirigèrent sur la pointe des pieds vers la porte du vestibule où ils firent halte en groupe serré. Malgré toutes leurs précautions on les avait entendus de la cuisine, car le père se mit à crier : « Est-ce que le violon gêne ces messieurs ? On pourrait le faire cesser tout de suite. » « Mais au contraire, répondit le monsieur du milieu ; si mademoiselle voulait venir chez nous, dans la salle à manger ? Elle y serait mieux, c'est plus confortable. » « Mais bien sûr », s'écria le père comme si c'était lui qui jouait. Les messieurs rentrèrent donc dans la salle et attendirent. Le père arriva bientôt avec le pupître, la mère avec la musique et la sœur avec le violon. La sœur prépara tranquillement ses partitions ; les parents qui, louant leur chambre pour la première fois, exagéraient la politesse envers leurs hôtes, craignirent de se montrer grossiers en utilisant leurs propres sièges : le père s'appuya donc contre la porte, une main entre les boutons de sa livrée, mais l'un des messieurs offrit une chaise à la mère qui n'osa pas la changer de place et resta assise à part dans un coin durant le reste de la séance.

La fille se mit à jouer tandis que le père et la mère

observaient de deux côtés différents le mouvement de ses mains. Attiré par la musique, Grégoire — audace ! — s'était avancé légèrement et il avait déjà toute la tête dans la salle. Il ne s'étonnait pas d'avoir perdu dans les derniers temps cette perpétuelle crainte de gêner qui faisait autrefois son orgueil ; et pourtant il n'avait jamais eu tant de raisons de se cacher, car, avec les saletés qui s'étalaient dans sa chambre et qui volaient au moindre mouvement, il était toujours couvert de poussière, de bouts de fil, de cheveux, de restes de mangeailles qui se collaient sur son dos ou sur ses pattes et qu'il traînait partout avec lui ; son apathie était devenue bien trop grande pour qu'il songeât encore à se nettoyer plusieurs fois par jour comme autrefois en se frottant sur le tapis, et sa saleté ne l'empêcha pas d'avancer encore sans vergogne sur le plancher immaculé.

Il faut dire aussi que personne ne l'avait remarqué. La famille était trop absorbée par le violon, et les locataires, qui s'étaient d'abord installés, les mains dans les poches, beaucoup trop près du pupitre, — ce qui gênait forcément la sœur obligée ainsi de voir danser leur image au milieu des notes — avaient vite fini par se retirer, en bavardant à mi-voix, la tête baissée, vers la fenêtre où ils restèrent décidément sous le regard préoccupé du père qui les observait attentivement. Il était devenu trop évident qu'ils avaient été déçus dans leur espoir d'entendre un beau morceau de violon ou tout au moins une petite mélodie amusante, que tout cela les fatiguait et qu'ils n'acceptaient plus le dérangement que par politesse. A la façon dont ils soufflaient la fumée de leurs cigares, à l'énergie avec laquelle ils l'envoyaient au plafond par le nez ou par la bouche, on devinait leur énervement. Et la sœur jouait pourtant si bien ! Le visage penché de côté, elle suivait sa partition d'un regard si profond, si triste. Grégoire avança encore un peu et approcha la tête le plus possible du sol pour essayer de rencontrer ce regard. N'était-il donc qu'une bête ? Cette musique l'émouvait tant. Il avait l'impression

qu'une voie s'ouvrait à lui vers la nourriture inconnue qu'il désirait si ardemment. Il était décidé à se frayer un chemin jusqu'à sa sœur et à la tirer par la robe pour lui faire comprendre qu'il fallait venir chez lui, parce que personne ici ne récompensait sa musique par l'admiration qu'il saurait lui témoigner. Il ne la laisserait plus sortir de sa chambre, tout au moins tant qu'il vivrait ; pour une fois sa forme horrible lui servirait à quelque chose, il serait à toutes les portes à la fois, repoussant les agresseurs de son souffle rauque. Entendons-nous, il ne voulait pas obliger sa sœur à rester chez lui ; elle devrait y demeurer volontairement, s'asseoir près de lui sur le canapé et lui prêter enfin l'oreille : alors il lui dirait en confidence qu'il avait eu l'intention bien arrêtée de l'envoyer au Conservatoire et qu'il eût déclaré cela devant tout le monde sans s'inquiéter des objections, pas plus tard qu'à la Noël dernière (la Noël était bien passée ?) si le malheur n'était survenu si tôt. La sœur émue par cette explication éclaterait sûrement en larmes et Grégoire, grimpant alors jusqu'à son épaule, l'embrasserait sur le cou ; ce serait d'autant plus facile qu'elle ne portait plus ni col ni ruban ; depuis qu'elle allait au magasin elle était toujours décolletée.

« Monsieur Samsa ! » cria le monsieur du milieu en lui montrant de l'index Grégoire qui s'avançait lentement. Le violon se tut brusquement, le monsieur du milieu se tourna vers ses amis avec un sourire accompagné d'un hochement de tête, puis ramena ses regards sur le fils. Le père sembla trouver plus urgent de rassurer ses locataires que de chasser son fils de la chambre bien que les messieurs ne parussent nullement émus du spectacle et que Grégoire eût même l'air de les amuser beaucoup plus que le violon. Le père courut, les bras en croix, sur les trois messieurs qu'il tâcha de refouler dans leur chambre tout en leur cachant la vue de Grégoire avec son corps. Ils commencèrent alors à se fâcher réellement, mais on ne savait plus si c'était à cause du père ou à cause du voisinage qu'on leur avait imposé à

leur insu et dont ils prenaient brusquement conscience. Ils demandèrent des explications, levèrent eux aussi les bras, tiraillèrent nerveusement leur barbe et reculèrent vers leur porte. Entre temps la sœur s'était remise de l'émoi où l'avait précipitée la brusque interruption de sa musique; après être restée un moment complètement désorientée — avec le violon et l'archet qui pendaient au bout de ses mains molles, — à suivre sa partition des yeux comme si elle jouait encore, elle s'était soudainement ressaisie, avait déposé son instrument dans le giron de sa mère, — qui était restée sur sa chaise à étouffer, les poumons travaillant avec violence —, et s'était précipitée dans la chambre voisine dont les locataires se rapprochaient avec une rapidité croissante sous l'impulsion de Monsieur Samsa. On vit voler sous les mains exercées de Grete les oreillers et les couvertures qui retombaient ensuite en bon ordre sur les lits. Les trois messieurs n'avaient pas encore atteint la chambre que leur couche était déjà prête et que Grete se glissait hors de chez eux. Quant au père il semblait si bien possédé par son humeur bizarre qu'il en avait oublié le respect dû malgré tout à ses locataires. Et de les presser, de les refouler jusqu'à la porte de la chambre où le monsieur du milieu le fit stopper brusquement en frappant du pied sur le sol avec un bruit de tonnerre : « Je vous annonce, dit cet homme en levant la main et en cherchant du regard les deux femmes, qu'en présence de la situation infecte qui règne dans cette famille et qui déshonore ces murs — ici, prenant une décision brusque, il cracha sur le parquet — je vous signifie mon congé immédiat. Naturellement vous ne toucherez pas un sou pour le temps que j'ai habité chez vous ; je me demande même si je ne dois pas exiger un dédommagement qui serait facile à motiver, croyez-m'en ; c'est une question que je vais mettre à l'étude. » Il se tut et regarda dans le vide comme s'il attendait quelque chose. Effectivement ses deux amis prirent aussitôt la parole : « Nous vous signifions, nous aussi, notre congé

immédiat. » Là-dessus le monsieur du milieu saisit la poignée de la porte et sortit en faisant claquer le battant.

Le père se dirigea vers son fauteuil en tâtonnant et se laissa tomber dessus comme une masse ; il avait l'air de s'être allongé pour sa petite sieste vespérale, mais à la façon dont il balançait la tête, à grands coups, comme au bout d'un ressort cassé, on voyait bien qu'il songeait à tout autre chose qu'à dormir. Grégoire était resté tout le temps sans bouger à l'endroit où l'avaient surpris les locataires. Il se sentait complètement paralysé par la déception que lui causait l'échec de son plan, peut-être aussi par la faiblesse due à ses jeûnes prolongés. Il redoutait que la maison tout entière ne finît par s'écrouler sur son dos, il situait avec précision le moment de cette catastrophe dans la minute qui allait suivre et il attendait. Aussi le violon lui-même ne réussit-il pas à l'effrayer en tombant avec un bruit déchirant des doigts tremblants de la mère qui l'avait tenu jusqu'alors sur ses genoux.

« Mes chers parents, déclara la sœur en frappant de la main sur la table par manière d'introduction, cette situation ne peut pas durer. Si vous ne vous en rendez pas compte, moi je le sens. Je ne veux pas prononcer le nom de mon frère en parlant du monstre qu'il y a ici, je vous dirai donc simplement : Il faut chercher à nous débarrasser de ça. Nous avons fait tout ce qui était humainement possible pour le soigner et le supporter ; je crois que personne ne pourra nous faire le moindre reproche. »

« Elle a cent fois raison », dit le père. Mais la mère, qui n'arrivait toujours pas à reprendre son souffle, toussa sourdement dans sa main, les yeux hagards.

La sœur se précipita vers elle pour lui soutenir le front. Le père, dont les paroles de Grete semblaient avoir précisé les plans, s'était redressé dans son fauteuil et jouait entre les assiettes avec sa casquette de livrée, sur la table qui n'avait pas encore été desservie depuis le dîner des loca-

taires ; de temps en temps il arrêtait ses regards sur l'immobile Grégoire.

« Il faut chercher à nous en débarrasser, répéta alors la sœur, ne s'adressant plus qu'au père, car la mère, secouée par sa toux, n'entendait rien. Il finirait par vous conduire à la tombe, et sans tarder. Quand on a un travail comme le nôtre toute la journée, on ne peut pas supporter par dessus le marché ce supplice perpétuel en rentrant chez soi. Moi, je suis à bout. » Et elle fut prise d'une crise de larmes si violente que ses pleurs en dégoulinaient sur le visage de la mère où elle les essuyait de la main machinalement.

« Mais, ma petite, répliqua le père d'une voix apitoyée — c'était étonnant de voir comme il comprenait sa fille — que devons-nous faire alors ? »

La sœur se contenta de hausser les épaules pour marquer la perplexité qui avait remplacé pendant ses larmes l'assurance dont elle faisait preuve auparavant.

« S'il nous comprenait », dit le père d'un ton à moitié interrogatif ; mais la sœur, sans cesser de pleurer fit un geste violent de la main pour montrer qu'il fallait définitivement renoncer à cette hypothèse.

« S'il nous comprenait, » répéta le père — et il fermait les yeux tout en parlant comme pour indiquer qu'il adoptait la conviction de sa fille touchant la vanité d'une telle supposition ; « s'il nous comprenait, peut-être y aurait-il moyen de s'entendre avec lui ; mais dans ces conditions... »

« Qu'il aille au diable, cria la sœur, c'est la seule solution, papa. Tu n'as qu'à tâcher de te débarrasser de l'idée que c'est Grégoire. Nous avons cru cela trop longtemps et c'est là tout notre malheur. Comment cela pourrait-il être Grégoire ? Si c'était lui il y aurait beau temps qu'il aurait reconnu l'impossibilité de faire cohabiter des hommes avec une pareille vermine et qu'il serait parti de lui-même. Sans doute nous n'aurions plus de frère, mais la vie serait encore possible et nous honorerions son souvenir. Au lieu

qu'ainsi nous avons toujours cette bête qui nous poursuit et qui chasse nos locataires ; il voudrait peut-être prendre tout l'appartement pour lui ? et nous faire coucher dans la rue ? Vois donc, papa, vois donc, s'écria-t-elle tout à coup le voilà déjà qui recommence ! » Et, dans un accès de terreur auquel Grégoire ne comprit rien, elle abandonna soudain sa mère si brusquement que le fauteuil en vacilla ; on eût dit qu'elle aimait mieux la sacrifier que de rester à proximité de Grégoire ; elle se précipita derrière son père que sa conduite finissait par affoler et qui se leva devant elle en écartant les bras comme pour la protéger.

Mais Grégoire ne pensait à rien moins qu'à effrayer quelqu'un, surtout sa sœur ; il avait simplement commencé un mouvement de conversion destiné à le ramener dans sa chambre, et c'était, il faut le reconnaître, d'un effet plutôt indiscret, car sa faiblesse l'obligeait à s'aider de la tête dans les tournants difficiles ; on le voyait alors lever le crâne à plusieurs reprises et se taper les mandibules sur le plancher. Il finit cependant par s'arrêter pour observer la famille. On avait l'air d'avoir reconnu sa bonne intention. Tout le monde le regardait avec une tristesse muette. La mère gisait dans son fauteuil, les jambes tendues et jointes, les yeux presque clos de fatigue ; le père et la sœur étaient assis l'un à côté de l'autre, et la sœur tenait le père par le cou. « Maintenant, ils vont sans doute me laisser tourner, » pensa Grégoire, et il se remit au travail. Il ne pouvait réprimer un halètement de fatigue, et il était obligé de se reposer de temps en temps. D'ailleurs personne ne le pressait ; on lui laissait entièrement carte blanche. Quand il eut terminé sa conversion il commença immédiatement son mouvement de retraite, en se dirigeant droit devant lui. Il fut tout étonné de la distance qui le séparait encore de sa chambre et n'arriva pas à comprendre que, dans son état de faiblesse, il eût pu faire sans s'en rendre compte un tel chemin l'instant d'avant. Sa famille ne le gêna par aucun cri, par aucune exclamation ; mais il ne le remarqua

même pas, tant il concentrait son esprit sur la nécessité de faire vite. Ce ne fut qu'une fois parvenu à la porte de sa chambre qu'il songea à tourner la tête, pas complètement, à cause de son cou qui se raidissait, mais suffisamment tout de même pour pouvoir constater que rien n'avait changé derrière lui ; seule, sa sœur s'était levée. Son dernier regard effleura la mère qui s'était décidément endormie.

A peine fut-il dans sa chambre que la porte s'en trouva poussée, verrouillée et fermée à double tour. Le vacarme fut si subit qu'il en plia sur ses pattes. C'était sa sœur qui s'était pressée ainsi. Elle s'était levée dès le premier instant pour se tenir prête et avait bondi sur la porte, au moment voulu, d'une façon si légère qu'il ne l'avait pas entendue venir ; en tournant la clef dans la serrure elle cria « Enfin !... » aux parents.

« Et maintenant ? » se demanda Grégoire en regardant autour de lui dans le noir. Il découvrit bientôt qu'il ne pouvait plus faire un mouvement. Cela ne l'étonna pas ; il aurait été plutôt surpris d'avoir pu jusqu'alors se remuer sur des pattes aussi grêles. D'ailleurs il éprouvait une sensation de bien-être relatif. Il sentait bien quelques douleurs dans son corps, mais il lui sembla qu'elles devenaient de plus en plus faibles et finiraient par disparaître complètement. Il ne souffrait déjà presque plus de la pomme pourrie inscrutée dans son dos ni de l'inflammation des parties environnantes qui étaient toutes couvertes d'une poussière fine. Il resongea à sa famille avec une tendresse émue. Qu'il dût partir il le savait, et son opinion sur ce point était encore plus arrêtée, s'il est possible, que celle même de sa sœur. Il resta dans cet état de méditation paisible et vide jusqu'au moment où l'horloge de la tour sonna la troisième heure du matin. Il vit encore devant la fenêtre le paysage qui commençait à s'éclaircir. Puis sa tête s'affaissa malgré lui et son dernier souffle sortit faiblement de ses narines.

Quand la femme de peine arriva de grand matin —

bien qu'on le lui eût souvent défendu elle faisait si bravement claquer les portes dans l'excès de sa vigueur et de sa hâte qu'il n'y avait plus moyen de dormir à partir de son arrivée — elle ne remarqua d'abord rien de spécial en venant rendre à Grégoire sa petite visite accoutumée. Elle pensa qu'il faisait exprès de rester immobile pour jouer au monsieur offensé, car elle le croyait capable de tous les raffinements ; comme elle avait par hasard le grand balai à la main, elle chercha à le chatouiller depuis la porte, l'insuccès de sa plaisanterie la mit en colère, et elle lui envoya quelques bons renfoncements sous lesquels le corps recula sans résistance, alors seulement la curiosité de la vieille s'alluma. Elle eut vite fait de se rendre compte de la situation, ouvrit de grands yeux, lâcha un coup de sifflet, mais ne s'attarda pas dans la pièce; elle courut à la chambre à coucher dont elle ouvrit la porte en trombe et cria fortement ces mots dans l'obscurité : « Venez donc voir, il est crevé ; il est là, il est couché par terre ; il est crevé comme un rat. »

Le couple Samsa s'assit donc sur son séant dans le lit conjugal et dut s'occuper activement de surmonter l'effroi que lui avait causé la vieille avant de chercher à saisir le sens de son message. Mais alors ce fut rapide : Monsieur sauta hors du lit d'un côté, Madame de l'autre ; Monsieur jeta la couverture sur ses épaules, Madame sortit en chemise de nuit, et ce fut dans cet appareil qu'ils pénétrèrent dans la chambre de Grégoire. Entre temps la porte de la salle à manger s'était ouverte : Grete couchait dans cette pièce depuis l'arrivée des locataires ; elle était complètement vêtue, comme si elle n'avait pas dormi ; et la pâleur de son visage semblait également témoigner de son insomnie. « Mort ? » demanda Madame Samsa en regardant la femme de peine d'un air interrogatif, bien qu'elle pût tout examiner elle-même, et même constater le décès sans examen. « Et comment ! » déclara la femme de peine en poussant de côté avec son balai le cadavre de Grégoire à l'appui de son

affirmation. Madame Samsa eut un mouvement comme pour retenir le balai, mais ne termina pas son geste. « Eh bien », dit monsieur Samsa, « nous pouvons remercier Dieu. » Il se signa et les trois femmes suivirent son exemple. Grete, qui n'avait pas quitté le cadavre des yeux, déclara : « Voyez donc comme il était maigre. Il y avait si longtemps aussi qu'il ne mangeait plus rien. Sa pitance sortait de la chambre exactement comme elle y entrait. » Et, de fait, le corps de Grégoire était tout plat et tout sec ; on s'en rendait mieux compte maintenant qu'il n'était plus supporté par les pattes et que rien n'en distrayait le regard. « Allons, Grete, viens chez nous un moment », dit Madame Samsa avec un sourire mélancolique, et Grete suivit les parents dans la chambre conjugale, non sans se retourner plusieurs fois pour jeter un coup d'œil sur le corps. La femme de peine ferma la porte et ouvrit la fenêtre à deux battants. Malgré l'heure matinale l'air frais se mêlait d'une sorte de tiédeur. C'était déjà la fin de mars.

Les trois locataires, sortis de leur chambre, cherchaient partout leur déjeuner avec étonnement : on les avait oubliés. « Où est le déjeuner ? » demanda en bougonnant le monsieur du milieu à la vieille. Mais elle mit un doigt sur sa bouche et leur fit signe de la suivre d'un geste muet et hâtif. Ils vinrent donc et restèrent plantés là autour du cadavre de Grégoire, les mains dans les poches de leurs vestons un peu usagés, au milieu de cette chambre où le soleil brillait déjà.

Alors la porte des époux s'ouvrit aussi et Monsieur Samsa apparut dans sa livrée, sa femme à un bras, sa fille à l'autre. Ils avaient tous un peu l'air d'avoir pleuré et Grete appuyait de temps en temps son visage contre le bras de son père.

« Quittez immédiatement ma maison », dit Monsieur Samsa en montrant la porte sans lâcher ses femmes du bras. « Comment l'entendez-vous ? » fit le monsieur du milieu un peu interloqué avec un sourire douceâtre. Les

deux autres ayant croisé les mains derrière le dos se frottaient les paumes sans interruption comme s'ils attendaient joyeusement une grande dispute qui dût se terminer par leur victoire. « Je l'entends exactement comme je le dis », répondit Monsieur Samsa et il marcha sur le locataire avec ses deux femmes, en observant l'alignement. Le locataire resta d'abord tranquillement à sa place, les yeux rivés sur le sol comme pour procéder à un nouvel agencement de ses pensées. « Eh bien donc, nous nous en allons, » dit-il enfin en levant les yeux sur Monsieur Samsa comme pour quêter, dans un brusque accès d'humilité, l'approbation de cette décision que l'autre lui faisait prendre. Monsieur Samsa se contenta de hocher la tête à plusieurs reprises en lui roulant de gros yeux. Là-dessus le monsieur sortit à grands pas et gagna rapidement l'antichambre ; ses deux amis qui, depuis un moment déjà, écoutaient avec des mains plus calmes, l'accompagnèrent dans sa retraite en bondissant littéralement derrière lui comme s'ils craignaient que Monsieur Samsa pût arriver avant eux et gêner leur liaison avec leur chef. Parvenus dans le vestibule ils prirent leurs chapeaux aux patères, sortirent leurs cannes du porte-parapluie, s'inclinèrent en silence et quittèrent l'appartement. Pris d'une méfiance totalement injustifiée, comme on put s'en apercevoir par la suite, Monsieur Samsa sortit aussitôt sur le palier avec ses deux femmes, et se pencha sur la rampe pour voir partir les trois messieurs qui, descendant l'interminable escalier d'une allure lente mais soutenue, disparaissaient une fois par étage à hauteur d'un certain tournant et reparaissaient au bout de quelques secondes ; à mesure qu'ils s'enfonçaient davantage dans la vrille, l'intérêt de la famille Samsa baissait de plus en plus, et lorsqu'ils furent enfin rejoints, puis dépassés, par un garçon boucher qui gravissait fièrement les étages avec son panier sur la tête, Monsieur Samsa ne tarda pas à quitter la rampe avec ses femmes et ils rentrèrent tous trois d'un air soulagé.

Ils décidèrent immédiatement de consacrer cette journée au repos et à la promenade; ils avaient bien mérité ce répit, ils en avaient surtout un besoin indispensable. Ils s'assirent donc à la table pour écrire trois lettres d'excuse, Monsieur Samsa à son directeur, Madame Samsa à son patron et Grete à son chef de rayon. La femme de peine entra au cours de la séance pour déclarer que son travail était fini et qu'elle s'en allait. Les trois épistoliers se contentèrent d'abord de hocher la tête sans lever les yeux ; mais comme la vieille ne se décidait pas à partir, ils finirent par lâcher leurs plumes pour lui lancer un regard de mauvaise humeur. « Eh bien ? » demanda Monsieur Samsa. La femme de peine était plantée sur la porte, souriante, comme si elle avait un grand bonheur à leur annoncer mais qu'elle ne voulût parler qu'après s'être fait prier longtemps. La petite plume d'autruche qui ornait presque verticalement son chapeau et qui avait toujours énervé Monsieur Samsa depuis que la femme était à son service, oscillait légèrement dans toutes les directions. « Eh bien, qu'y a-t-il donc ? » demanda Madame Samsa à qui la vieille avait toujours témoigné plus de respect qu'aux autres. « Ah ! voilà !... », répondit-elle, secouée d'un rire d'amitié qui l'empêcha de continuer son explication tout de suite : « Eh bien, il ne faut pas vous tracasser pour emporter le machin d'à côté. C'est déjà réglé. » Madame Samsa et Grete se penchèrent de nouveau sur leurs lettres comme pour continuer à écrire ; Monsieur Samsa, remarquant que la femme voulait commencer à se jeter dans une explication détaillée, fit signe de sa main tendue pour couper court énergiquement à tout récit. Alors, ne pouvant raconter, elle se rappela brusquement qu'elle était très pressée, lança un « Adieu, tout le monde » vexé, exécuta un demi-tour en coup de vent et disparut en faisant claquer sauvagement les portes.

« Ce soir on la congédie, » déclara Monsieur Samsa ; il n'éveilla d'ailleurs aucun écho ni chez sa femme ni chez

Grete ; la vieille n'avait pu réussir à troubler leur paix trop fraîchement reconquise. Elles se levèrent, allèrent à la fenêtre et restèrent là, enlacées ; Monsieur Samsa, se tournant vers elles dans son fauteuil, les observa un instant en silence ; puis il cria : « Allons, venez. Ne ruminez donc plus comme ça les vieilles histoires ; vous pouvez bien penser un peu à moi. » Ses femmes lui obéirent aussitôt, elles se précipitèrent sur lui, le couvrirent de caresses et se dépêchèrent de finir leurs lettres.

Ensuite ils quittèrent en chœur l'appartement, ce qui ne leur était plus arrivé depuis des mois, et ils allèrent prendre le tramway pour filer à la campagne. Dans la voiture il n'y avait pas d'autres voyageurs ; elle était toute ensoleillée, bien chaude. Confortablement appuyés sur leurs dossiers ils discutèrent leurs chances d'avenir, il se trouva qu'à y regarder de près ces chances n'étaient pas, mon Dieu, tellement mauvaises, car — c'était un point sur lequel ils ne s'étaient jamais encore expliqués à fond — ils avaient trouvé tous les trois des situations vraiment intéressantes et qui promettaient surtout beaucoup pour plus tard. La plus grosse amélioration de leur situation actuelle, ils l'obtiendraient en déménageant immédiatement ; ils loueraient un appartement moins cher et plus petit, mais plus pratique et surtout mieux situé que leur logement actuel qui avait été choisi par Grégoire. En regardant parler leur fille qui s'animait de plus en plus, Monsieur et Madame Samsa remarquèrent presque en même temps au cours de cet entretien que Grete, malgré les crèmes de beauté qui lui avaient fait les joues pâles, s'était considérablement épanouie dans les derniers mois ; c'était maintenant une belle jeune fille aux formes pleines. Leur expansion se calma un peu, ils échangèrent presque inconsciemment des regards qui se comprirent, ils songèrent tous deux qu'il allait être temps de lui trouver un brave homme. Et il leur sembla voir dans le geste de leur fille une confirmation de leurs nouveaux rêves, un encou-

ragement à leurs bonnes intentions, quand, au terminus du voyage, la petite se leva la première pour étirer son jeune corps.

FRANZ KAFKA

(*traduction d'*ALEXANDRE VIALATTE.)

Franz Kafka.

Mort jeune, en 1924, Franz Kafka a de l'avenir. Son exécuteur testamentaire, Max Brod, vient d'éditer trois romans : *Der Prozess, Das Schloss, Amerika* que leur auteur s'était refusé à publier — geste admirable d'un artiste exigeant pour lui-même. Il atteignit ainsi à une espèce de perfection. Comme Alain-Fournier, dans le réel il a découvert des interstices. Entre ses lignes les plus simples on devine s'ouvrir un royaume. Mais ce n'est pas celui d'une fantaisie charmante. Une quatrième dimension est évoquée, un plan métaphysique vers lequel l'esprit de ce Juif, tchèque de naissance et allemand de culture, était attiré avec une puissance terrible. La force de son art tient au contraste entre la froideur des peintures, la sécheresse volontaire du langage, et le mystère dans lequel engagent images et mots. Mystère qui relève du psychiâtre ? — Peut-être. Et c'est déjà bien intéressant. Kafka ne fait pas de littérature, ne file pas un thème à la Hoffmann. Ses états de folie paraissent ceux d'un vrai fou, qui serait lucide ; et ils sont aussi ceux de l'homme normal qui a ses folies. Ici la psychologie rejoint la morale. Certaine folie n'est qu'étrangeté, partie commune des êtres, et néanmoins incommuniquée. Comprendre cette étrangeté, la faire passer dans la conscience, y deviner un état supérieur, ce fut l'effort de Kafka. L'homme selon lui ne sera entièrement homme que s'il apprend à se mouvoir dans le mystère qui pervade les choses d'apparence ordinaire et nette. C'est là qu'il rencontrera le Dieu distributeur d'une justice dont le Talmud avait éveillé la soif en Kafka.

FÉLIX BERTAUX

LA RENCONTRE DE LA DUSE ET DE GORDON CRAIG

C'est moi qui présentai Gordon Craig à la Duse. Elle fut à la fois charmée et intéressée par ses idées sur le théâtre. Nous nous revîmes plusieurs fois, enthousiasmés les uns par les autres, et elle nous convia à aller à Florence, pour que Craig pût y organiser une représentation.

Il fut donc décidé que Craig mettait en scène *Rosmersholm* d'Ibsen, à l'intention d'Eléonora Duse. Le train de luxe nous emporta vers Florence, la Duse, Craig, Marie Cist, mon enfant et moi. Il me fallut nourrir Deirdre pendant le voyage ; mon lait tourna et je dus avoir recours à des aliments tout préparés. Mais j'étais au comble du bonheur. J'avais fait se rencontrer les deux êtres que j'adorais sur la terre. Craig allait réaliser son œuvre ; la Duse allait avoir un cadre digne de son génie.

Une première discussion éclata, où je servis d'interprète car Craig ne savait ni le français ni l'italien, et la Duse ne comprenait pas l'anglais. Je me trouvai entre ces deux génies, qui se montrèrent, dès le début, en opposition absolue. Je voulais leur bonheur à tous les deux. Je n'y parvins qu'en trichant un peu. J'espère que mes mensonges me seront pardonnés, car je les fis pour une cause sainte. Il fallait que cette représentation eût lieu et tout aurait échoué si j'avais traduit à Eléonora Duse ce que Craig lui disait, si j'avais répété sous leur forme exacte les ordres que donnait la Duse.

Dans la première scène de *Rosmersholm*, je crois

qu'Ibsen indique un salon « confortablement meublé à l'ancienne mode ». Mais Craig voulait y voir l'intérieur d'un temple égyptien avec un plafond extrêmement haut, montant jusqu'au ciel, et des murs que faisait fuir la perspective. Pourtant, à la différence des temples égyptiens, il admettait dans le fond une large baie carrée. Dans la description d'Ibsen la fenêtre donne sur une allée de vieux arbres qui conduit à une cour. Craig voyait une ouverture de dix mètres sur douze. Elle donnait sur un paysage enflammé avec des rouges, des jaunes, des verts, qui pouvaient à la rigueur évoquer les bords du Nil, mais qui ne suggéraient en rien une cour de vieille maison.

Eléonora, déconcertée, disait : « Je vois une petite fenêtre, on ne peut pas en mettre une grande. » Et Craig éclatait : « Dis à cette sacrée femme qu'elle n'a pas à se mêler de ce qui me regarde. » Je traduisais : « Il dit qu'il admire votre conception et qu'il fera tout pour vous plaire. »

Puis, me retournant vers Craig, j'interprétais les objections de la Duse : « Eléonora dit que tu as du génie, et qu'elle ne fera aucune critique, qu'elle prendra les maquettes comme elles sont. »

Alors Craig s'enferma dans le théâtre avec des douzaines de grands pots de peinture et un gros pinceau. Il commença à peindre le décor lui-même. Il n'avait pu trouver la toile qu'il lui fallait : il prit de la toile à sac et se mit à en assembler les morceaux. Pendant des jours et des jours un chœur de vieilles Italiennes demeura sur la scène à coudre les carrés d'étoffe. De jeunes peintres s'agitaient sur les planches, essayant d'exécuter les ordres de Craig qui, les cheveux en broussaille, leur lançait des insultes, plongeait ses pinceaux dans des pots, installait des échelles périlleuses, et ne sortait de son théâtre ni jour ni nuit.

La consigne était donnée de ne pas laisser entrer la Duse : « Si elle vient, disait-il, je prends le train et je m'en vais. »

Mais la Duse brûlait du désir de voir comment les

choses avançaient et j'avais pour tâche de la tenir à l'écart, sans toutefois la fâcher. Je l'emmenais faire de longues promenades aux jardins Boboli où le charme des statues et des fleurs calmait ses nerfs.

Je n'oublierai jamais le spectacle de la Duse au milieu de ces jardins. Elle n'avait rien d'une femme d'ici-bas ; elle avait plutôt l'air d'une divine image de Pétrarque et de Dante, qui se serait trouvée sur la terre par quelque mauvais hasard. Les gens du peuple s'écartaient devant elle et nous regardaient avec des yeux étonnés et respectueux. Mais la Duse n'aimait pas qu'on la dévisageât. Elle prenait les petites allées, les sentiers, pour éviter d'être vue par la foule. Elle n'aimait pas comme moi la pauvre humanité. Elle considérait la plupart des gens comme de la canaille, alors qu'ils la regardaient de leurs yeux éblouis. Cela tenait à sa nature avant tout exagérément sensible. Elle s'imaginait que les gens la critiquaient. Quand elle avait personnellement à faire avec le peuple, personne ne montrait plus qu'elle de douceur et de bonté.

Les décors de *Rosmersholm* avançaient. Chaque fois que j'allais au théâtre porter à Craig son déjeuner ou son dîner, je le trouvais dans un état intermédiaire entre la colère et la joie frénétique. Il croyait parfois qu'il allait créer la plus grande vision d'art que le monde ait jamais vue. Le moment d'après il pleurait, se désolait de ne rien trouver dans ce pays, ni peinture, ni ouvriers, d'être forcé de tout faire par lui-même.

« Que cette bonne femme ne mette pas les pieds ici, disait-il, ou je lui lance un pot de peinture à la tête ! »

Comme le moment approchait où Eléonora devait voir le décor terminé, j'essayais de la distraire par tous les moyens que je pouvais imaginer. A l'heure fixée, je vins la chercher pour la conduire au théâtre.

Pendant le trajet, mon énervement était tel que je pouvais à peine parler. Il me fallut user d'une grande diplomatie pour l'empêcher de s'engouffrer par l'entrée des

artistes. Mais j'avais fait ouvrir la porte principale et je la conduisis dans une loge. Il se passa un long moment pendant lequel j'étais au supplice, car elle ne cessait de répéter : « Ma fenêtre sera-t-elle exactement comme je la vois ? Où est le décor ? »

De temps en temps on entendait la voix de Craig, exaspéré, qui tantôt essayait de parler italien et tantôt s'écriait : « N... de D... ! Pourquoi ne faites-vous pas ce que je vous dis ? » Et le silence retombait. Finalement, après une attente mortelle qui me parut interminable, au moment où je sentais que la fureur grandissante d'Eléonora était prête à éclater, le rideau se leva lentement.

Comment dépeindre cette minute, comment décrire ce qui parut à nos yeux éblouis, à nos yeux ravis ? Puis-je parler d'un temple égyptien ? Aucun temple égyptien n'a jamais brillé d'une telle beauté. Aucune cathédrale gothique, aucun palais athénien. A travers de vastes espaces bleus, des harmonies célestes, des lignes ascendantes, des masses colossales, l'âme est transportée vers la clarté de cette grande baie au delà de laquelle s'étendait non pas une petite allée mais l'infini de l'univers. Etait-ce le petit salon de Rosmersholm ? Je ne sais ce qu'Ibsen aurait pensé. Peut-être serait-il demeuré comme nous sans paroles, en plein ravissement.

La main d'Eléonora serra la mienne. Je sentis ses bras autour de moi. Elle me pressa contre elle dans un long embrassement. Des larmes coulaient de son beau visage. Nous restâmes là, quelque temps, dans une silencieuse étreinte. Eléonora muette d'admiration et d'émotion artistique, et moi de soulagement. Puis elle me prit par la main et m'entraîna, de ses grands pas allongés, à travers les couloirs obscurs jusque sur la scène. Et là, debout, elle appela : « Gordon Craig ! venez ici ! »

Craig émergea des coulisses, timide comme un enfant. La Duse l'enveloppa de ses bras ; de ses lèvres, une telle litanie de mots italiens d'adulation s'égrenait que je ne pouvais

pas les traduire assez vite. Ils coulaient comme un ruisseau de la montagne.

Craig ne pleura pas, comme nous, d'émotion, mais il demeura un moment silencieux, ce qui, de sa part, était un indice d'émotion profonde.

Alors la Duse fit venir toute la troupe d'acteurs qui était demeurée tranquillement dans les couloirs. Elle leur adressa un discours enflammé : « J'ai eu la chance de rencontrer ce grand génie, Gordon Craig. Désormais je consacrerai le reste de ma carrière, *sempre, sempre,* à faire connaitre au monde son œuvre admirable. » Elle tenait la main de Craig en parlant, elle se tournait sans cesse vers lui, parlait de son génie, et de la résurrection du théâtre. « Gordon Craig seul, répétait-elle, pourra nous délivrer, nous les pauvres acteurs, de cette monstruosité, de ce charnier qu'est le théâtre d'aujourd'hui. »

Le premier soir de *Rosmersholm*, un immense public intrigué emplissait le théâtre. Quand le rideau se leva, il n'y eut qu'un cri d'admiration.

La Duse, avec son instinct merveilleux, avait revêtu une robe blanche avec de larges manches qui tombaient le long de son corps. Quant elle parut, elle ressemblait moins à Rebecca West qu'à la Sibylle Delphique. Avec son sûr génie elle sut s'adapter aux grandes lignes du décor, aux faisceaux de lumière qui l'enveloppaient. Elle évoluait sur la scène comme une prophétesse.

Nous nous revîmes après le spectacle, remplis d'ardeur. Craig exultait. Il voyait dans son avenir toute une série de grandes œuvres consacrées à la Duse, dont il ne parlait plus qu'avec des éloges aussi vifs que son ancienne colère. Fragilité humaine ! Ce soir-là fut le seul où le génie de la Duse se montra dans un décor de Craig.

Elle avait un programme de répertoire. Chaque soir elle jouait une pièce nouvelle.

Quand notre fièvre fut calmée, je m'aperçus un beau matin, en allant à la banque, que mon compte était épuisé.

Il était urgent de trouver quelque moyen de regarnir mon coffre-fort. J'acceptai un engagement pour la Hollande, avec l'idée d'être plus près de mon école et de ceux que je voulais tant revoir.

Le premier soir que je parus sur la scène, à Amsterdam, un grand malaise me prit. C'était sans doute ce qu'on appelle une fièvre de lait ; après le spectacle je m'évanouis sur la scène et il fallut me ramener à l'hôtel. Pendant des jours et des semaines je demeurai dans l'obscurité, enveloppée de poches de glace, avec une crise de névrite.

Craig accourut de Florence et fut le dévouement en personne. Mais il reçut un jour un télégramme d'Eléonora : « Je donne *Rosmersholm* à Nice, décor insuffisant. Venez immédiatement. »

Craig fit donc un beau matin irruption dans le vieux Casino de Nice, qui était affreux, et s'aperçut qu'à l'insu d'Eléonora on avait coupé son décor en deux. Quand il vit son œuvre, son chef-d'œuvre, l'enfant qu'il avait conçu dans la souffrance, ainsi amputé, massacré devant ses yeux, Craig entra dans une de ses rages terribles et c'est à Eléonora, qui se trouvait là, qu'il s'en prit.

« Qu'avez-vous fait ? hurla-t-il. Vous avez ruiné mon œuvre. Vous avez détruit mon art ! Vous, de qui j'attendais tant ! » Et il continua, impitoyable, jusqu'à ce qu'Eléonora s'emportât à son tour. « Je n'ai jamais vu un homme pareil, me dit-elle par la suite. Du haut de ses six pieds, les bras croisés, dans une crise de fureur britannique, il me disait des choses épouvantables. Personne ne m'a jamais traitée comme lui. Je lui ai montré la porte en disant : « Partez, et que je ne vous revoie jamais. »

Ainsi se termina l'intention qu'elle avait eue de consacrer sa carrière au génie de Gordon Craig.

ISADORA DUNCAN

(*traduction de* JEAN ALLARY)

Oui sans doute il faut prier ; et bien certainement les hommes ne prient pas assez souvent, et ne savent pas bien prier. Mais qu'est-ce que prier ? Vais-je chercher dans mes mobiles pensées, quand il s'agit de fixer et d'apaiser mes mobiles pensées ? Mais plutôt je veux considérer le corps humain dont la forme est comme une règle de nature, qui nous tient étroitement.

Dans une éruption volcanique, dans un naufrage, dans une longue chute du haut des airs, supposez que je sois un puissant masseur ou chirurgien, connaissant bien ce qui peut rompre le corps humain ou l'offenser et que je puisse modeler, pétrir, ramener enfin à la meilleure forme ces hommes qui fuient, qui menacent, qui grimacent, qui font tant d'inutiles mouvements et même souvent nuisibles ; comment les disposerais-je pour le malheur ? Ou bien dans quelque choc de véhicules, au moment où la ferraille est tordue autour d'eux, où ils sont roulés, projetés, lancés en l'air, heurtés, froissés, peut-être déchirés ; dans ce moment, moi le modeleur, comment les disposerai-je ? Ou bien encore lorsqu'ils vont nuire aux autres et à eux-mêmes par leur propre violence, qu'ils se roulent, se lancent, s'enchaînent et se déchaînent ? Ou bien quand ces redoutables mouvements, comme comprimés par d'invisibles liens, ne sont connus qu'au mouvement des yeux et des sourcils, à la voix étranglée, à la respiration coupée, à des discours précipités et incohérents, que vais-je faire d'eux ?

Le danger extérieur est ce qui m'éclaire le mieux, car la forme et la situation, alors, ne mentent point. Cet homme qui tombe parmi de dangereux débris, je le rassemble sur

lui-même ; je le mets en boule, comme il était dans le sein maternel, voulant faire tenir tout son volume sous a plus petite surface. Donc les genoux pliés et la tête vers les genoux, c'est ainsi que je le dispose pour le malheur. Non point tendu et menaçant comme un arc ; au contraire en repos et résignation. Oui, même dans une chute, c'est encore le mieux, si, devenu chose, il se laisse rouler comme une chose. Mais ce n'est rien de consentir si la forme d'abord ne consent. J'ai admiré une fois la ruse naïve d'un soldat, qui, sur le point de se mettre en colère, savait dire : « Je suis tout petit », et faire comme il disait, c'est-à-dire former un petit tas par terre. Et si quelquefois il vous arrive d'avoir peur à quelque tournant de route, quand vous ne tenez pas le volant, observez que toute votre peur vient de ce que vous sautez au volant sans pouvoir, ou plutôt de ce que vous sautez en vous-même, par ce mouvement excité et retenu ; et c'est ce même sursaut, comprimant votre poitrine comme un soufflet, qui vous fait quelquefois pousser un cri. Dans ce cas, et puisque vous ne voulez ni ne pouvez agir, disposez-vous selon la gymnastique, comme un corps qui obéit, comme un corps qui va tomber, et qui est répandu déjà sur les coussins. Vous admirerez comment, ayant supprimé ce cri, qui est une sorte d'opinion, vous supprimerez en même temps toute espèce d'opinion. En tous ces cas, revenant par la forme à votre première enfance, vous retrouverez la paix de la première enfance. Vous vous confiez ; vous flottez un moment dans ce grand univers, vous vous laissez porter. Ce court moment est ce qui sauve le coureur, le boxeur, le pianiste, le gymnaste ; c'est de là qu'il se réveille pour l'action libre et déliée. Après cela, quand vous savez vous défendre et consentir à vous, ne cherchez point quelles pensées vous devez avoir en cette respiration de nature ; elles viendront d'elles-mêmes, et ce seront, je le parie, des pensées d'enfance, légères, aimées.

ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

HOMÈRE AU CINÉMA

On a parlé en Angleterre, récemment, de l'intérêt que présenterait une traduction de l'*Iliade* sur l'écran, grandiose et tout ce qu'il y a de plus super. Une haute personnalité approuva, sous la réserve qu'elle ne fût pas faite par les Américains. Los Angeles, piqué, a déclaré que précisément ils allaient s'y mettre, et qu'on verrait ce que l'on verrait. Attendons.

Et pendant que nous attendons, M. Victor Bérard publie le troisième volume de ses prolégomènes géographiques à l'*Odyssée*, refonte des *Phéniciens et l'Odyssée*. Il est consacré à *Ithaque*. C'est le neuvième de la série qui comprend l'*Introduction à l'Odyssée,* le texte et la traduction de l'*Odyssée*. On sait la singulière et émouvante destinée intellectuelle de M. Bérard. Voilà quarante ans qu'il s'est installé dans Homère, ou plutôt dans la seule *Odyssée* et qu'il y a, comme Ulysse dans l'Olivier, établi non à vrai dire son lit, mais son atelier.

Si M. Bérard a tiré d'Homère une matière inépuisable, il ne semble pas qu'on ait tiré de M. Bérard tout ce qu'il est capable de donner. Jusqu'à présent on ne lui a demandé, ou il n'a donné, en matière homérique, que des livres. C'est quelque chose, mais, dans un *corpus* odysséen, ce ne saurait être tout. L'*Odyssée* a bien été écoutée, et personne ne soutiendrait aujourd'hui ce qui passait il y a peu de temps pour article de foi, qu'Homère ignorait l'écriture. Cependant elle n'était pas plus destinée au livre que les chansons de geste du XIIe siècle. Elle était faite pour être dite, pour être jouée, pour être mimée. Elle impliquait le rhapsode en costume. Le poème édité et le poème lu sont venus bien tard, et les commentateurs, les

critiques, ne naquirent d'Homère et sur Homère que longtemps après que le théâtre attique en eût été lui-même le produit, l'héritier royal, privilégié et florissant. Le mérite, pas toujours bien compris, de la grande œuvre de M. Bérard, c'est d'avoir toujours, par delà le poème écrit, cherché les racines, la fraîcheur et la vie du non écrit, du non lu, de ce qui est dit, écouté et vu.

De là le caractère rythmique de sa traduction, qui gêne évidemment l'oreille du simple lecteur, subit les objections classiques à l'emploi du vers blanc, mais est bien faite pour les nécessités de la scène, de la salle, de la récitation. On ne peut guère réciter au théâtre une traduction en prose de poète dramatique. Il est fâcheux qu'aucune expérience importante de récitation rhapsodique n'ait été tentée à Paris. La petite scène du Vieux-Colombier s'y serait fort bien prêtée. Evidemment ce n'est guère susceptible d'attirer un très grand public. On pourrait y voir un intermédiaire entre la représentation proprement dite d'une tragédie, et ces lectures de Jacques Copeau qui ont du succès et remplissent facilement une petite salle.

La traduction d'Homère étant commandée par une nécessité théâtrale, l'explication d'Homère est, chez M. Victor Bérard, dominée par les réalités géographiques. Il n'y a pas aujourd'hui quatre écrivains ayant porté dans des disciplines ou des carrières sans rapport apparent avec la géographie, le sens de la géographie. Il y en a au fait peut-être trois, et alors, M. Bérard est évidemment l'un des trois. Les *Phéniciens et l'Odyssée* sont avec le *Tableau de la France* de Michelet et l'*Introduction géographique* de Vidal de la Blache, une de nos œuvres géographiques les plus vivantes, placée au contact authentique de la terre et des mers. Beaucoup d'imagination, dit-on souvent. Mais c'est une imagination géographique, don authentique, et qui est rare. En géographie comme ailleurs, et plus qu'ailleurs peut-être, on ne fait rien sans imagination, rien que des manuels. Si certaines hypothèses des *Phéniciens* ont pu sembler à la critique plus fragiles que d'autres, l'idée générale du livre (qui ne fait que développer quelques lignes de Strabon) nous met en union avec la force animatrice et créatrice du génie grec. Nous saisissons Homère en flagrante opération de mythologie, quand une réalité géographique devient mythe,

quand le pays des yeux ronds, des cratères éteints, s'anime en la terre des Cyclopes. Homère tranforme des instructions nautiques en poésie, la baguette sèche en arbre dont la tête au ciel est voisine et dont les pieds touchent à l'empire des morts. Et M. Bérard retrouve les instructions nautiques sous la poésie, la baguette au principe de l'arbre. C'est le travail du philologue et du géographe. Le travail ou plutôt le plaisir du lettré, c'est de coïncider avec le mouvement créateur qui va de la baguette à l'arbre, de la graine à la plante, du périple phénicien au poëme homérique.

Ainsi l'*Odyssée* publiée et traduite par M. Bérard ne forme qu'un passage, un plan intermédiaire, ou un tremplin, pour ces deux *Odyssées* vivantes : l'*Odyssée* présentée sur un théâtre, dite par un rhapsode, et l'*Odyssée* suivie dans les sites méditerranéens qu'ont eus sous les yeux non pas Homère, navigateur en chambre, mais les marins phéniciens dont il possédait les documents nautiques. Au point de croisement de ces deux *Odyssées*, il y a, ou il pourrait y avoir, un film.

*
* *

Pendant que les Américains bâtissent une Troie de toile et de dollars pour leur *Iliade*, qui sera peut-être très bien (ne partageons pas trop vite le scepticisme de leurs cousins britanniques), on imagine une expédition cinématographique, comme celle qui alla filmer *Anthinéa* dans la mer des sables. Une expédition qui, ayant Victor Bérard pour conseiller homérique, prendrait l'*Odyssée* dans les sites méditerranéens où l'auteur des *Phéniciens* en place les épisodes, soit les côtes du Maroc, les bouches de Bonifacio, l'Italie méridionale, la côte tunisienne, Corfou et enfin Ithaque. L'*Iliade* anglo-saxonne, l'*Odyssée* française, on ferait au mieux, et le spectateur jugerait.

Je crois qu'on serait alors frappé de voir à quel point ces poèmes, écrits pour des récitations publiques, devant une foule à qui il faut de grands partis simples, et un déroulement significatif et lent, se prêtent mieux que le roman à l'art muet, aux effets et au style propre de l'écran. J'en faisais ici, l'an dernier je crois, la remarque à propos des remaniements en prose moderne que M. André Mary, M. Guillaume Tuffray, M. Louis

Brandin, ont donnés de plusieurs chansons de geste, nées pour le même public et sous la même optique que les poèmes homériques. Une laisse de la *Chanson de Roland* guide presque par la main le metteur en scène. Regardez dans l'*Odyssée* la suite des aventures d'Ulysse depuis son naufrage dans l'île d'Alcinoüs jusqu'à son retour à Ithaque, les jeux de Nausicaa, le retour à la ville en char, le repas chez Alcinoüs, la traversée de Corcyre à Ithaque, Ulysse chez Eumée, la reine devant les prétendants, l'arc, le massacre, tout se découpe en tableaux émouvants et simples, tantôt comme une série de métopes, tantôt et mieux comme des frontons animés.

Evidemment une partie du film exigerait le studio, le cartonnage et la toile. Mais la lecture attentive de l'*Odyssée* et les découvertes achéennes permettent des reconstitutions poussées, où, avec des détails évidemment hypothétiques, l'impression d'ensemble aurait de grandes chances d'être vraie. Nous pouvons représenrer la maison, ou, si l'on veut, le palais d'Ulysse, bien plus exactement que les palais des Césars à Rome. Mais tout cela serait le corps du film. Son âme, il faudrait la voir dans ces paysages de mer, dans cette vie méditerranéenne de l'eau, du rocher, de la lumière, puissamment accordée à la vie d'Ulysse, le marin et le malin. Certains épisodes du *Napoléon* d'Abel Gance nous font comprendre quel parti on en tirerait. S'il y avait des « écoles » cinématographiques, c'est peut-être à l'école gancienne que je rattacherais le plus volontiers l'idée d'une *Odyssée* telle que je l'imagine.

Roland, Napoléon, Ulysse... Et nous verrons l'*Iliade* américaine. Plus le théâtre est le théâtre, plus le roman est le roman, et moins ils se révèlent aptes à fournir l'écran. Voit-on Hamlet ou Polyeucte au cinéma ? Mais entre l'épopée et le cinéma il y a une sympathie naturelle, parce que le cinéma implique un élément épique, celui d'une continuité en mouvement devant une foule attentive. On a fourni en Allemagne un gros effort pour réaliser les *Nibelungen*, où des morceaux fort beaux alternaient avec des placages d'un goût médiocre. Je ne crois pas qu'on ait fait une tentative pour l'*Enéide*, et l'on a eu raison. L'*Enéide* ne rendrait absolument rien, et sa déficience à l'écran viendrait sans doute du même fond que sa déficience épique. L'*Odyssée* est au contraire le type de l'épopée filmable.

M. Victor Bérard a fourni un labeur extraordinaire pour la sortir de la philologie et du scolaire, pour la porter au devant de la récitation et du mouvement, pour offrir tout frais et tout vif le plus vieux poème d'Occident aux arts qu'aura vu naître notre génération merveilleuse.

Les arts. Le cinéma et un autre. La traduction de M. Bérard, malgré son originalité, ou à cause de son originalité, n'a pas réussi auprès de tout le monde. Pour certaines oreilles délicates elle est handicapée par la présence, ou la fantaisie, du vers blanc. Je ne crois pas que M. Brémond l'accueille comme l'une des musiques de la prose. On peut être gêné à la lecture, parce que la moyenne n'est pas faite entre l'œil qui voit de la prose et l'oreille qui se sent obligée au vers. Cette discordance enlève un élément nécessaire à la satisfaction poétique : le sentiment de la sécurité. Ainsi l'usage affecte aux ambiguités de sexe l'épithète d'inquiétant. Pour permettre à cette traduction de jouer tout son jeu, il faut faire comme Ulysse chez Polyphème: crever l'œil. Comment le crever ? où trouver la tarière, le bois pointu ! Je réponds : la tour Eiffel. Faites subir à une rhapsodie, à un « chant » de l'*Odyssée*, traduit par Bérard, l'épreuve radiophonique. Rien de plus facile. Il n'y a plus besoin des millions et de la croisière spéciale qu'exige le film. Un *speaker* bien stylé, le public averti par son journal, la critique appelée à dire son mot, et l'on verrait. Le cinéma et la T. S. F. nous amènent dans un âge nouveau de l'art. Il serait beau, pour un ami de la tradition, d'y entrer sur le vaisseau d'Ulysse.

ALBERT THIBAUDET.

EN MARGE DE LA TRAHISON DES CLERCS

LES ACCUSATIONS DE M. MAURRAS

M. Maurras mène grand train contre moi au sujet d'une note de la *Trahison des clercs*, d'où il résulterait que je ne suis qu'un « falsificateur de textes »[1]. Voici le fait :

M. Maurras a écrit, dans son étude sur Auguste Comte (*L'Avenir de l'Intelligence*, p. 109, édition définitive) :

La vraie logique se définit donc « le concours normal des sentiments des images et des signes pour nous inspirer les conceptions qui conviennent à nos besoins moraux, intellectuels et physiques. » Cette logique veut envelopper et soulever toute l'âme.

Les mots entre guillemets sont d'Auguste Comte ; je les avais attribués à M. Maurras. Le lecteur dira si j'ai ainsi *voulu* « falsifier » la pensée de cet écrivain et si, de fait, je l'ai falsifiée. Il voudra bien relire aussi, outre la phrase de M. Maurras qui suit le texte de Comte, des déclarations comme celle-ci (p. 93) : « Douceur, tendresse, fermeté, *certitudes incomparables*, c'est tout ce que renferme pour l'élève de Comte ce terrible mot, si peu compris, de Positivisme ! » ou encore (p. 118) : « Sous ces réserves et moyennant ces compléments *(qui ne touchent en rien à la définition de la logique qu'on vient de lire)*, la critique doit avouer qu'Auguste Comte a résolu, quant à l'essentiel, le problème de la réorganisation positive », et juger la bonne foi de M. Maurras venant nous dire qu'il n'avait cité cette définition — qui est la clef de voûte de ce systèmes aux « certitudes incomparables » — qu' « avec curiosité et intérêt. » Le falsificateur de la pensée de M. Maurras en cette affaire, c'est M. Maurras.

Mais M. Maurras me fait un autre procès, digne de plus d'attention : je falsifie sa pensée en faisant de lui un pragmatiste. « M. Benda, s'écrie-t-il, m'impute exactement le con-

1. On trouvera plus loin le texte de l'argumentation de M. Maurras.
J. B.

traire de ce que j'ai toujours dit, écrit, rétabli, maintenu, propagé contre de nombreux docteurs de mon siècle. » Comment M. Maurras, ayant écrit, par exemple, dans cette même étude sur Comte (p. 109) : « Donc, sachant les besoins humains, nous leur fournirons, en vue de les satisfaire, tout ce que nous aurons : vérité, quand nous aurons une vérité ; fables, lorsque les vérités feront défaut : l'esprit humain ni l'âme humaine n'attendent point » (M. Maurras dira que, là encore, il ne fait qu'exposer une pensée de Comte ; mais cette pensée ne paraît point parmi celles qui provoquent ses « réserves » et figure donc parmi les « certitudes incomparables »), comment, écrivant de telles choses, M. Maurras peut-il prétendre n'être point pragmatiste ? Voici comment :

La satisfaction des besoins humains, explique-t-il, est aujourd'hui l'objet d'une *science*, qui comporte des vérités aussi incontestables que la physique ou la mathématique. C'est la *science sociale*. Dès lors, subordonner la vérité physique ou mathématique à la satisfaction des besoins humains, c'est subordonner des vérités particulières à une vérité plus générale, c'est-à-dire éminemment faire acte de science, nullement d'empirisme utilitaire. Ecoutons M. Maurras présenter à la fois l'objection et la réponse (p. 104) :

Subordonner la mathématique à la science des sociétés, n'est-ce pas subordonner la science elle-même à son utilité pratique et retomber ainsi sous la critique de l'utilitarisme telle qu'Auguste Comte l'avait lui-même formulée ?

M. Maurras cite alors une page, écrite en 1830, où Comte montre que la théorie des coniques, qui sert aujourd'hui de base au calcul des longitudes et donc à la sécurité des marins, a été découverte par les géomètres grecs hors de toute intention utilitaire. (Notons l'étrange assimilation que fait ici M. Maurras entre un accroissement de sécurité humaine, comme l'art de faire le point, et la « science des sociétés » ; mais passons.) Il poursuit :

Cette difficulté qu'Auguste Comte s'était ainsi opposée à lui-même peut se résoudre par une observation bien simple. La situation des géomètres grecs était bien différente de celle des mathématiciens modernes. De leur temps, la science des sociétés était réduite à un empirisme assez vague, et l'utilité sociale dont on pouvait s'aviser

alors était très bornée : la *Science* des sociétés est fondée aujourd'hui ; aux lois statiques découvertes par Aristote se sont ajoutées d'autres lois statiques, et les lois dynamiques, complètement inconnues autrefois, viennent d'être saisies. Toutes ces découvertes dont Auguste Comte est l'auteur changent la face du problème : la sociologie est constituée, elle avance.

(Notez que c'est Comte qui a fait les découvertes, mais c'est M. Maurras qui en tire le « changement de face » du problème.)

Une science parvenue à son degré d'organisation est devenue digne de son objet. Quand on se subordonne à elle, on ne sort pas de la sphère scientifique. on ne fait pas de l'empirisme utilitaire, on subit la loi générale des connaissances humaines, qui est la soumission de l'analyse à la synthèse et du détail à l'ensemble : la synthèse, l'ensemble étant l'explicateur unique et l'unique révélateur.

Tout esprit un peu informé voit immédiatement le grossier sophisme de ce raisonnement, qui est de poser une identité de nature entre la vérité scientifique et les affirmations extraordinairement précaires et contradictoires, du moins jusqu'à présent, dites « vérités sociales » ; erreur admissible en 1850, alors que la sociologie naissante était ivre d'illusions sur elle-même, mais qu'on a peine à croire sincère aujourd'hui, après tous les avertissements qu'on nous fit à ce sujet. D'ailleurs M. Maurras croit ne pouvoir point finir sans se demander, au moins en passant (p. 117), si la sociologie est « aussi avancée » que le soutient Comte.

Mais la tirade de M. Maurras cache un autre sophisme, plein d'astuce celui-là, et où il faut de l'attention pour prendre l'opérateur la main dans le sac : *c'est de nous faire croire que l'* « utilité sociale », *parce qu'elle aurait su se monter en science, cesserait d'être de l'utilité* ; c'est de nous présenter l'idée d'empirisme utilitaire, d'y remplacer *empirisme* par *science*, et de nous faire croire qu'on y a, de ce fait, enlevé *utilitaire*. Comme s'il ne pouvait y avoir *de la science* utilitaire ! C'est là un de ces tours de passe-passe, constants chez l'auteur de l'*Avenir de l'Intelligence*, et qui, joints à une puissance d'affirmation quasi militaire, réussissent à le faire prendre, par des âmes sans défense, pour un « vigoureux dialecticien ». Je montrerai peut-être un jour quelques autres de ces tours.

JULIEN BENDA

SPECTACLES

Éloge de la Bienveillance ; *Le Cocu magnifique*, à l'Œuvre ; *Le Jeu de l'amour et de la mort*, à l'Odéon ; *La Maison des cœurs brisés*, au théâtre des Mathurins ; *Les Oiseaux* à l'Atelier ; *le Gaucho*, avec Douglas Fairbanks.

Il n'y a vraiment rien de meilleur que d'admirer, aimer ce qu'on voit, ou au moins s'y distraire. Cette fois-ci, en me méfiant, en ne tentant que ce que je savais d'avance devoir être bon, me voilà sorti sain et sauf, vraiment, de quatre ou cinq salles en un mois. Et je crois, de bonne foi, que les lecteurs aussi préfèrent l'estime et la louange ; les critiques dramatiques, mes vénérables aînés, n'auraient pas fait de telles profusions d'éloges si leur expérience ne les avait avertis que là est le salut : n'est-il pas clair que tous ces mots d'excellent, de merveilleux, de fin, rejaillissent de l'œuvre sur l'article, et donnent au lecteur l'impression qu'il ne perd pas son temps, qu'il s'occupe d'une chose qui en vaut la peine ? Ou tout au moins qu'il fréquente, en la personne du critique, une personne bienveillante et d'un commerce agréable ? Tout cela aurait dû, évidemment, me faire dire du bien du *Bocal vert* aussi, mais je n'y suis pas arrivé. Et puis, ce n'est pas ma faute, après tout.

En retournant voir le *Cocu magnifique*, j'étais sûr de mon plaisir ; je l'ai déjà vue, cette pièce, et lue surtout, mais je ne m'en lasserai décidément pas. Quelques fautes, à cette représentation nouvelle : je pense que, plus les gestes d'Estrugo sont vagues, plus les soliloques de Bruno et les interprétations forcenées de cette face insipide prennent de saveur. Et la poésie du texte, ce n'est ni à la représentation ni à la lecture que je la sens le mieux, c'est dans ma mémoire. Mais Lugné-Poë n'a rien perdu de sa force, rien de son intelligence du rôle : et il y a des

scènes, comme celle de Stella masquée, qui sont du théâtre pur, qu'il fallait à toute force revoir, puisque mes souvenirs et relectures m'en avaient laissé perdre la saisissante beauté.

Il faut encore du Crommelynck ; nous ne devons pas en rester à l'échec certainement injuste de *Tripes d'or*. Un auteur qui n'a eu qu'une idée de pièce peut couler à pic ; un auteur qui a cet élan, cette hyperbole et cette vérité, et ce style, ne le peut pas.

*
* *

Romain Rolland n'a pas un style de théâtre : les personnages du *Jeu de l'Amour et de la Mort* disent non pas exactement de la prose, mais ce que réplique, au bas de l'escalier, un timide qui est resté coi : il y a dans ces phrases une gaucherie qui s'étrangle, puis dont le personnage triomphe trop. Cette légère critique est du reste vite oubliée à mesure que l'action avance. Romain Rolland a eu le bonheur, en créant Courvoisier, d'animer son personnage de toute sa propre générosité. L'essentiel de cette pièce, ce n'est pas la Révolution ni ses têtes gaulées comme des noix ; l'essentiel, c'est le triomphe de l'esprit en Courvoisier.

Voici un homme âgé, vrai serviteur de tout ce que la révolution croit servir, sensible, mais dont l'intelligence repense toutes les émotions, toutes les passions, et les épure jusqu'au sentiment. Au début de la pièce, il n'est encore qu'un vieillard inquiet de sa situation politique, qui tient surtout à son foyer et à ses travaux. Mais des raisonnements indignés le travaillent, chaque menace et chaque malheur le grandit. Il cède sa femme, qui ne le tromperait pas, il refuse son salut qu'on lui offre. Aux yeux du partisan plus passionné que lui, il paraîtra buté comme un théorème ; aux yeux de qui le comprend, il est autant au-dessus des hommes qu'un homme est au-dessus des forces de la nature.

Sa femme se détache du jeune homme aveugle et passionné qu'elle croit aimer : cette victoire des sentiments sur les passions, cette bonne entente de la pensée avec tout ce qui pousse en avant un homme, nous sommes sûrs que c'est ce qu'il y a au monde de plus beau, et je ne crois pas que cette partie du

drame de Rolland soit entachée d'un idéalisme excessif.
retour de la femme de Courvoisier à son vieux mari fera na
rellement penser à la conversion de Pauline dans *Polyeuc*
mais ici l'homme aimé au-dessus de l'amour ne doit rien
prestige de Dieu ; il n'a que la majesté de sa compréhension
de sa douceur. Aussi le dénouement du *Jeu de l'Amour et de*
Mort n'est point tragique ; tous les dénouements autres que
mort ne sont-ils pas provisoires et arbitraires, et si nous avio
l'imagination plus ferme, faudrait-il pas finir toutes les bel
histoires en disant « *Ils moururent joyeux* » ?

Cette pièce prouverait, s'il était besoin de preuves, que c
idées, des sentiments normaux, une intrigue fort simple, pe
vent encore aujourd'hui passionner un public. Si la pièce
moyenne valeur est impossible aujourd'hui, (pour les raiso
que je répète si souvent) la grande œuvre, comme l'est ce
de Rolland malgré ses gaucheries, triomphera toujours.

***

La *Maison des Cœurs brisés*, que donne la Compagnie Pitoë
est une bonne loufoquerie — volontaire, bien sûr, très am
sante aussi et avec d'assez fréquentes et complètes concessio
au public : même G. Bernard Shaw ne peut se moquer d
gens que de temps en temps ; plaisant toujours, et neuf,
bousculant ses personnages autant qu'il en a besoin pour plac
un mot d'esprit. Bien loin de l'en blâmer, je trouve qu'il ne fa
jamais hésiter à en faire autant, car l'esprit est, dans les pièces
théâtre plus rare que les personnages, et plus précieux surto
— Derrière les théories fantaisistes ou cyniques, on décou
d'ailleurs assez vite la nature de Shaw : ce n'est exactement
la dérision amère ni l'esprit contredisant : *c'est le désir de ne p*
se laisser entamer ; réaction plus simple, plus physique que l'o
gueil ou la misanthropie : il ne veut pas se laisser touch
voilà qui est clair ; mais si nous tirions de là des conclusio
il aurait vite fait de nous déconcerter par des opinions tou
contraires.

Sa pièce justement nous présente des gens que la vér
entame, chacun à un point faible, et qui cherchent chacun
point faible d'autrui ; de plus — comme on fait tirer un co

e sécurité dans l'oreille des fusillés — un personnage est là our achever les autres par des vérités *gratuites*, et les plus mères de toutes. Nous sommes sans doute privés d'une bonne artie de la saveur de la pièce ; les invectives fréquentes et charnées contre les Anglais ne peuvent pas nous procurer cette électation antipatriotique, qu'elles ont fournie outre-Manche des gens moins chatouilleux, ou plus spirituels, ou plus sporifs que les spectateurs de la *Carcasse* par exemple.

J'ai regretté de ne pas voir dans cette pièce Blanche Albane, ui n'y joue pas tous les soirs. Madame Pitoëff, avec d'excelents moments, se montre indécise sur le caractère et la signifiation de son rôle ; au reste, il y a de quoi ; j'ai tenté en vain e chercher une cohérence possible dans la bizarre jeune fille u'elle représente ; il aurait fallu un miracle pour que son jeu e fût pas désuni. Quant à Pitoëff, il a voulu taquiner ses critiues en parlant, cette fois, à toute vitesse, et il s'embrouille un eu, mais son geste est continuellement excellent.

*
* *

J'étais un peu terrifié en allant écouter *les Oiseaux* : il paraît ue mon bon maître Fortunat Strowski — qui aime assez u'on arrive à l'heure pour ses cours, — avait été accablé de nauvais traitements par la Direction de l'Atelier ; mais on ne 'a, en réalité, qu'invité à boire un verre jusqu'à la prochaine lescente de rideau, pour ne pas troubler le spectacle. En somme, oilà une coutume que j'approuve tout-à-fait — d'empêcher u'on ne trouble le spectacle (et aussi de faire boire un verre qui attend). Mon bon maître, à l'ordinaire si courtois, aura ette fois manqué de stoïcisme autant que Montaigne, à qui l en a si imprudemment prêté.

Quant à la pièce d'Aristophane et Bernard Zimmer, c'est une evue. Car toutes les pièces d'Aristophane sont des revues, eaucoup plus hardies qu'on n'en pourrait écrire aujourd'hui : es *Acharniens* sont une revue pacifiste qu'on joua en pleine uerre. La collaboration de Bernard Zimmer a rafraîchi le texte ttique ; mais dans les adaptations modernes des plaisanteries l'Aristophane, il y a quelques essais d'anachronisme un peu noins bons, où le moderne trahit son défunt collègue pour se

rapprocher de la *Belle Hélène* et de *Phi-Phi*. Mais la pièce est fort divertissante ; je dirais que j'en aime la musique, si j'en pouvais juger. Il est difficile de donner à un public soirée plus aisément agréable. Le succès de la pièce, malgré le silence de la critique, le prouve au reste mieux que moi.

*
* *

Le dernier film de Douglas, le *Gaucho*, est manqué. Bien rares, les élans, les gestes, les bonds où l'auteur de *Zorro* nous rafraîchit de sa vigueur et de sa légèreté. Un beau tableau : celui où Douglas se rend *avec allégresse* en prison ; une chose étonnante : la charge des bœufs. Mais il y a un miracle hydraulique et électrique, de vagues histoires de lèpre à contagion subite... Bouac !

JEAN PRÉVOST

NOTES

LITTÉRATURE GÉNERALE

BIOGRAPHIES.

Romans des grandes existences, *Vies des hommes illustres*, *Vies amoureuses*, *Figures du passé*, sans parler des francs-tireurs, nous avons vu, depuis tantôt deux ans que la biographie a connu un regain de vogue, surgir assez d'ouvrages dans ce genre pour être assurés qu'il n'a pas trouvé sa formule, ni même en somme son objet. A la vérité, il est plus facile de le définir que de l'atteindre, et je ne crois pas que rien soit plus malaisé que de déceler le secret d'un grand homme et de recomposer sa vie, non telle qu'elle s'est déroulée, mais telle qu'il l'a éprouvée. Le seul biographe d'un écrivain c'est l'éditeur qui publie ses œuvres complètes.

André Maurois, qui est le père de ce genre renouvelé, en demeure le maître et nous en a donné, avec son *Disraëli*, le chef-d'œuvre, s'inquiétait ici même (en juillet 1926) du terme détestable de romanesque, accolé à ces vies, et du goût qu'ont certains auteurs d'orner leur récit d'épisodes ou de conversations inventés, pour rendre le héros plus vivant, et le mieux caractériser. Les conditions de la renaissance du genre font en effet que les auteurs ont tendance à composer un livre aussi amusant qu'un roman aux dépens de la vérité, et à tenir moins de compte de la personnalité du héros que de son existence, à demeurer à la surface, plus brillante et plus facile à traiter. Or l'objet d'une biographie, c'est de reconstituer et de réanimer l'activité intérieure d'un esprit et d'une âme, les manifestations de cette activité n'intervenant que comme signes, et les épisodes de la vie comme les contrastes extérieurs dont

tout l'intérêt est inclus dans les réactions qu'ils provoquent ou les actions souterraines dont ils sont la révélation. D'où il suit que la composition d'une biographie, si elle n'est pas artificielle mais transcrit le jeu même de l'investigation spirituelle, doit être, à l'inverse du roman, non une découverte progressive (le romancier découvre en effet peu à peu ses personnages), mais la mise en œuvre progressive d'une connaissance préalable et complète. Tandis que le romancier cherche le secret de son héros et crée les occasions de le découvrir (et en même temps de l'illustrer) le biographe à chaque instant reçoit d'un donné, sur lequel il est sans pouvoir, la preuve qu'il ne s'est pas trompé dans sa recherche divinatrice : d'où, dans sa création, un épanouissement presque musical, et tout exempt d'inquiétude. Nul élément nouveau n'interviendra, à sa surprise ; il ne fait qu'amplifier peu à peu, joindre et disjoindre des mouvements tous amorcés dans l'ouverture, qu'il avait lui-même ébauchés, comme autrefois la vie dont il suit lucidement l'exemple. Il sait ce que ne sait pas son héros, car il connaît à chaque instant la suite de l'histoire, ayant dès l'origine sous les yeux tout le déroulement de la vie, et disposant de l'avenir ; voyant en outre son héros avec tous les yeux des voisins, maître non seulement de la connaissance du temps, mais de l'espace, et pouvant confronter à la figure qu'il se prête, sa figure réelle et tous les jugements d'autrui, et sa légende même.

Mais cette connaissance de l'avenir, si elle aide le biographe dans son effort d'intelligence, menace de lui devenir ennemie, par la facilité même qu'elle lui donne. Tout savant qu'il soit, il ne faut point qu'il le paraisse, et, puisque son œuvre doit épuiser le mouvement même de la vie, il est contraint de dissimuler sa connaissance, de laisser le lecteur aussi aveugle que le héros poursuivre sa route vers un lendemain ignoré, en un mot, de conserver aux jours — par le plus difficile artifice — la continuité imprévisible où la réalité les condamne. Quand son héros se lance, confiant et joyeux, dans une aventure qui doit réussir — mais dont lui-même sait qu'elle sera un échec — il ne peut pas, non seulement prêter à celui dont il suit la démarche sa propre amertune, mais même la laisser transparaître, sous peine de fausser l'atmosphère, de ternir l'aurore de son élan. Sa connaissance ne lui servira qu'à ordonner sa composition, à choisir,

parmi les mille épisodes on mouvements dont se compose une vie, ceux qui sont vraiment caractéristiques ou qui ont vraiment exercé une influence. Trahison encore, mais nécessaire ici, car si le hasard a décidé d'une rencontre où tout l'avenir du héros se trouve transformé, il peut se faire que le héros n'y ait sur le moment prêté nulle attention, mais le biographe ne pourra partager son indifférence : l'ouvrage qu'il écrit ne reproduit pas la vérité et l'aveuglement quotidiens du journal intime ; si minutieux qu'on l'imagine, il travaille cependant par masses.

Sa connaissance lui servira encore pour se définir à soi-même le caractère, et l'aidera à présenter (mais toujours sans le laisser voir) son héros à chaque moment non point tel qu'il se voit et se situe dans le temps ou dans le monde, mais tel qu'il est réellement. Autre danger encore, dont nous voyons surtout tant d'« enfances » faussées : le biographe a tendance à voir déjà germées les grandes qualités de l'homme bien avant qu'elles n'aient porté fruit, à en rechercher la trace et comme le premier dessin dans l'enfant qu'il fut. Je ne crois pas que cette sorte de ressemblance soit souvent vraie, et qu'un enfant soit d'habitude la préfiguration de l'homme qu'il deviendra. Sans doute, tout y est en germe, mais un caractère se définit par le rapport de naissance de ses germes, et ce rapport est différent — jusqu'à le rendre méconnaissable — selon qu'il s'agit du libre épanouissement de jeunes années ou de l'époque où intervient le choix, la maîtrise de soi, ou, à son défaut, la naissance anormale, tardive et dévorante de qualités qui doivent faire cortège au génie. Mille enfances géniales sont nées de l'imagination qui interprète de minces traits suivant une idée quelconque.

Si, maintenant, je regarde ce qui est fait et tâche de définir les frontières de la biographie actuellement florissante, je la limiterai au nord par le *Talleyrand* de M. Sindral, au sud, par le *Balzac* de M. Benjamin, avec M. Maurois au centre, maître de la capitale. Entre cette brillante et froide interprétation d'où est absente toute vie, mais qui rayonne d'intelligence, et ce pastiche balzacien plein de verve et d'animation, mais d'où est exclue la présence du héros, il me semble qu'on peut faire tenir tous les autres ouvrages. Je laisse délibérément hors des frontières le *Villon* de M. Carco qui est en effet un roman de Carco, où Villon eût pu s'appeler Campluche sans

que le livre eût été moins réussi (il eût même été excellent, un roman historique selon la seule formule heureuse, qui reconstitue une époque, une atmosphère, des caractères, et fait vivre les temps et les lieux où l'histoire situera ses héros et ses faits arbitraires).

Du livre de M. Sindral, Talleyrand sort expliqué, mais mort. Dans le livre de M. Benjamin, Balzac n'est pas entré. La raison en est extrêmement intéressante, parce qu'elle est générale. M. Benjamin a fait de Balzac un héros balzacien évoluant dans un monde balzacien. Il a voulu faire un livre balzacien. Or Balzac vivant ne se comprend que si on le tient pour un héros balzacien égaré dans un monde ordinaire. Il croit vivre des aventures balzaciennes et il ne les vit pas du tout, ou il est seul à les vivre : d'où ses mésaventures, tant en affaires qu'avec Mme de Castries, il n'y voit proprement que du bleu. Mais dès qu'il devient créateur, il comprend tout, ou mieux il réinvente tout, mais en le transportant d'un monde à l'autre, si bien que ses livres sont une transposition de la vie sans être le moins du monde une transposition de la réalité : il donne l'illusion du réel, mais le réel lui fait illusion. il vit dans le rêve d'une part et de l'autre lui donne forme et mouvement. Il n'a pas compris Mme de Castries : Mme de Langeais la lui explique et tout aussitôt la dépasse, et ne s'épanouit vraiment que lorsqu'elle a franchi le pas et devient création pure.

Pour connaître et réanimer un artiste, ce n'est point tant sa vie qu'il faut étudier que son œuvre. Et non point pour y chercher un rappel de ses aventures ou de ses sentiments inspirés, mais pour y chercher son secret, ses aventures imaginaires et ses sentiments naturels. Dieu me garde de mépriser son existence vécue et de n'en tenir aucun compte. Mais j'y voudrais voir revenir par un détour. Au lieu de partir de cette surface (ou de s'y arrêter, comme font presque tous), pour chercher les causes de tous ces pas où l'on voit son héros engagé — interprétation qui risque d'être tout arbitraire, car comment choisir entre tant de possibles ? — aller arracher, d'où elle s'exprime et se dissimule, de l'œuvre qui la trahit et la dessine, la personnalité véritable. Puis, muni de cette lumière, revenir à la vie vécue, dès lors éclairée de l'intérieur, lui attribuer sa valeur, lui trouver son explication, et lui rendre sa juste importance.

Elvire n'est pas Mme Charles. Ne négligeons pas Mme Charles à qui Elvire doit de naître. Mais si l'une est réelle, l'autre crée la réalité et c'est celle-ci qui importe — c'est sur elle que s'est modelé un chant et l'âme qui l'a exprimé.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

*
* *

REMARQUES SUR L'ACTION, par *Bernard Grasset*, (Editions de la N. R. F.)

On peut féliciter d'abord M. Grasset d'avoir évité le piège des maximes : la spontanéité artificieuse. Son livre n'offre pas les parties éparses d'un discours dont le fil aurait été volontairement rompu. Chacune de ses pensées est ce que doit être une pensée : une révélation brusque, synthétique, l'expression involontaire et formée de l'expérience, et pour ainsi dire une vision d'idées. Aussi y a-t-il exacte convenance de la forme au fond. C'est naturellement que le psychologue de l'action s'exprime par maximes, le lien de l'action n'étant point la logique ni l'analyse, mais le mouvement qui emporte d'une vision vers une autre vision. D'où une ressemblance frappante avec la pensée du romancier. « L'homme d'action, écrit M. Grasset, *voit* son action réalisée avant d'en avoir trouvé les moyens... Ainsi donc les véritables créations, dans l'ordre de la fiction romanesque comme dans celui de l'action, ne viennent pas d'une idée, mais d'un spectacle qu'on est le premier à voir. » Et ceci, qui me paraît très important : « Le propre des créations de l'activité est qu'elles ne sortent ni de la seule imagination ni du seul réel, mais d'un *réel imaginé* que l'homme d'action se sent capable de substituer au réel existant. » Il y aurait beaucoup à dire sur ce réel imaginé, sur cette heureuse alliance de mots. Elle renferme la clef d'une distinction entre la pensée créatrice et la pensée seulement analytique, entre l'homme qui ne peut imaginer que le réel passé, celui qui imagine de travers le présent, et celui qui imagine ce qui n'est pas encore, mais peut devenir réel. Cette dernière sorte d'imagination est la pensée prospective, commune à tous les créateurs.

Cela invite à élargir le débat. On ne peut regretter que M. Grasset se soit borné à éclairer de l'intérieur le mécanisme

mental de l'homme d'action. Son témoignage est trop précieux, trop sincère pour souffrir d'être nettement délimité. Mais tout son livre enveloppe la critique générale d'une certaine manière de pensée fort à la mode aujourd'hui. Les intellectuels, nous dit M. Grasset, ayant la garde et l'entretien des définitions, monopolisent à leur profit l'intelligence. Quelques-uns d'entre eux, une majorité à présent peut-être, mais les plus grands moralistes ont toujours reconnu le rôle et l'importance de l'action dans la pensée la plus intérieure [1]. Toute pensée véritable, à quelque objet qu'elle s'applique, pourvu qu'elle ne soit pas historienne (et encore), ne procède-t-elle pas de la façon dont M. Grasset nous dit que l'homme d'action procède ? « Agir, c'est à chaque minute dégager de l'enchevêtrement des faits et des circonstances la question simple qu'on peut résoudre à cet instant-là. » Penser, est-ce donc faire autre chose ? La différence est que la pensée « pure » est une action qui ne se fait pas immédiatement sentir, et que l'action est une pensée complètement incarnée et d'exécution urgente. Le créateur de théories vivantes est lui aussi, à sa manière, un chef d'entreprise, sensible à sa logique interne comme l'homme d'action à la logique des événements.

Avec beaucoup de finesse et de tact, M. Grasset a noté les rapports de l'action et du bonheur. Agir, c'est créer, ou du moins être animé du besoin de créer, c'est-à-dire souhaiter à la fois de donner et de recevoir. C'est un élan, une dépense du cœur qui s'épuise et se renouvelle à sa propre source, avec l'aide équivoque de l'approbation. Action et création sont les remplaçantes du bonheur. On ne peut, dit un esprit profond, avoir à la fois le bonheur et les compensations. Reste à savoir si le bonheur n'est pas toujours l'ombre portée des compensations. « Il n'est besoin pour agir, écrit M. Grasset, de croire en autre chose qu'en son action. Aussi, contre toute apparence, la voie des affaires est-elle la seule où puissent persévérer ceux qui sentent trop profondément la vanité de tout effort. » Cette réflexion va loin et donne à l'action, au sens restreint, une profondeur tragique qui surprendra bien nos analystes.

RAMON FERNANDEZ

1. Parmi les moralistes, Vauvenargues, si mal connu aujourd'hui, semble être celui a eu sur M. Grasset l'influence la plus marquée.

THÉATRE de *Sophocle*, édité et traduit par *Paul Masqueray* (Les Belles-Lettres).

En préface à son édition d'Eschyle, Paul Mazon avait indiqué les multiples problèmes que doit résoudre celui qui a l'ambition de reconstituer en français un tragique grec. Problème de la langue : ne doit-elle pas être diaprée d'usages variés, pour représenter la diversité de l'original ? Problème technique du chant et du chœur, problème plus général et plus difficile encore de la poésie et de l'exactitude. Quelle chance jamais de vaincre tant d'obstacles ? Et comment espérer y réussir, lorsque le texte grec est offert en même temps à nos regards sur la page de droite, bornant la liberté du traducteur ? Bien modestement, M. Mazon s'excusait : « Une traduction plus libre aurait été aussi plus exacte, si elle avait réussi à faire sentir la qualité poétique du texte. Mais le caractère de notre collection ne permettait pas une tentative de ce genre. » Du moins était-il allé jusqu'à l'extrême limite possible.

Sophocle appelle peut-être moins qu'Eschyle ces soins éminents, cette restitution hardie. D'une maîtrise plus claire, sa poésie coule plus accessible à notre désir. Aussi bien M. Masqueray n'a-t-il pas voulu que sa traduction fût l'équivalent du texte. Il serait injuste de lui reprocher un échec. Exacte très souvent, sa traduction est avant tout un commentaire qui permet la lecture plus rapide de l'auteur. Pour imposer silence à nos exigences, rappelons-nous que la société Guillaume Budé est une société d'édition.

Alors il nous faut louer sans réserve le texte qu'a établi M. Masqueray. Se conformant à la prudente méthode fixée pour les éditions des Belles-Lettres, il rejette les conjectures des savants modernes qui ne s'imposent pas évidemment. Le texte qu'il nous présente est de Sophocle. Et cette assurance nous est agréable, car nous préférons, quoi qu'il advienne, le style des tragiques à celui-là même de G. Hermann ou de Henri Weill. Sans réserve aussi nous approuvons la préface sobre, mais émue, qui ouvre le tome I. Point de vaine érudition ; l'intérêt de Sophocle brièvement signalé : voilà qui sied au fronton de ses drames. Enfin la courte évocation nous plaît de ce manuscrit sur vélin précieux qu'apporta vers 1420 le Sicilien

Giovanni Aurispa. Le cadeau était de prix. Celui qui nous l'a fait mérite bien ce souvenir.

Il est assez superflu d'introduire Sophocle une fois de plus. Il suffit sans doute de marquer les raisons qui nous font paraître son « message » si précieux aujourd'hui. A relire *Antigone* ou *Œdipe-Roi*, ou ce magnifique *Œdipe à Colone*, plus vite encore que nous ne sentons les limites de cette poésie, pénètre en nous une allégresse, une sensation de bonheur physique, qui nous apaise mieux que tous les raisonnements subtils soufflés par notre lassitude des recherches à l'infini. Le dème lumineux de Colone n'est point le centre de 'univers, mais il en émane une telle sécurité de bonheur, une telle paix que nous y revenons avec une joie que ne limite nul regret. S'il faut examiner notre plaisir de plus près, au-delà de l'âge Sophocle nous apporte un rayonnement de sa joie, une confiance aérienne en la vie, en l'avenir, qui le plus simplement se sépare de l'action, des paroles, et s'irradie jusqu'à être une Raison du monde. Par exemple, à l'entrée du chœur d'*Antigone*, quand les choreutes chantent :

Rayon du soleil, la plus belle lumière...

cette si ordinaire apparition chasse merveilleusement les pensées tordues, les angoisses : une vérité sans raison se révèle, s'impose. C'est sans doute que Sophocle vivait en un temps d'admirable simplicité. Alors l'arbitraire des dieux allait se retirant. Le caprice de leurs fantaisies enfin écarté, restait dans l'univers une pensée organisatrice, pour un temps maitresse des mystères acceptés. Une espérance grandiose provoquait les enthousiasmes : l'ivresse est plus captivante d'un monde à parfaire, à modeler, que d'un monde parfait, devant qui perce l'ennui de l'œuvre achevée. Plus intimement, nous devinons chez Sophocle une harmonie, une domination du corps et de l'esprit telle qu'il lui est tout naturel ensuite de se mirer dans l'univers que lui proposent ses sensations. Le regard qu'il adresse aux choses fixe sur elles l'équilibre qu'il nourrissait en lui : et à leur tour les fontaines rares de la pierreuse Hellade, les lauriers-roses, le sombre lierre où vit le rossignol nous transmettent cet équilibre intérieur qui nous est un bien sans prix.

Certes, depuis Sophocle, notre désir de nouveauté nous a heurtés à bien des visions étranges. Nous nous sommes plus à rêver un monde tramé d'inconnu, de prodiges ; nous nous sommes plus à imaginer cent fantômes que tour à tour tisse la croyance ou la maladie. Mais combien le message de Sophocle nous peut aider, aux heures où nous prêtons un charme neuf à la simplicité, c'est ce que nous dirait Paul Valéry, que naguère agaçaient les noires lubies de Pascal le janséniste. Par son prestige Sophocle peut nous donner le goût de la calme et poétique raison.

Signalons en terminant que l'édition de M. Masqueray livre pour la première fois au grand public le fragment du seul drame satyrique que nous ayons de Sophocle : οἱ Ἰχνευταί (le titre français « Les Limiers », bien qu'accrédité par l'usage, est un à-peu-près fâcheux. Combien je lui préfère l'italien « I cercatori di traccie » !). Les papyrus d'Egypte nous l'ont livré bien mutilé, mais nous en avons assez pour apprécier la qualité d'une verve relâchée, badine : le jeu plaisant d'un moment de gaieté. Et ceci nous renvoie au curieux et puissant *Protée* de Paul Claudel.

ROBERT TOURNAUD

* * *

LA POÉSIE

LE FOND DU CŒUR, par *André Gaillard* (Les Cahiers du Sud).

André Gaillard apprivoise avec des chansons la force sauvage du désir mâle, quand elle s'élance vers la nudité féminine, cette forêt de toutes nos mythologies. Il entre dans un royaume de flammes dardées et de sourdes braises, un monde d'images guerrières où éclatent les maléfices de cette ville violente qui obséda de symboles cruels Suarès adolescent. Encore que plus d'une fois, sur les quais nocturnes, il s'arrête pour écouter les romances des matelots, le cœur qu'explore ce poète n'est pas le cœur du rêve sentimental ; le cœur qu'il chante, c'est le muscle infatigable qui vaporise, selon le mot de Descartes, jusqu'aux plis du cerveau le sang épique, le sang révolté, le sang des convoitises perverses. Ce cœur est l'étrange oiseau de la volonté, la boule charnue qui, se contractant, dresse sans repos la rouge

arborescence des artères et des vaisseaux, les ramures du désir. C'est le cœur biologique, le rythmique ouvrier des passions ; donnons-lui un nom d'aujourd'hui, disons le cœur surréaliste puisque le romantisme, *hic et nunc*, porte ce nom. Sensualité, vertu essentielle du poète, et j'en atteste Coleridge et Baudelaire.

En ce siècle où tant de poètes délirent de passion par propos délibéré et de façon déductive, c'est un rare mérite que d'avoir ce don de l'enthousiasme charnel. André Gaillard trouve naturellement la coupe de ses poèmes emplie de ce vin généreux dont Keats souhaitait une gorgée enivrante, le vin des chansons provençales, le vin du désir. Beau privilège, grande promesse. J'attends beaucoup d'André Gaillard lorsque la passion du style sera en lui égale à l'ardeur de vivre. Car la sensualité est une perfide maîtresse : c'est elle qui gouverne l'invention de la grande parole poétique et cependant c'est elle qui dispose le poète du *Chant des Prisonniers* à céder parfois aux caresses faciles des vers les plus fanés :

> *Le Désir, longue fleur luisante et vénéneuse*

ou bien

> *Et ces mains de silence aux robes du désir...*

Demain, André Gaillard haïra la faiblesse de ces adjectifs exagérés et vagues mis à la rime :

> *Belles de mon cœur fou...*
> *La gorge déchirée des aubes insensées...*
> *La mort, l'amour, tourments déments...*

Comment expliquer cette démission de la force inventive dans la plus neuve énergie sensuelle. Il le faut remarquer : c'est précisément un effet de cette authentique violence de la chair et du sang chez un jeune poète. La nouveauté incommunicable de la vie instinctive, ce caractère à la fois étrange, incertain, absolu de la sensation adolescente éveille le besoin de trouver la sécurité d'un commerce d'images et de paroles courantes, un désir de communication qui porte à élire les cadences et les formes les plus acceptées. Sur ces vers accueillis par complaisance sentimentale, ne jugeons point André Gaillard et « le dieu dont il est fait ». Ce dieu habite les chansons des marins

catalans, la détresse des embarquements, les cruelles nuits d'amour insomnieux, la blessure jetée par les regards des filles, la violence tragique de Marseille et de ses caps déchirés. Mais à cette ardeur se mêle, comme il sied sur cette côte si humaine, un sourire hellénique, une ironie éveillée par la langueur des accordéons italiens accompagnant sur le cap Pinède le départ des paquebots et tirant des larmes aux pauvres émigrants :

Mon cœur s'étire comme un accordéon

André Gaillard sourit de toutes ces romances au milieu de la déchirante dispersion du farouche désir, si bien que plus d'une fois, il fait penser à un Heine provençal, écrivant la réponse du palmier méditerranéen à ce sapin nordique qui exhalait sous la neige son inconsolable Sehnsucht :

Entends-tu l'écho du canon
J'ai mal au cœur loin du pays
Ainsi chantait fille du Rhin
J'ai mal au cœur, o douce amie.

Complexité de cette inspiration. Tantôt la décision fière du mouvement lyrique emporte les images en strophes éclatantes comme dans le *Chant des Prisonniers* :

Voici chiens des prisons voici les fraîches filles
Voici s'ouvrir les grandes portes
Terre promise et sang d'aurore o délivrance.

C'est le poème de l'éternelle Révolte épique qui rachète le temps mauvais et les jours sans amour, premier moment nécessaire de toute destinée lyrique. Alors ce sont des vers où l'esprit de la chair bouillonne et se colore de fluorescences et d'irisations, cruel, toxique, plein d'éclairs ; la matière fermente tout entière dans le foyer du désir :

Je vous aime à mourir cou blessé de mes nuits
Balance renversée de cheveux et de feuilles
Etoile de mes nerfs aux sources de ma vie.

A l'opposé d'une poésie qui sous l'influence des arts plastiques et hors de tout sentimentalisme s'efforce de construire un monde d'objets spirituels, André Gaillard part de la matière infinie comme d'un donné fatal et tourbillonnant où les volumes

sonores tournent sous les orages de la fièvre sensuelle. Alors c'est la chimie des glandes secrètes, l'ardeur sexuelle qui brûle à la surface des muqueuses, ventouses de la convoitise : alors la chanson d'André Gaillard touche à l'univers interdit que dessine le crayon d'André Masson :

Je me perds dans ta poudre à fleur de terre
Fleur de ciel
Fleur de sang
Fleur de peau.

Alors on voit chez ce poète le rythme classique, qui exprime toujours la volonté lucide du moi, exerçant son empire et imposant à l'infinité de l'extérieur les cadences du discours mesuré se disperser dans le vers libre qui marque l'abandon à la forme mouvante de la sensation. En quête de lui-même, André Gaillard passe du vers régulier aux mètres libres et parfois dans le même poème, ce qui est symbole de l'abandon du sujet cédant à l'infini de l'harmonie sensible. Ainsi plus d'un antagonisme se révèle chez ce jeune poète entre le sentimentalisme et l'ironie, entre la force tragique qui réside dans le Moi Volontaire et la sensation mobile et délirante. Ces antagonismes, ne lui demandons pas de les réduire trop tôt : ils seront demain la matière de très beaux chants, où la passion romantique sera peu à peu vaincue par la pureté du rythme, où le mètre des strophes marquera les repères de la conscience tragique dans le désordre douloureux de l'amour.

GABRIEL BOUNOURE

*
* *

REQUIEM par *Serge Essenine*, traduit par *Marie Miloslawsky* et *Franz Hellens* (Les Cahiers Libres).

Le romantisme de l'infinité russe, l'insatisfaction de celui qui part à l'appel des trompettes silencieuses de la Steppe, l'accueil fait par le village au voyageur qui revient blessé par l'Occident, Dieu toujours présent jusqu'en la négation forcenée, les érables et la Volga, la terre maternelle que moissonnait Tolstoï, l'or de Byzance rayonnant et glorieux, avec ces sentiments et ces images on est sûr de nous toucher :

J'ai laissé la maison paternelle
J'ai abandonné la Russie bleue
Comme trois étoiles, les bouleaux sur l'étang
Réchauffent la tristesse de ma vieille mère.

Du mérite du poète, il faut retrancher toute cette poésie donnée d'avance : Serge Essenine n'y est pour rien : il suffit qu'il soit russe et traduit. Dans une traduction, les mots prennent un air mystérieusement égaré : on leur suppose tout de suite ces deux ou trois sens que recouvre, selon Fabre d'Olivet, chaque terme de la Bible. Il faut nous défendre contre cette pente de nos émotions trop promptes à faire boule de neige, et poser cette sage règle : c'est trop peu pour un russe que d'être un bon poète : il lui faut être un grand poète.

Je ne suis pas sûr que Serge Essenine soit même un bon poète. Qu'était ce jeune palefrenier de la Volga, qui joua le Huron dans les salons de Paris ? Ce n'est pas moi qui le sais, ni personne. Serge Essenine sortait à peine de l'adolescence et de cette période de la voyoucratie juvénile (il a écrit la *Confession d'un Voyou*), passion poétique et ingénue dont la Russie a su faire, pour parler comme à l'Ecole des Sciences Politiques, « un facteur de l'Evolution Sociale ». Serge Essenine fut un voyou si ingénu qu'il crut un jour épouser la liberté hellénique en la personne d'Isadora Duncan. Il voyagea en Amérique, terre où la démonstration du néant de la vie humaine est instituée si puissamment que ce cœur nihiliste n'y put résister : Serge Essenine se suicida, prenant place aux rangs de cette mystérieuse cohorte des jeunes poètes qui ont refusé l'exercice.

Cela ajoute beaucoup à son livre dont le titre *Requiem* prend une valeur bien grave. Comment juger ces poèmes ? Tout poème traduit est un poisson qui meurt sur le sable, en se colorant d'irisations mensongères. Il me semble que Serge Essenine n'a pas su encore se détacher des romantiques allemands dont les ballades commencent par être la Bible de tout poète russe :

O le mince bouleau
Qui se mire dans l'étang...
J'ai aimé son triste bruit
Qui précède l'automne.

D'autres fois un reflet de Rimbaud se glisse dans une eau empruntée aux chansons populaires de la Russie, Rimbaud qui est paternel à tout lyrisme moderne comme Homère le fut à la poésie antique :

Je suis le dernier poète villageois
Une poigne de fer va ramasser
Les graminées semées par l'aube

Alors je n'entends plus Serge Essenine, ce garçon de ferme qui fut peut-être élu par le génie : j'entends les paroles merveilleuses :

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises.
L'eau des bois se perdait sur des sables vierges
Le vent, du ciel, jetait des glaçons aux mares.

GABRIEL BOUNOURE

* * *

LE ROMAN

L'IMPOSTURE, par *Geogres Bernanos.* (Plon).

On sent à cette lecture, plus nettement encore qu'à celle de *Sous le soleil de Satan*, que les êtres mis en scène par M. Bernanos sont soumis à une fatalité qui n'est pas celle de leur caractère, mais, au contraire, commence au point même où leur caractère s'efface. Non seulement l'âme est pour lui l'essentiel de l'homme ; elle est encore ce qui l'exprime le mieux. Rien ne serait plus faux qu'un compte-rendu de l'*Imposture* : les faits n'y ont qu'une importance secondaire. Ce qui est primordial, c'est une certaine catégorie de conflits.

Le sujet réel de *l'Imposture* est le même que celui du précédent ouvrage de M. Bernanos : l'étude de la puissance de Satan. Ce livre est composé d'une façon que j'appellerai musicale : je veux dire que ce ne sont pas les personnages qui y créent les conflits mais les conflits qui y font naître les personnages. C'est pourquoi M. Bernanos s'attache au prêtre qui, avec plus de force et de netteté que tout autre, exprime les sentiments qu'il veut mettre en lumière.

Je ne serais pas étonné que les « crises » du livre qu'écrit M. Bernanos lui apparussent avant même que les person-

nages ne fussent fixés par son imagination. Car son art, involontairement peut-être, tend au général : il suffirait de faibles modifications à la scène dans laquelle l'abbé Cénabre perd la foi pour qu'elle convînt à un personnage tout différent : la crise obsède l'auteur beaucoup plus que le cas de l'abbé Cénabre. C'est à dessein que je parle d'obsession. M. Bernanos n'entend pas analyser les crises, mais les peindre. Il peint d'abord l'angoisse de son personnage ; puis, il le fait agir ; et, soudain, le personnage découvre qu'il vient de faire un geste grave auquel il se refusait, d'exprimer ce qu'il se cachait à lui-même. Là commence l'intervention de Satan. Ces procédés sont à l'opposé des procédés ordinaires du roman ; et la conception même qu'a du roman M. Bernanos est l'opposé de celle qui trouve aujourd'hui le plus de sympathie, ce dont on ne saurait trop le louer. Je crois que les résistances que rencontra *Sous le soleil de Satan* et que rencontre l'*Imposture*, malgré des qualités telles qu'elle font indéniablement de M. Bernanos l'un des meilleurs romanciers [1] de sa génération, tiennent à ceci : l'auteur ne se soumet pas au réel communément reconnu; il vit dans un monde particulier, créé par lui. Parfois il parvient à nous faire croire à l'existence de ce monde, à nous l'imposer de façon absolue ; la réussite est alors éclatante, nous nous trouvons en face de telles scènes (l'abbé Donissan se demandant si la recherche de la sainteté n'est pas la plus subtile tentation — la mort du curé Chevance) qui sont parmi les plus belles de la fiction moderne, par la profondeur et par la puissance ; parfois il échoue, et son chapitre se transforme en pamphlet. Or, le pamphlétaire, en M. Bernanos, est loin de valoir le créateur d'hallucinations. Son don essentiel, celui qui fait la valeur de ses livres, c'est l'intensité. Or, comme l'orateur, s'il se trompe, gêne d'autant plus son auditoire qu'il crie plus fort, M. Bernanos s'affaiblit lorsqu'il vitupère des fantômes ou des caricatures.

Une des scènes de l'*Imposture* est symbolique de la façon dont M. Bernanos transforme le réel : c'est celle de la rencontre

1. J'entends bien que l'on reproche précisément à M. Bernanos de n'être pas romancier. On l'a reproché déjà à M. André Gide. Mais on peut penser que si une formule exclut les bons livres, c'est qu'elle est mauvaise.

de l'abbé Cénabre et du mendiant. La peinture du pauvre, d'une puissance extrême, est foncièrement irréelle. Je ne veux pas dire inexacte, mais hors du monde des choses exactes. Elle a la faiblesse et la force des scènes lyriques des mystères (celle de la mort de Judas dans Greban, par exemple). Et c'est à propos de scènes semblables que je veux parler de création d'ordre musical. Elles sont nécessaires au portrait de l'abbé Cénabre, nécessaires aux romans de M. Bernanos. Il serait facile de montrer ce qu'elles ont de faux : quel mendiant interrogé dans les circonstances que rapporte l'auteur, répondrait comme son mendiant ? Ce n'est pas la réalité que suit M. Bernanos, mais une réalité particulière, réduite à des traits essentiels — et, pour cela, bien différente de l'autre — analogue à celle que traduit Claudel dans ses drames. Qu'une semblable traduction du monde puisse se faire dans le roman aussi bien que dans le drame lyrique, c'est assurément ce que l'on peut discuter. M. Bernanos est de ceux qui nous poussent à répondre par l'affirmative : s'il ne donne pas toujours l'impression de la réussite, il donne presque toujours celle de la grandeur.

ANDRÉ MALRAUX.

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

BLASCO IBANEZ.

Ceux qui ont connu ce grand vivant, cet ami prodigieux, débordant de force et de bonté, joignent à leur douleur le sentiment d'avoir perdu un bien immense : le réconfort que procure un beau spectacle. La joie que répandait don Vicente Blasco Ibañez était quelque chose de constant et d'accompli. Il y avait chez cet homme, dans sa parole, dans son geste, dans les élans de son cœur et les chimères somptueuses de son imagination, dans l'enchaînement de ses aventures tumultueuses et de ses bruyants succès, une rotondité, une plénitude toutes réjouissantes : on ne pouvait résister à tant d'innocence ni à tant de générosité. Cette force est marquée jusque dans ses romans, dût-on faire le délicat devant ce qu'ils ont de rudimentaire et de facile. Mais dans les meilleurs, le coloriage

et le grouillement emportent tout, et ce mouvement qui, à mesure que le livre s'achève, entraîne son ouvrier vers la glorieuse satisfaction d'avoir encore — et sans l'épuiser — dépensé de la puissance.

Comme elle était espagnole, cette prodigalité ! Ce faste, ce besoin ingénu de battre des records, cette passion du risque, cette vitesse et cette indépendance cinématographiques, tous ces traits sont bien péninsulaires, et on les a trop souvent négligés pour ne voir chez Blasco qu'un disciple attardé du naturalisme français. Ce cosmopolite, il faut le rendre à sa patrie et voir désormais en lui un type magnifique et achevé de l'*homo hispanicus*.

JEAN CASSOU

* * *

LA VIE ET LES CONFESSIONS D'OSCAR WILDE, par *Frank Harris*, traduit par *H. D. Davray* (Mercure de France).

Le premier intérêt du livre de M. Frank Harris, c'est qu'il n'expose guère que des souvenirs. Aussi la figure de Wilde y paraît-elle vivante. M. Harris parle de Wilde avec une sympathie bourrue, et tient à manifester son impartialité. Peut-être, puisque M. Harris réclamait le titre d'ami de Wilde, me serais-je attendu à ce qu'il en parlât d'un ton moins assuré, moins cavalier. Mais peut-être alors le livre eût-il perdu de son exactitude, et ne saurions-nous pas, par exemple, combien de fois M. Harris donna de l'argent à Wilde.

Ce livre n'apporte pas grande nouveauté sur la vie brillante de Wilde. Mais il fait de sa chute et de ses dernières années un tableau très poignant. On se rappelle l'entretien qu'André Gide eut avec Wilde quelque temps avant le procès :

Wilde parlait de rentrer à Londres ; le marquis de Q... l'insultait, l'appelait, l'accusait de fuir.

— Mais si vous retournez là-bas, qu'adviendra-t-il ? lui demandai-je. Savez-vous ce que vous risquez ?

— Il ne faut jamais le savoir... Il faut que j'aille aussi loin que possible... Je ne peux pas aller plus loin... Il faut qu'il arrive quelque chose, quelque chose d'autre ».

Et plus tard, après la prison, quand Gide le revoit :

— N'est-ce pas, dis-je, que vous saviez à peu près ce qui vous attendait en Angleterre ; vous avez prévu le danger et vous vous y êtes précipité !

— Oh ! naturellement ! naturellement, je savais qu'il y aurait une catastrophe — celle-là, ou une autre, je l'attendais. Il fallait que cela finisse ainsi [1] ».

Wilde prévoyant sa chute, et pourtant s'y offrant : cette image donne un sens assez tragique et une densité assez belle à une vie jusqu'alors superficielle et sans grande propreté. Mais M. Frank Harris affirme que Wilde « plein d'une insolente confiance en soi, ne se rendit pas compte du danger qu'il courait ». Je ne vois point sur quoi s'appuie M. Harris. Il se peut que Wilde ait été effrayé et abattu par le coup de théâtre qui, d'accusateur, fit de lui un accusé. Il se peut qu'il ait pleuré, qu'il ait regretté d'avoir engagé le procès. Il se peut même qu'il ait été stupéfait par son infortune, comme si jamais il n'en eût envisagé la possibilité. Mais cet abattement, ces regrets, cette stupeur sont-ils inconciliables, surtout chez Wilde, avec la prévision et même avec une sorte de désir de la catastrophe ? Le Wilde de M. Harris est trop vu du dehors. La plus grande infirmité, dit Wilde dans le *De Profundis*, c'est le manque d'imagination. Je ne crois pas que M. Harris soit tombé dans l'excès contraire.

Mais le Wilde de M. Gide ressemble trop, du moins dans ces deux entretiens, à M. Gide lui-même. Il me paraît improbable qu'il y ait eu, chez Wilde, une appréciation exacte du danger, un choix délibéré, et un sacrifice. Wilde fut entraîné jusqu'à la catastrophe suivant un cours fatal. Aveugle le plus souvent, sans doute eut-il parfois de brusques pressentiments du danger. Il ne s'y est pas dérobé, certes, mais il ne pouvait pas s'y dérober. Ce qu'on peut trouver de grandeur chez Wilde appartient plus à sa vie qu'à lui-même, plus aux circonstances qu'à sa volonté, c'est une grandeur tragique, c'est-à-dire qui vient de l'écrasement de l'individu.

Ce qui frappe d'abord, en Oscar Wilde, c'est son manque de stabilité et d'énergie. Jusqu'à la prison, l'homme, pas plus que son œuvre, ne m'intéresse beaucoup. Les charmes faciles de

1. *In memoriam (Prétextes).*

Wilde ne recouvrent, à côté d'un esprit brillant, que faiblesse et que vanité — une vanité qui touche à la sottise. C'est un être léger, assez superficiel, incapable d'aimer comme de haïr ; il a parfois l'air d'un parvenu enivré d'un succès trop prompt ; plus tard, ce qu'il reprochera le plus amèrement à lord Alfred Douglas, c'est de lui avoir trop coûté. On s'accorde à montrer en lord Douglas son mauvais génie, à le peindre comme un parasite cynique, gossier, sans cœur, et d'un caractère insupportable. Je ne prétends pas corriger ce portrait ; mais il m'est arrivé de penser que la prétention de Wilde, sa boursouflure, et sa perpétuelle parade, coupée d'accès de veulerie, auraient irrité des esprits plus doux que celui d'Alfred Douglas.

Wilde doit à la prison à peu près toute la renommée dont il jouit encore, et, ce qui vaut mieux, le meilleur de son œuvre : le *De Profundis* et la *Ballade de la geôle de Reading*. Wilde effondré, découvrant la nécessité de la douleur, et se sentant renaître, m'émeut profondément. Pourtant il ne fut pas sauvé par la douleur. Peut-être eut-il trop de hâte à l'utiliser pour des fins littéraires. Dans le *De Profundis* même, que de fois l'ancien Wilde reparaît, avec ses images trop chargées, avec ses grâces trop abondantes ! Il s'attendrit poétiquement sur sa misère ; il habille sa douleur d'atours brillants. Je sais bien qu'en un sens, c'est là sa vertu, et que là, par l'identification de son art à sa vie, de l'écrivain à l'homme, il trouve son unité. Mais la crise qu'il traverse, il s'y prête, plus qu'il ne s'y livre. A peine passée, Wilde n'a ni la force d'en tirer encore son inspiration, ni celle de revenir à son inspiration d'autrefois. Il n'a pas appris à renoncer, et ne sait plus conquérir. Si le Christ n'est pas vainqueur, il a du moins détruit la beauté du monde païen.

Il est peu d'images aussi pathétiques que celle de Wilde, de sa libération à sa mort, quand, exilé, vivant d'aumônes, avide de briller encore, il appelle une nouvelle jeunesse d'esprit, se répète, pour son amertume, qu'il fut le « roi de la vie », prend de l'humeur si on semble lui préférer Shakespeare, accuse le sort, accuse ses amis, ou, découragé et malade, se laisse aller à de pauvres débauches. Il ne restera peut-être guère un jour de Wilde que l'histoire de sa vie, de Wilde qui aima tant à conter des histoires.

MARCEL ARLAND

*
* *

GUSTAVE L'INCONGRU, par *Ramon Gomez de la Serna*, traduction de *Jean Cassou* et d'*André Wurmser* (Kra).

Que l'existence serait donc terne sans les inquisiteurs ! Pour arracher des cris de jouissance ou de douleur à la vie, il faut la désarticuler. Ainsi s'explique le goût de Ramon pour les acrobates : ils n'ont pas pitié de leur corps. Leurs excentriques rétablissements, entre le rire et la mort, ne prouvent-ils pas aussi qu'il y a plusieurs centres de gravité possibles ? Le conformisme est la seule façon d'être qui ne prête pas à la poésie.

L'*Incongru*, lui, croit à la multiplicité des équilibres. C'est le poète conçu à la Chaplin, c'est-à-dire l'inadapté assez lucide pour douter tragiquement de son existence. Il importe, comme sur l'écran, de découvrir tout ce qui manque à la vie. Forcer l'ennui, c'est agir comme si on avait en poche les papiers d'un autre, se plier aux mille contorsions du destin, faire l'homme à cinq pattes, à dix cœurs, se confier à la minute qui n'est jamais décevante pour qui sait en capter les messages, suivre toutes les femmes, écouter l'appel des poteaux télégraphiques, répondre à l'œillade libertine d'une persienne, c'est se prendre avec un pathétisme douloureux, toujours tenu en laisse par l'*humour*, pour un être de fiction dont on n'espère rien qu'un suicide perpétuel après chaque rappel trop brusque de la réalité, cette main énorme de détective.

La poursuite du *moi* poétique par l'autre, course éternelle de Sancho après Quichotte. On ne connaît jamais le vainqueur. Dulcinée seule pourrait répondre. Mais elle n'existe aussi qu'en partie double. C'est d'un film qu'elle se détache pour se marier très réellement avec l'Incongru.

Tout cela est très espagnol, avec, dans le style aux trouvailles durables — qu'une traduction parfaite met en valeur — ce tour de rein de la Madrilène qui n'a guère de mœurs, quand elle rêve. Il en résulte une certaine méfiance d'homme à bonnes fortunes, à gros tempérament, pour les êtres de chair. Toute la tendresse que lui refuse un contact trop matériel, Ramon la rap-

porte, par excès de sensibilité et d'imagination — et c'est peut-être le thème le plus original de ce grand poète désarticulé — sur les objets, les choses, la poussière, un tuyau de cheminée, un képi, un ascenseur. Ce sensuel à la Goya tourne ses désirs vers les poupées de cire. Ce n'est pas complication vicieuse, mais noblesse d'âme et sens tragique de la vie.

GEORGES DUPEYRON



LES ARTS

PROPOSITION D'UN ART RADIOPHONIQUE.

Depuis l'apparition de la Téléphonie Sans Fil, on a prophétisé de tous côtés, mais en termes vagues, l'éclosion d'une littérature et d'un art dramatique proprement radiophoniques.

C'est ainsi que, dans tous les pays, on nous a conviés à écouter l'histoire du gardien de phare qui, privé de secours, devient fou au milieu d'une tempête, annoncée par des « décors bruités » et par les sirènes des bateaux en perdition ; ou bien l'histoire du savant qui, ayant besoin de silence pour ses recherches, est sans cesse dérangé par le piano de la voisine, la trompette du marchand de robinets et les cris du nouveau-né [1].

Or, il ne suffit plus aujourd'hui pour faire peur, de tirer un coup de revolver en l'air, ni, pour faire rire, de feindre le bégaiement, la surdité ou la colère. Pourquoi, dans ce nouveau domaine, et pour un public nouveau, n'a-t-on pas cherché *des moyens d'expressions nouveaux*.

Nous avons la conviction qu'il existe dans les cerveaux d'aujourd'hui un besoin d'imagination, de transformation lyrique, qui n'est satisfait ni par les formes classiques, ni même par les formes nouvelles de l'art, et que la radiophonie peut contenter.

Le *goût de l'irréel* est un de ces besoins. Il se dénonce, entre autres exemples, par le plaisir qu'un public moyen (non pas

1. Un concours de drames radiophoniques a été dernièrement organisé en Allemagne. Le jury a reçu 1.200 réponses, mais n'a pu décerner de prix. Il s'est borné à conseiller à un poste d'émission d'exécuter l'œuvre d'un concurrent intitulée « Tempête sur le Pacifique ». (*Le Journal*, 21 décembre 1927).

inculte, mais jeune) prend au spectacle d'un film [1] truqué où les hommes voltigent et s'évanouissent en fumée, où les objets s'animent et interviennent dans l'action, où les éléments échappent aux lois qui les régissent [2].

Il nous a semblé que les ondes de T. S. F., lointaines et mystérieuses comme les sources de la pensée, pouvaient et devaient apporter à l'imagination l'aliment nouveau qu'elle attend.

Le théâtre intérieur.

Dans les conditions que nous allons exposer, on doit pouvoir, par T. S. F., créer dans l'esprit de l'auditeur des images analogues à celles des rêves [3].

L'importance psychique des rêves n'est plus guère discutée. Nous pouvons, néanmoins, rappeler ici une facile observation : il arrive souvent que des souvenirs de rêve apparaissent à notre raison si plausibles et si réels qu'il nous faut nous demander : « Ai-je vraiment rêvé ? » et faire travailler notre mémoire pour nous délivrer de l'inquiétude ou de la joie que ce rêve a mis en nous, au même titre exactement que si l'aventure avait été réellement vécue. De même, après un lapsus de la parole ou du geste (dont le mécanisme, comme on sait, est rattaché à celui du rêve) nous nous écrions : « Est-ce que je rêve ? »

Cette exclamation familière exprime une incontestable vérité scientifique.

1. Le succès même du film en général ne montre-t-il pas la force étonnante de notre pouvoir inconscient de transposition ? Nous avons immédiatement *cru* à des suites d'images *sans couleur*, projetées sur un écran *sans relief*.

2. Certains de ces films et, par exemple, ceux du Clown Koko de Max Fleischer où les personnages réels se mêlent aux dessins animés, sont d'ailleurs d'une exécution admirable.

3. A propos de l'audition de l'*Oiseau Bleu* de Maeterlinck, à Londres, un critique anglais déclare n'avoir jamais rien entendu de si parfait. Le microphone, dit-il, faisait ressortir le caractère d' « irréalité » de l'œuvre. (*Echo de Paris*, 23 janvier 1720).

Suivant un autre critique anglais, la musique de clavecin du XVIIe et du XVIIIe siècle est particulièrement appropriée au microphone. Il attribue ce fait à un certain caractère d'immatérialité que la radiophonie rend particulièrement bien ; elle conserve aux œuvres de Rameau, de Scarlatti, de Couperin, une sorte de charme de féerie. (*Radio Times*, 3 février 1928).

Il n'est donc pas absurde d'espérer créer en nous un théâtre analogue au théâtre du rêve [1].

Qu'on ne nous dise pas, surtout, que ces projets s'apparentent aux expériences hypnotiques. Ils sont simplement fondés sur le fait que des récits, des lectures, des paysages, des instruments de musique parfois nous « tiennent sous le charme ». Devant les manifestations de la nature et de l'art, c'est *un instinct spontané* qui nous fait « fermer les yeux » et crée l'état « d'absence » que nous connaissons tous. Voilà la tendance que nous voulons exploiter.

Qu'on ne nous objecte pas non plus qu'il s'agit d'acoustique et que les rêves sont faits d'hallucinations visuelles. Ces hallucinations, en effet, peuvent être recréées autrement que par des moyens optiques. Nous avons tous mesuré, souvent avec tristesse, l'abîme qui sépare l'impression produite par un spectacle *imaginé* et l'impression produite par le même spectacle *vu*.

Pour évoluer aisément dans ce monde imaginaire, les auditeurs auront assurément une éducation sensorielle à faire. Mais elle sera facile, parce que la T. S. F. nous donne le moyen de *neutraliser toute réalité* entre la source des suggestions et l'esprit de l'auditeur qui déroule son film intérieur ; et cela, notamment, par *l'écoute au casque* [2].

Donc, devant le haut-parleur, ou mieux, coiffé de son casque, l'auditeur fermera les yeux et ne pensera à rien.

Nous avions l'art muet, voici l'art aveugle.

Ce projet, que son esprit apparente au surréalisme, ne doit pas recevoir du public l'accueil défavorable qui a marqué les premières manifestations *littéraires* de cette doctrine.

Le surréalisme prend, en effet, ses sources et sa vie dans le

1. La scène sur laquelle se déroulent les rêves (dans l'âme) n'est pas celle des représentations de la vie éveillée (Fechner).

2. Ne croit-on pas que l'obscurité des salles de cinéma, plus grande que celle des salles de théâtre, supprime les distractions chez les spectateurs et favorise leur état de *réceptivité* ? A Bayreuth, l'orchestre est invisible. Que ne devons nous pas attendre, comme puissance d'illusion, d'un théâtre dont les spectateurs sont *chez eux* et *seuls !*

subconscient (tel qu'il est aujourd'hui défini). Et c'est bien le subconscient que nous prétendons, par T. S. F., émouvoir directement sans éveiller le conscient ni son action perturbatrice [1]. Mais les premières expériences surréalistes, explorant le pays des rêves, avaient un caractère exclusivement subjectif. L'expression « littéraire » de ces expériences en était la fin. En faire l'origine objective d'un art public était aussi vain que de prendre son image dans un miroir pour une photographie [2]. Et dans un miroir, même magique, on ne peut découvrir que soi-même.

Au cours d'expériences faites en collaboration avec les amateurs de T. S. F. qui voudront y aider, il doit arriver qu'un auditeur, à un moment qu'il précisera, « voie » une « image suggérée ».

C'est qu'il se sera créé un équilibre mental (pour certains esprits aussi difficile, peut-être, à atteindre que l'équilibre inverse qui consiste à maintenir son attention attachée à des objets extérieurs et visibles), que l'exercice doit rendre machinal.

Essai d'une technique.

Voici douze règles qui découlent immédiatement de ce qui précède. Elles constituent un système théorique et sommaire. L'expérience réfutera les unes, corrigera les autres, confirmera peut-être certaines d'entre elles : il ne s'agit ici que d'ouvrir un chemin.

1. Ces deux mots (conscient et subconscient) ont servi, comme on sait, à créer une notion spatiale rudimentaire de notre domaine psychique où ils désignent des zones *séparées* ; voici une justification familière de cette théorie classique : des motifs musicaux sont parfois très clairement articulés *au fond* de notre mémoire et nous ne réussissons pas à les fredonner ; nous sommes, notamment, gênés par le souvenir d'autres airs, mieux connus de nous et qui gisent, pour ainsi dire, à *la surface* de notre mémoire.

C'est cette « garde à la frontière » du subconscient (qui gêne, croit-on, les échanges du dedans au dehors) que nous espérons « tromper » en passant du dehors au dedans.

2. Au contraire la musique et les arts plastiques sont des moyens qui peuvent suggérer de nouveaux rêves surréalistes.

1. — Sur nos indications, chaque auditeur devra se figurer qu'il est le héros principal de la comédie qu'il entend.

En outre, nous introduirons dans notre narration objective des *sources de sensations subjectives* telles que celles-ci : « Il fait froid. — Vous avez faim. — Voici ceux que vous aimez. — Une maison au loin, c'est celle où vous êtes né. — Une automobile passe, c'est celle que vous remarquiez l'autre jour, etc...

Voilà toute la nouveauté.

2. — Le « récitant » devra oublier l'art de la lecture à haute voix [1]. Il faut que l'auditeur « prenne connaissance » du texte comme s'il le lisait lui-même en silence (ses yeux fermés et ses oreilles bouchées annulant même les risques extérieurs de distraction que court le lecteur solitaire).

Donc *diction en grisaille* [2] (grande difficulté pour le speaker qui, spécialisé, doit devenir une sorte de phonographe). Récit « haché » en images séparées, qui sont présentées tour à tour [3].

3. — Brochant sur la trame du « récit de fond », (et comme les mots « entre guillemets » dans un roman), *les parties « parlées » seront rares*. Elles devront produire un grand effet et seront prononcées par d'autres voix que celle du récitant ; exemple : « Haut les mains ! », crie une voix nouvelle.. et celle du récitant continue, *atone* : « ...un homme surgit à gauche... » description de son aspect, de son caractère, etc...

Quand ils paraîtront pour la première fois dans la comédie, ces personnages pourront être « présentés » (aussi longuement qu'on voudra) pour devenir semblables à ceux qui se meuvent

1. Contraire à l'art que nous imaginons et beaucoup moins pur, puisqu'on n'y cherche à émouvoir la sensibilité que par *l'imitation de la réalité*, grossier moyen (comme certain théâtre) au regard de *la suggestion par une certaine réalité* (moyens sublimes : peinture, musique).

2. Quand on veut toucher le cœur de quelqu'un on lui parle *bas* et sans éclat de voix — peut-être pas au théâtre, mais sûrement dans la vie.

3. Le théâtre lui-même a employé parfois de tels moyens. Sans remonter aux Grecs, le récitatif, par exemple, de l'*Histoire du Soldat* de Stravinsky et Ramuz, par sa scansion monotone, tente sur l'auditeur une opération analogue ; procédé qui s'apparente, par ailleurs, à l'incantation magique, aux litanies, aux méthodes recommandées par les mystiques pour disposer l'âme aux dons surnaturels et au « ravissement ».

dans nos rêves et qui y *naissent en même temps que d'imaginaires souvenirs à eux rapportés*. En d'autres termes, chaque personnage, comme dans les rêves, portera sa légende avec soi.

Mais les paroles d'un personnage à qui une voix aura été momentanément attribuée, pourront, dans la suite, être exprimées (de même que ses faits et gestes) par le récitant seul.

La voix type [1] qui, pendant un instant, aura été mise à son service (voir § suivant) redeviendra disponible et pourra être utilisée par d'autres personnages, ou en toute autre occasion (voir § 8) ; (il n'en peut résulter aucune gêne pour l'auditeur en bon équilibre de réceptivité : n'arrive-t-il pas que, dans nos rêves, une phrase commencée par une personne soit terminée par une autre ou même par nous ?)

Nous sommes donc amenés à la création de :

4. — *Masques vocaux*, aussi simplement répertoriés que les rôles de la comédie classique ou italienne — (jeune première : voix céleste — père-noble : basse-taille, etc...)

Les nuances, presque toujours interdites au récitant, leur seront réservées.

5. — *Musique de scène*. Musique de rêve, aussi facile que possible, la musique du vieux mélodrame : par des trémolos, par des ritournelles, cette musique « avertira » l'auditeur ; par de courtes phrases, elle « caractérisera » un personnage (dont le retour en scène sera ensuite annoncé par la réapparition de « son » motif, ce qui permettra d'assouplir et de compliquer l'action sans nuire à sa clarté) ; par des airs expressifs, enfin, elle « illustrera » la comédie.

6. — Emploi permanent du *présent de l'indicatif*, comme il va de soi. (Ainsi que dans les légendes des images d'Epinal). Sauf pour la présentation des personnages (voir § 3).

7. — Adoption de *l'ordre chronologique* dans le récit des faits : pour ne pas rompre le cours de l'action, l'auditeur doit être toujours « sur place » ; on pourra l'emmener au ciel ou à travers un continent mais non sauter d'un lieu ou d'un temps, à un autre. Nous croyons qu'il faut éviter de dire : « Vingt ans plus tôt naissait à New-York... » ou : « A dix kilomètres de là, deux voyageurs... »

1. « Cette terrible voix si nette des gens qu'on voit en dormant ». (Kipling, *La Cité des Songes*.)

8. — *Répétition de certains membres de phrases* par des voix différentes pour renforcer l'image et la rendre inoubliable. Des passages importants seront rythmés ou mis en musique.

Toutes les nuances des textes les plus subtils doivent être ainsi rendues sensibles au public.

9. — Les bruits de l'action n'auront *aucun caractère de réalité.* Un coup de revolver sera-t-il annoncé ? Le récitant, de son doigt replié, heurtera légèrement la table. (Notre pouvoir de « traduction » des bruits les plus sommaires nous est révélé par nos rêves.)

10. — Il arrive qu'on se délivre de l'inquiétude où vous met la lecture d'un livre par un regard jeté trois lignes ou même trois pages plus loin. Impossible ici. *On jouera donc du « temps »*, c'est-à-dire des moments de mutisme complet du speaker, « meublés » ou non par la musique de scène. Exemple : Une détonation — Voix du speaker : « Un des deux adversaires tombe mortellement blessé ». — Silence, puis lente réapparition du motif musical « attaché » au personnage survivant. (Voir § 5)

11. — *Ne pas précipiter l'action.* On sait, en effet, que les imaginations, maintenues en état de rêverie par la voix du récitant ou par la musique, ne gardent pas la notion du temps.

12. — *Chronométrie de la représentation.* (C'est le « montage » du film.) Emploi du métronome : on devra déterminer le nombre de battements que contiendra chaque passage muet, musical, ou parlé.

En tenant compte des observations des auditeurs et de leurs conseils, on doit, dans un temps assez court, réussir à mettre sur pied une technique aussi rigoureuse que celle qui inspire aux cinéastes les indications marginales des feuillets à scénarios. L'œuvre préparée pour le microphone aura, comme le film, la personnalité du scénariste et celle du technicien [1].

1. Il faudrait créer au début de ces travaux un « laboratoire central » où l'on classerait les indications précisant les instants où les auditeurs ont, en plus grand nombre, senti le développement facile des images suggérées.

On y choisirait également, comme « matière première », les symboles qui se retrouvent le plus souvent dans les rêves. Il existe, sur ce sujet, une très importante littérature Freudienne qu'il y aura lieu de consulter.

*

En attendant les œuvres originales, voici un choix de récits tout désignés pour l'adaptation radiophonique selon les règles ci-dessus.

On remarquera que la littérature fantastique, par ses relations avec nos rêves, est celle qui, pour le moment, nous paraît la mieux appropriée au microphone. Mais, l'expérience des adaptateurs progressant, les écrivains auront devant eux un domaine de plus en plus vaste.

R. Kipling : *La Cité des Songes*, et dix autres.

Gobineau : *L'Illustre Magicien.*

Brahm Stoker : *Dracula, l'Homme de la Nuit.*

Les contes de fées pour les enfants : *Perrault*, *Andersen*, *Peter Pan*, et *Alice au Pays des Merveilles...*

J.-K. Jerome : *Trois Hommes sur un Bateau* (Scène de la chemise, « jouée » par l'auditeur évoquant deux camarades.)

Les nouvelles d'Edgar Poe, les contes d'Hoffmann, les contes philosophiques de Balzac, etc.

*

Voici pour terminer un court exemple de scénario ; nous n'avons à y changer ni à y ajouter un mot : il nous est fourni par Ibsen dans *Peer Gynt.*

Aase est dans les conditions d'un auditeur de T. S. F. (Son rôle se borne d'ailleurs à exprimer les sensations qui lui sont suggérées par le récit, par les bruits qu'elle croit entendre, par la musique de scène.)

Peer Gynt, c'est Radiolo !

(Musique de scène de Grieg.)

Peer :

En avant les contes bleus qui font passer le temps !
Au château de Soria Moria
Le roi va donner une fête.
Haïe donc hue ! Haïe donc dia !
Nous allons partir es-tu prête ?

(Aase :

Mais, Peer, suis-je invitée à cette fête ?)

PEER :

Certainement, nous y sommes invités l'un et l'autre.

Il feint d'atteler un traîneau, de secouer des guides, de faire claquer un fouet.

PEER :

Tu n'auras pas froid ?

(AASE :

Ecoute ! J'entends sonner.) *Bruit de grelots.*

PEER :

Ce sont les grelots, mère
Nous voici sur le Fjord.

(AASE :

J'entends le vent qui gronde.) *Bruit du vent.*

PEER :

Les fenêtres du château brillent. On y danse. N'entends-tu pas ?

(AASE :

Si.)

PEER :

Je vois Saint-Pierre devant la porte qui invite les gens à entrer.
Et il offre à chacun un verre de son vin le plus doux.

(AASE :

Du vin ! Avec des gâteaux ?)

PEER :

Sans doute ! Il a un plateau à la main. *Ça a l'air bien bon*.
Et *ta vieille amie* prépare le café et le dessert.

(*Donnant un nouveau coup de fouet*)

Haïe donc, Bruneau !

(AASE :

Peer, mon garçon, tu n'as pas fait fausse route au moins ?).

PEER :

(*Nouveau coup de fouet*)

Nous sommes sur le grand chemin.
Voici le château qui se dresse devant nous.
Dans un instant nous serons arrivés.

(AASE :

C'est bien. *Je vais fermer les yeux*, et me fie à toi, mon gars !)

PEER :

Haïe donc là ! Hardi ma bête !
Que tout le monde s'émerveille

En voyant venir à la fête
Peer Gynt escorté de sa vieille !
Saint-Pierre, qu'est-ce que tu dis ?
Tu défends la porte à Mère Aase ?
. . . . (*Temps*)
Eh ! Voici venir Dieu le Père
Il va te donner ton écot.

(*Faisant la grosse voix :*)
Tu parles en portier, Saint-Pierre
Laisse entrer Aase et plus un mot.

(*Il rit tout haut et reprend sa voix naturelle :*)
Tu vois, c'est tout de suite une autre chanson.
Allons, Bruneau, tu peux te reposer, maintenant, nous sommes arrivés.

PAUL DEHARME

* * *

LA COQUILLE ET LE CLERGYMAN, scenario *d'Antonin Artaud* ; composition visuelle de *Germaine Dulac* (Cinéma des Ursulines).

Au début le décor même hésite à se poser. A peine révélé par une lumière diffuse, il glisse aux confins de l'écran, ne faisant qu'effleurer la pénombre. Puis, sans s'être placé, il disparaît à nouveau : éclipse totale, après quoi il rejoindra enfin son poste de décor, quittant, pour la durée du film, ces régions de limbes, dont l'écran lumineux n'est que l'évocation dérisoire.

Un film où l'écran est un pis aller — où des personnages entrent en scène en tournant le dos ou le sommet du crâne, si bien que visage ou corps s'attardent aussi longtemps que possible dans un fonds gorgé d'ombre — où défiant la platitude de la toile blanche les figures se déforment, se prolongent, bourgeonnent et se séparent ; comme pour un vaudeville de rêve, des poursuites ont lieu dans des corridors sans fonds, par des portes condamnées à s'ouvrir sur le vide.

Il suffirait — il suffit parfois — d'un cliché un peu conventionnel ou simplement humain, pour réduire le film à son cadre rectangulaire. L'officier fait par une porte entrebâillée l'entrée classique du traître de mélodrame : le clergyman, dans un effort physique, soulève, muscles tendus et visage

crispé, le poids matériel de son rival — c'en est assez pour que l'écran ressaisisse ceux dont nous voudrions l'évasion définitive, et pour que, sous la lumière crue d'un documentaire, il leur fasse parcourir la rue sans mystère, que nous connaissons trop, au cinéma ou ailleurs.

Mais souvent, malgré certaines inégalités de traduction ou le morcellement excessif de plusieurs images, du fonds de ce film, lourd de désespoir et de lubricité, monte un rythme aussi certain que celui du plaisir. Une nécessité émane de cette succession illusoire de clichés. Fioles brisées, métamorphoses, apparitions spontanées échappent à l'arbitraire. Une nécessité, opaque à nos sens et à notre raison, préside à ce jeu nouveau de l'écran, prédestiné, semblait-il, aux exigences combinées des sens et de l'intelligence : une nécessité plus profonde, et, malgré cette exhibition d'un faisceau lumineux plaqué sur un mur blanc, plus secrète et plus pudique.

Des divergences d'interprétation entre Mme Germaine Dulac et M. Antonin Artaud ayant provoqué à la présentation du film des incidents assez violents, la Direction du Studio des Ursulines retira immédiatement de son programme « la Coquille et le Clergyman ».

ROBERT ARON

*
* *

REVUE DES LIVRES

Les Chevaliers, par *Benjamin Constant* (Kra).

Agrippa d'Aubigné nous raconte qu'à l'âge de quatre ans il fut confié à un « précepteur impiteux » qui lui enseigna les Lettres latines, grecques et hébraïques à la fois, « si bien qu'il lisait aux quatre langues à six ans ». La précocité de Benjamin Constant n'est pas le résultat d'une surchauffe si inhumaine, mais pour être plus spontanée, elle n'en marque que mieux l'inquiétante prédominance de l'intelligence ironique, de l'agilité d'esprit, sur l'imagination et la sensibilité. Cette petite chanson de geste, écrite à douze ans, n'a par elle-même rien qui puisse retenir notre attention. M. Rudler a très bien montré, dans son avant-propos, en quoi elle est révélatrice du caractère de l'enfant.

J. S.

Mon plaisir au Maroc, par *Jules Borély* (André Delpeuch).

Trop de touristes littéraires nous parlent de nos colonies après trois semaines d'excursions en auto, de réceptions, et de visites aux lieux de

plaisir. Les notes, les souvenirs, les observations de Jules Borély sont d'un homme qui habite depuis longtemps le Maroc, qui s'est intéressé aux indigènes, à leur mœurs et leurs croyances, qui a su regarder les hommes et les choses avec cette sympathie sans laquelle il n'y a pas de perspicacité. J. S.

*

Histoire des Chefs d'Entreprise, par *Palewski* (N. R. F.).

Le sujet est admirable ; on pourrait reprocher, ce me semble, à l'auteur d'en avoir traité un autre, et d'avoir surtout tenté de montrer quelles ont pu être les conditions de travail des entreprises : autrement dit, il nous promettait un Plutarque, et il nous donne, forcément incomplète et superficielle, une histoire des doctrines et des conditions économiques. La documentation est sérieuse, mais trop : je veux dire que, privé de développer à l'aise les cas particuliers, le livre remonte bien rarement jusqu'aux sources, et résume surtout des thèses. Il semble en particulier que les monographies de M. Germain Martin, bon spécialiste sans doute, mais qui se soucie peu de la vie des documents qu'il propose (sa récente histoire économique de la nation française est un peu terne et sans vues neuves) il semble, dis-je, que ces documents un peu secs gâtent la partie lointaine de l'histoire des chefs d'entreprise ; au fond, cette partie où l'on procède trop souvent par hypothèses et vraisemblances eût pu être sacrifiée.

Comme tous les beaux sujets, celui-ci est au fond terriblement difficile ; il reste à M. Palewski bien plus que l'honneur de l'avoir entrepris : il nous donne, dans un livre assez court, tous les cadres d'idées générales qui doivent éclairer le sujet : j'ai tort peut-être de regretter qu'il ait choisi dans une tâche si vaste la partie la plus ingrate... Je voudrais chicaner un seul point de détail : au lieu de citations vagues et discutables, pourquoi ne pas donner le véritable précurseur du système Taylor, Frédéric II, avec la charge en douze temps? JEAN PRÉVOST

*

L'Allumeur de Rêves (Editions de la Flandre Littéraire) ; **Musiques,** avec cinq dessins d'*André Lhote* (Les Écrivains Réunis), par *Robert Guiette.*

On rêve beaucoup dans le monde. Ce qui peut plaire, c'est qu'on y rêve partout de la même façon. La vertu des rêves est ainsi du même ordre que celle de la musique, au sens des Chinois : égalisante. C'est par l'usage du rêve sans doute qu'une certaine école littéraire dont on a parlé se rattache automatiquement à la précédente : à l'unanimisme ; et l'on comprend très bien que Jules Romains se soit fait l'introducteur

d'une onirocritie. On comprend aussi que M. Robert Guiette se plaise à écrire dans la forme convenue (« Mes gestes ne partent pas du centre mais des extrémités... Je reviens sans cesse par une multitude de portes... ») une sorte de *méthode*, et qu'il lui donne un titre qui rappelle malicieusement le « Lamp-lighter ». Les rêves qu'il nous décrit sont suivis de commentaires surtout agréables parce qu'ils visent à rétablir — fût-ce confusément — dans l'ordre des intuitions une hiérarchie, c'est-à-dire un péril. Dans sa préface à ce précieux petit ouvrage, Franz Hellens préconise « l'éclatement de la machine ». Mais un rêve n'éclate pas, C'est plutôt le domaine de la sécurité.

Musiques est un appréciable poème où vit la rumeur des bars d'Anvers, avec filles et matelots, « avec les cadavres assis des clients tenaces, morts de musique derrière leur chope », et auquel les beaux dessins documentaires d'André Lhote se joignent savoureusement. Mais, sur le titre, je lis : *cinq* dessins d'André Lhote, et dans le livre j'en vois *six*. S'il y en a un qui ne compte pas, c'est pourtant assez bien imité.

MÉLOT DU DY

*

Les guerriers clandestins, par *Elie Richard* (Rieder).

Ce sont des nouvelles en marge de la guerre. Les guerriers de M. Richard n'ont aucune prétention à l'héroïsme ; ce qui ne veut pas dire que leur vie, pour humble qu'elle soit, manque de résonance ni même de grandeur. M. Elie Richard les peint avec un humour sans grimace, sans ironie, un humour plein de pitié. Non, pas précisément de la pitié ; avoir pitié, suppose que l'on se place plus haut que l'objet de sa pitié ; M. Richard nous parle de ses personnages comme d'égaux, avec une tendre et sobre sympathie. Sa forme est simple et énergique ; elle n'a pas un souci particulier de la correction, mais frappe par son relief. Elle perd de son naturel quand elle tend au lyrisme (comme dans la dernière histoire). C'est un livre qui émeut chaque fois que l'auteur parle simplement, et de gens simples.

M. A.

*

Boîte de singe, par *Georges Girard* (N. R. F.).

Courteline aux tranchées.

B. CR.

*

Toya, par *Marcelle Auclair* (N. R. F.).

Une vieille fille chilienne raconte sa vie. Deux souvenirs essentiels : adolescente, elle a toujours peur de laisser tomber sa culotte ; plus tard, elle ressent du goût pour le demi-inceste et le crime avorté. Tout

s'apaise bientôt à force d'oraisons, à grands coups de chapelet. On est bien obligé de songer aussi aux vertus glacées du retour d'âge. Evidemment, c'est une érotique. Son seul malheur vient de se croire trop laide. Que n'a-t-elle jeté un coup d'œil par les persiennes des maisons publiques ! Elle aurait vite pris confiance en ses charmes médiocres. Le style est simple, feutré comme il sied à une nonne manquée et qui, vers la quarantaine « attend moins un homme en pyjama qu'une sorte de papillon triomphant. » Cette touchante Tova, dont Marcelle Auclair, avec mesure et discrétion, a su orner la vie pitoyable d'une certaine richesse intérieure, apporte en *ex-voto* ses désirs refoulés et son perroquet, bien attendus, au cruel Dieu des vieilles filles. Il y en a pourtant d'autres, de très racées, d'une exigence souveraine : elles ne regrettent jamais rien. G. D.

*

L'Homme au Bois Dormant, par *Pierre-René Wolf* (A. Michel).

A l'approche de la vieillesse, un homme sent qu'il s'est trahi et perdu dans une vie trop calme ; il abandonne son foyer pour suivre en Amérique une femme : l'aventure, si lamentable qu'elle soit. Ce thème n'est pas neuf, et ce n'est pas en prenant pour héros un écrivain, que M. Wolf l'a renouvelé. Les écrivains sont les personnages les plus difficiles à peindre ; il n'est guère de romans, même de biographies, où ils ne paraissent ou faux, ou ridicules, en tous cas incomplets (comme le Shelley de M. Maurois). Le héros de M. Wolf est un faible ; mais nous n'éprouvons pour lui ni grand intérêt, ni grande pitié. Ce livre ne manque pas d'observations exactes, et rendues assez vigoureusement. Mais il paraît long ; il est terne, et trop vite, trop facilement fait.

M. A.

*

La Course aux Rebelles, par *E. Zavie* (N. R. F.).

Nous avons tous notre rebelle, notre ennemi de nous-même. C'est le semeur d'inquiétudes. Inquiétude qui doit bien peu aux événements. Elle tient toute dans l'impossibilité où se trouvent certains de vaincre un tourment intérieur. On croit dominer les rebelles. C'est une illusion. A quel prix d'ailleurs reviennent de médiocres avantages ? Une petite tombe dans le bled, une vie éteinte et désarmée dans un salon de capitale. Les rebelles sont insaisissables. Ils ressemblent à ces espions peut-être imaginaires, les doux Arabes inoffensifs qui rôdent aux frontières du désert. En rêve ou non, il s'agit de les poursuivre, de leur échapper, d'aller loin, de courir le monde, sachant d'ailleurs l'inutilité de toute tentative, de toute démarche. Baudelaire est mort de s'acharner contre eux, sous l'abat-jour complice. D'autres, comme les

tantôt par une atmosphère délicate, tantôt par un pathétique sans grandiloquence, d'autres fois par une légère satire, et toujours par une action suffisamment dramatique. Il révèle plutôt, à vrai dire, des qualités de finesse que de puissance. Dans ce premier volume d'une histoire qui sera peut-être longue, on entend, comme au début d'une symphonie, naître et balbutier maintes voix sans grande fermeté encore. Si, dans la suite, ces voix s'affirment, si M. Bérence établit une hiérarchie de valeurs dans les thèmes et surtout dans les caractères, si enfin et surtout deux ou trois de ceux-ci prennent une large envergure, l'œuvre de M. Bérence sera importante, et ce livre-ci en acquerra une valeur nouvelle.

M. A.

*

Rayons violets, par *Jacques Christophe* (Plon).

Ce livre, dont l'auteur est une femme, a des qualités qu'on rencontre rarement dans des livres de femmes : d'abord la fraîcheur. C'est l'histoire d'une jeune fille ; je n'aurais pas cru m'y sentir si à l'aise. Nulle recherche, nulle prétention à la profondeur, nulle déclamation sur la complexité et l'incompréhensibilité féminines. Mais des notes charmantes, de la spontanéité, un récit conduit avec aisance jusqu'en ses parties romanesques. C'est un livre jeune et d'une grâce légère.

M. A.

*

Mère Marie, par *Heinrich Mann*, traduction de Ralph Lepointe (Kra).

L'intérêt de *Mère Marie*, c'est l'observation aiguë et réaliste d'une époque en transition. Le changement des valeurs sociales conduit à un bouleversement des façons de sentir, de penser. Berlin d'après-guerre, c'est comme ailleurs ; mais les soubresauts sont plus convulsifs à cause de l'inflation. Rien ne manque : ni l'authentique dame du monde qui glisse doucement à l'entremetteuse ; ni le fils du général, le jeune homme inquiet, compromis dans de louches aventures ; ni la petite princesse fardée qui se promène toute nue dans des chambres romantiques ; ni la courtisane puissante qui se souvient d'avoir un fils et se soumet au dur calvaire maternel, en souvenir de la croix. Phare immobile, dans le chaos mouvant qui préside à la fin d'une société, à l'organisation d'une autre, le sentiment maternel, mainteneur de la race, illumine de sa lumière tendre et fixe. Malgré l'inflation on peut espérer : il y a d'autres puissances. Mais qu'il est difficile de sanctifier les actions, les rentes ! Au reste, à qui est l'argent, la propriété ? Pas aux banques, pas aux banquiers. Et l'homme d'affaires par excellence, celui qui règne vers 1925, le dur réaliste Seehase, un des portraits les mieux venus, s'aperçoit en fin de compte qu'il a dangereusement lutté

toute sa vie pour offrir une robe de noces et quelques millions à une puérile princesse de conte bleu qui tourne, au son du phonographe, avec son fiancé. Tout cela laisserait croire — reconnaît lui-même Seehase dans un moment de découragement, c'est-à-dire de lucidité — que l'avenir est peut-être aux collectivistes éclairés par la grâce occidentale.

M. Ralph Lepointe, qui vient de donner au *Rouge et Noir* une traduction de *Kobes*, du même auteur, rend excellemment le rythme heurté et vif de ces lucides pages dramatiques.

G. D.

*
* *

REVUE DES REVUES

Sur l'Eglise et la civilisation

Dans le *Mercure de France* du 15 décembre, M. Pierre Lafue, l'auteur de la *France perdue et retrouvée*, publie un des articles les plus nets qu'ait fait naître jusqu'à présent le différend surgi entre le Vatican et l'Action française. Plus de réticences, plus d'hésitation. L'Eglise, selon M. Lafue, vient de déclarer la guerre à la civilisation (disons tout de suite que, par ce dernier mot, M. Lafue n'entend qu'un mode de la civilisation : celui d'une orthodoxie française qui se réclame de la culture latine et de la culture grecque). « Notre civilisation, dit-il, a toujours estimé qu'il importait d'aimer la terre et ses beautés, afin de pouvoir aimer le ciel sans péril. Oui, elle se défie de la sainteté et de l'héroïsme qui ne s'obtiennent qu'au prix d'égoïstes abandons ». Or que font les défenseurs modernes de l'Eglise ? Ils proclament « l'épuisement et le tarissement de la culture gréco-romaine » ; ils n'hésitent « même pas à établir l'incompatibilité du christianisme et du classicisme ». Le spirituel dont ils affirment la primauté absolue agit « à la manière d'un implacable raz-de-marée, et, se disant la source de toute vie et de toute fécondité, commence d'abord par être destructeur... Las de promener leur nostalgie de l'infini dans nos jardins d'Occident tracés par Le Nôtre, ils partent à la recherche des forêts vierges ». Ils se tournent « vers des cultures formées sous d'autres climats ». Plus l'Etat est fort, plus l'Eglise le déteste, et « ainsi elle tend à ébranler la dernière barrière qui protège encore la civilisation ».

Mais d'ailleurs, continue M. Lafue, « il n'est pas bien sûr que l'Eglise et le catholicisme n'aient pas été, dès leur origine, les adversaires d'une civilisation qu'ils souhaitaient de remplacer, et dont ils s'attachèrent aussitôt à nier la valeur ». Cependant ils furent presque malgré aux « civilisés par la Grèce et par Rome », par « la civilisation méditerranéenne ». — Aujourd'hui l'Eglise dénonce le pacte d'alliance

auquel, de gré ou de force, elle avait consenti. « Dès maintenant, il semble bien qu'il faille renoncer à l'espoir chimérique de posséder en elle une alliée pour le combat contre les forces asiatiques ». Qu'arrivera-t-il des deux anciens alliés ? « Craignons que l'Eglise... ne retourne aujourd'hui à la barbarie sous l'influence des peuples neufs parmi lesquels elle aspire à s'exiler. » Pour *nous*, notre civilisation « ramenée elle aussi à ses origines, essaiera de se contenter des belles fables nées sous nos cieux latins et du capital de raison, auquel nous espérions que la religion venue d'Orient pourrait sans péril ajouter le ferment d'une très haute nostalgie ».

Il faut tenir compte, évidemment, d'un certain grossissement des faits, bien naturel chez un jeune polémiste. Cet article n'en montre pas moins clairement combien opposées et difficilement conciliables sont les positions de l'Eglise et de l'Action française, combien naturelle est leur hostilité présente, et combien chacune d'elles, de par son essence même, est dans son droit. Mais la question dépasse de beaucoup ce conflit ; c'est le grand mérite de M. Lafue de l'avoir nettement marqué. Elle s'étend à l'antagonisme éternel entre deux états d'esprit (ou deux catégories d'esprits), entre deux conceptions de l'homme foncièrement opposées et inconciliables. La position que M. Lafue prête à l'Eglise, je doute qu'elle la tienne aussi nettement qu'il l'indique, et surtout qu'elle la maintienne de façon stable. L'Eglise catholique a presque toujours temporisé, tergiversé, recherché les compromis. Mais il me semble certain que la plus noble attitude qu'elle puisse prendre, l'attitude où elle observe le plus de fidélité aux origines du christianisme, c'est précisément celle que lui prête M. Lafue, et qu'ont déjà prise certains de ses défenseurs.

M. A.

*
* *

L'Action Française et la Trahison des Clercs

Si l'on néglige quelques plaisanteries de M. Léon Daudet sur les « cornichonneries » de M. Julien Benda et de son « clerc de lune », l'*Action Française* a répondu à la *Trahison des clercs* de trois manières différentes. M. Jacques Bainville est parti « à la recherche d'un clerc pur ». Il a découvert le seul M. Bergson — dont le discours académique « offrait l'image d'un philosophe tellement soustrait au temps et à l'espace qu'à peine semblait-il avoir entendu parler du règne de Napoléon III » (*Candide*, 12 janvier 1928).

M. Eugène Marsan a dénoncé ce qu'il appelle les « trahisons de M. Benda » (*Comœdia*, 24 janvier) :

Sa critique du romantisme et sa défense de la raison ont péché par un double excès. Il y reprenait — non sans y ajouter plus d'une nuance digne

d'être retenue — les positions de l'école classique contemporaine, mais en les forçant. Après quoi, il se retournait contre ceux dont il ne supportait pas de paraître l'allié (Maurras, Lasserre), étant quasi leur disciple, et leur reprochait ce qu'il inventa d'appeler le romantisme de la raison. Sans l'ombre d'un texte et contre les textes mêmes...

Et, plus loin :

Il est exact qu'au XIXe siècle, les clercs ont trahi l'esprit. Ils ont délaissé le vrai et le juste pour adhérer passionnément au pratique, au réel, à l'intérêt de leur classe (bourgeoise ou populaire) et à celui de leur patrie originelle. Mais cette idée *vraie* d'où est parti M. Benda, pour en établir, de fil en aiguille, tout son livre, est mot à mot empruntée. Elle est signée Charles Maurras sur toutes les coutures.

Là-dessus, M. Lacotte — qui voit par ailleurs dans l'*Action Française* l' « élite intellectuelle » de la France — intervient dans les *Guêpes* (2 février) pour déplorer l' « indigence » de la réponse de M. Bainville, et faire grief à M. Maurras de « sa conception pratique de l'intelligence ». M. Charles Maurras réplique dans l'*Action Française* (4 février) :

Non seulement la conception pratique ou pragmatique de l'intelligence figure, en ce qui me concerne, une fantaisie pure et simple de M. Benda qui m'impute exactement le contraire de ce que j'ai toujours dit, écrit, rétabli, maintenu, propagé contre de nombreux docteurs de mon siècle, mais cette définition de la « vraie logique » dont on m'attribue la paternité appartient tout entière et textuellement à Auguste Comte. Je l'ai citée dans un résumé de la *Synthèse subjective*. Il paraît qu'il suffit de citer avec curiosité et intérêt un texte pour se le voir attribuer.

La véritable trahison des clercs est celle qui fraude, falsifie et ment avec cette impudence tranquille. On peut assigner à ceux que M. Benda appelle, après moi, des clercs, bien des devoirs. Le premier est de transcrire loyalement les textes qu'ils rapportent, le second de les comprendre, le troisième de n'en point tirer ce qu'ils ne contiennent pas. Quand M. Benda aura satisfait à ces obligations élémentaires, on lui fera l'honneur de lier le fer avec lui.

L'on a pu lire plus haut la réponse de M. Julien Benda. Quant à la note de la *Trahison des clercs*, où figure la définition de la « vraie logique », elle a paru dans la *N. R. F.* de novembre 1927.

*
* *

De la naïveté de Barrès

Les souvenirs de MM. Jérôme et Jean Tharaud sur Maurice Barrès, que publie la *Revue Hebdomadaire* sont à la fois pleins de tact et de vérité. Nulle dissonance, nulle trace de ces vengeances posthumes qui sont odieuses mais explicables quand on songe que le secrétaire d'un

grand homme est soumis, pendant des années, à la plus dure épreuve de répression. MM. Tharaud tirent de l'oubli, il est vrai, certaine lettre assez terrible de Lucien Herr, mais la valeur confirmée de Barrès enlève aujourd'hui à cette lettre juste et naïve une partie de sa force. La manière dont Barrès essayait de retrouver l'*aura* de la création est finement caractérisée. De ces propos, de ces promenades, de ces silences se dégage une figure que nous connaissions déjà, mais qu'il nous plaît de voir évoquée par l'amicale magie d'une mémoire bienveillante : la figure d'un artiste sévère et d'excellent aloi, dont l'intelligence lumineuse, arrêtée à mi-chemin de son ascension, avait pris ses habitudes dans les régions moyennes où l'on croit que le scepticisme est l'expression véritable de la lucidité. La naïveté de Barrès, qui donc traitera ce beau sujet ?

*
* *

L'*Hommage à Alain*, qu'a publié EUROPE, était un modèle de sérieux, de précision et de ferveur. D'ailleurs les chroniques et les notes d'EUROPE sont, depuis quelques mois, remarquables.

*
* *

MEMENTO

ART ET DÉCORATION (Janvier) : *La Maison nouvelle en France*, par J. Porcher.

LES FEUILLES LIBRES (Décembre-Janvier) : *Conversations dans le Loir-et-Cher*, par Paul Claudel ; *Sainte Barbarie*, par Marcel Jouhandeau.

REVUE D'ALLEMAGNE (Février) : *La folie de Hölderlin*, par Stefan Zweig ; *Le théâtre de Piscator à Berlin*, par Pierre Bertaux.

LA REVUE MUSICALE (1er Janvier, 1er Février) : *A la recherche de la réalité musicale*, par Boris de Schloezer.

REVUE DE GENÈVE (Janvier) : *L'Américanisation de l'Europe*, par Mowrer.

JEAN GUÉRIN

*

ERRATUM

Dans *Sous le rempart d'Athènes* (N. R. F. Déc. 1927), page 722, ligne 11, *au* *e « cinq et dix » lire :* « cinq et six ».

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE. F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

MODIFICATION DES TENDANCES

L'ardeur fiévreuse qui avait animé le marché pendant tout le mois de Janvier s'est heureusement apaisée sous l'influence des bruits relatifs à la possibilité d'un emprunt, destiné à résorber le flottant monétaire qui menaçait la stabilité des prix et la tenue du change.

La folle ardeur de la plupart des valeurs françaises s'est aussi considérablement ralentie, ramenant même assez en arrière les *Banques*, les *Charbonnages* et les *valeurs d'Électricité* sur lesquelles des exagérations incontestables avaient été commises, notamment par la spéculation étrangère, toujours sous le charme dangereux des bilans-or et de l'enthousiasme contagieux d'une prochaine stabilisation, entraînant automatiquement la hausse vertigineuse et certaine de toutes nos valeurs nationales comme cela s'est d'ailleurs produit dans tous les pays européens qui sont revenus à la monnaie saine.

A ce propos, le discours prononcé par le Président du Conseil au cours du débat financier qui vient de se terminer à la Chambre, a remis au point la plupart des rumeurs qui courraient sur l'imminence d'un prochain emprunt ou la réalisation de la réforme monétaire. Tout d'abord M. Poincaré a indiqué que la nécessité immédiate d'un appel au crédit public ne s'imposait pas, car le moment ne paraissait pas favorable et que, d'autre part, la circulation actuelle n'offrait rien d'inquiétant, pour le moment du moins.

Enfin, on ne stabilisera pas avant les élections et la réforme définitive suivra, comme nous l'avons indiqué dans une précédente chronique, un processus particulier à la France, en ce sens que l'on ne recourra, en aucun cas, à une consolidation forcée de la dette flottante.

L'influence réconfortante des paroles du Président du Conseil s'est immédiatement faite sentir sur tout le groupe des *Rentes* qui, après avoir consolidé leurs avances précédentes, viennent de reprendre leur

progression. Mouvement tout à fait logique, quand on veut bien considérer le chemin parcouru depuis août 1926. Le taux de rendement de nos fonds d'État est aussi une raison sérieuse pour décider les capitaux disponibles à s'intéresser à un groupe qui n'a pas dit son dernier mot et qui doit réserver encore d'agréables satisfactions à ceux qui auront su s'intéresser à temps aux valeurs à revenu fixe.

Nous avons aussi assisté presque en même temps à un réveil timide du marché de la coulisse, qui, sous la conduite de ses vedettes habituelles, semble vouloir en appeler de l'ostracisme dont elle est l'objet de la part des capitalistes. La *Royal Dutch*, la *De Beers*, la *Tubize* ont donné le ton et il ne semble pas douteux que les valeurs internationales doivent, à bref délai, consacrer la meilleure impression qui règne maintenant sur les marchés des matières premières mondiales : pétrole, caoutchouc et cuivre.

C'est donc vers la coulisse que devraient logiquement se porter les préférences des capitalistes qui n'osent plus se risquer à l'achat des valeurs du Parquet dangereusement poussées par les spéculateurs étrangers. C'est là qu'ils trouveront, avec des chances de sérieuses plus-values, les entreprises saines dont le rendement actuel et les perspectives d'avenir ne sont pas encore trop largement escomptées. La place nous manque pour nous livrer à des citations, mais il nous semble qu'un bon portefeuille doit actuellement s'intéresser plus particulièrement aux valeurs minières, pétrolifères et caoutchoutières sans négliger les *rentes françaises* et valeurs assimilées qui ne peuvent que profiter largement de l'amélioration progressive du taux de placement des emprunts à long terme. Le mouvement vers nos fonds d'État est dans la logique des choses, étant donné la surcapitalisation des valeurs industrielles françaises, et la sécurité qu'elles offrent à mesure que s'affirme le crédit de l'État et la stabilité politique du gouvernement d'Union Nationale.

PETIT COURRIER

Ingénieur Tarbes. — C'est exactement notre avis. Du reste l'ambiance s'y prête à l'heure actuelle. Vous pouvez donc être sans inquiétude.

R. M. Valence. — Dès que possible vendez la part et achetez l'action. Votre mine d'or est à conserver. Votre valeur d'électricité également.

Abonné Decazeville. — Nous sommes à votre disposition, mais indiquez-nous le montant de votre disponible pour que nous puissions vous établir un choix de valeurs.

Narbonne 212. — La production de janvier 1928 est en augmentation de 13 % sur janvier 1927.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.